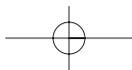
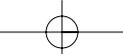


LES NOCES DE CANA





REVUE CATHOLIQUE INTERNATIONALE
COMMUNIO

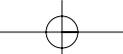
LES NOCES DE CANA

*« Quand je pense à ces noces, j'avoue me complaire davantage
au mystère intérieur qu'au grand éclat du miracle extérieur.
Celui-ci est un signe pour les infidèles, celui-là est un sacrement
pour les fidèles. Tous deux d'ailleurs utiles, délectables, divins. »*

Isaac de l'Étoile, *Sermon 9*
(*Sources chrétiennes* 130, p. 205).

*« Aujourd'hui l'Église est unie à son époux :
le Christ au Jourdain la purifie de ses fautes ;
les mages apportent leurs présents aux noces royales ;
l'eau est changée en vin, pour la joie des convives, alléluia. »*

Antienne de la liturgie romaine de la fête de l'Épiphanie



Sommaire

ÉDITORIAL

Isabelle LEDOUX-RAK

7

THÈME

Cardinal Joseph RATZINGER : **Le signe de Cana**

11

Homélie, inédite en français, prononcée à Fatima lors de la messe du pèlerinage international du 13 octobre 1996. À Cana, l'abondance du vin est signe de la profusion de la grâce, les noces célébrées sont celles de l'union de l'homme à Dieu et la présence de Marie, Mère de miséricorde, fait apparaître quelle est sa mission propre.

Michel GOURGUES : « **Il manifesta sa gloire** » : **entrecroisements de l'immanent et du transcendant en Jean 2, 1-11**

19

Analyse exégétique de l'évangile de Jean : comment la manifestation de la gloire surgit-elle à partir des circonstances et de l'initiative de la mère de Jésus ? Les données d'ordre circonstanciel (temps, lieu, personnages), l'intervention de la mère de Jésus qui conduit au geste de celui-ci provoquent des effets dont les uns sont plus superficiels (chez le maître du repas), et les autres profonds, à commencer par la foi des disciples.

Adalbert REBIC : **L'eau changée en vin**

31

Les noces de Cana sont un signe christologique, signe de la Nouvelle Alliance et de la nouvelle économie du salut, signe aussi des biens messianiques dont fait partie la nouvelle alliance ; le bon vin tiré de l'eau y annonce les temps derniers.

Bernhard DOLNA : **Les noces de Cana : un mariage juif**

39

Avant Cana, il y a une route, celle des disciples où le récit de Cana recroise les épisodes du Sinaï. La venue du Christ y est une surprise où les multiples bénédictions d'un mariage juif s'appliquent à l'Église corps du Christ.

Daniel BOURGEOIS : **Les Mages accourent aux noces de Cana**

53

Liturgiquement, étroit est le rapport entre Noël, l'Épiphanie, le baptême du Christ et le mystère de Cana. Explorer – dans toute leur diversité – les différentes traditions liturgiques qui organisent ces fêtes en cycles cohérents, permet de mieux mesurer en quoi toutes ces traditions célèbrent la Manifestation de Dieu.

SOMMAIRE

Adrienne von SPEYR : Les Mystères lumineux du Rosaire

67 Choix de textes tirés des œuvres d'Adrienne von Speyr où le commentaire des textes bibliques devient celui des mystères lumineux : baptême au Jourdain, noces de Cana, annonce du Royaume, Transfiguration et institution de l'Eucharistie.

SIGNETS

Cardinal Avery DULLES : L'Eucharistie, don vivant de Jésus

77 L'eucharistie récapitule quatre dons de Jésus aux hommes : comme compagnon des hommes, comme nourriture, comme prix de la rédemption et comme récompense. Aussi l'Eucharistie est-elle sacrifice, banquet, présence réelle et promesse eschatologique.

Cardinal Jean-Marie LUSTIGER : « Frères aînés »

89 À l'occasion du quarantième anniversaire de *Nostra Aetate*, méditation d'une expression de Jean-Paul II, caractérisant les membres du peuple juif comme « nos frères aînés ». Quel est le fondement de cette image ? Quelles relations entre les frères peuvent-elles s'établir ? A partir de quels modèles bibliques ?

Henry QUINSON : « Y'a pu d'respect »

97 À quoi cette expression souvent entendue dans les « cités sensibles » renvoie-t-elle dans l'expérience sociale de leurs habitants ? Analyse et témoignage d'un habitant de la cité Saint-Paul à Marseille.

Irène FERNANDEZ : Du bon usage de la colère

109 *Trascimini, et nolite peccare !* Le « cas » Onfray, pétri de haine du christianisme, et le déchaînement de ressentiment anti-chrétien chez certains critiques anglo-saxons au moment de la sortie du film inspiré de la première des *Chroniques de Narnia* de C. S. Lewis rappellent ce qu'est la vertu de courage, quand il s'agit de s'opposer au faux, voire de se mettre en colère – mais sans, pour autant, commettre de péché.

Communio, n° XXXI, 1 – janvier-février 2006

Isabelle LEDOUX-RAK

Éditorial

LE récit du premier miracle de Jésus est aussi le deuxième « mystère lumineux » dont la méditation a été proposée par Jean-Paul II dans la récitation du chapelet. L'événement suit de peu le premier mystère, le baptême de Jésus, et comme celui-ci, mais d'une manière très particulière, il est une théophanie, une manifestation de la gloire du Christ, non pas sous la forme de la colombe et au son de la voix du Père, mais de manière apparemment plus discrète, plus imbriquée dans la vie d'une communauté humaine, comme un secret partagé de fait par un petit nombre. Malgré le chef-d'œuvre de Véronèse, cette scène ne s'est guère prêtée aux représentations iconiques, contrairement au baptême ou à la Transfiguration du Seigneur. Et bien des commentaires se contentent de s'interroger sur le ton apparemment un peu rude de Jésus à sa Mère, ou glosent sur le désarroi des organisateurs d'un mariage apparemment bien modeste puisque le vin, ingrédient essentiel de la fête, nous le verrons, est venu à manquer.

Or, les noces de Cana, comme les autres mystères de la vie du Christ, peuvent être l'occasion d'une méditation théologique beaucoup plus vaste. Il est certes de bon ton de souligner l'abondance et la qualité du vin nouveau offert par Jésus à ces noces : mais cette générosité, comme le souligne, dans « Le signe de Cana »¹, celui

1. Voir l'homélie pages 11 à 17.

ÉDITORIAL _____ **Isabelle Ledoux-Rak**

qui était encore le cardinal Joseph Ratzinger lorsqu'il prononça cette homélie à Fatima, n'est pas un fait isolé : elle est le mode même selon lequel Dieu crée à l'origine des temps, l'inimaginable profusion de vie du jardin dans lequel l'homme fut créé. Et ce don atteint son sommet dans l'offrande du Fils en sacrifice pour le rachat de cet homme déjà si généreusement doté par son Créateur.

Ici, c'est du vin qui est donné : don apparemment bien modeste, mais fondamental dans le contexte d'un mariage juif, où le vin était indispensable au rite, comme le précisera plus loin l'article de Bernhard Dolna². Le vin ramène donc au thème nuptial, qui traverse toute l'Écriture, depuis *Osée* et le *Cantique des cantiques* jusqu'à l'*Apocalypse*, car l'accomplissement de l'histoire du salut s'identifie aux noces éternelles du Seigneur et de son Église. Dans le contexte du présent cahier, la figure de Marie apparaît comme jouant un rôle essentiel, bien loin du personnage discret, effacé, voire résigné devant le comportement parfois étrange de son fils, que certains commentaires se complaisent à accentuer. La Mère de Jésus est bien ici « celle qui a cru en l'accomplissement des paroles de Dieu », comme l'annonçait déjà Élisabeth à la Visitation. Et cette foi lui donne autorité, non pas comme une mère commande à ses enfants en vertu de son autorité parentale, mais parce qu'elle s'en remet entièrement à son fils dans une foi inébranlable qui demeure et se fortifie lors même qu'elle fait l'expérience, comme c'est le cas ici avec la première réponse de Jésus, de la distance entre la pensée de Dieu et la nôtre.

L'intervention de Marie et ses conséquences sont analysées en détail dans l'article de Michel Gourgues « "Il manifesta sa gloire" : entrecroisements de l'immanent et du transcendant en *Jean 2, 1-11* »³. Il souligne bien, comme le fait Joseph Ratzinger, ce « décalage » entre la demande de Marie, qui semble se situer à un niveau purement humain, et la mission que Jésus inaugure par ce signe du vin. En fait, en l'appelant du terme générique, un peu choquant pour nous, de « femme », Jésus ne veut en aucune façon la renvoyer à un rôle féminin subalterne, mais lui rappelle que c'est parce qu'elle est par excellence la première des croyants, la nouvelle Ève, et non pas sa mère biologique, que sa demande pourra être exaucée. L'attente de Marie n'est plus seulement humaine, elle est avant tout un acte de foi devant lequel son Fils lui-même ne peut se dérober.

2. Voir l'article pages 39 à 51.

3. Voir l'article pages 19 à 30.

Éditorial

Ce contraste entre le superficiel et l'intime, Michel Gourgues le souligne également à propos de l'accomplissement du miracle : le maître du repas qui constate les faits mais ne sait pas en découvrir la véritable cause. Ce qui ne veut pas dire que le résultat purement humain soit de peu d'importance : Jésus a souci des besoins humains concrets en même temps qu'il les utilise pour dévoiler le mystère de l'amour de Dieu. Mais la signification de l'événement reste cachée au plus grand nombre : seule Marie, et les disciples avec elle, comprennent que ce signe de Jésus manifeste l'engagement du Christ dans sa mission : il est le premier miracle public, et pourtant compris seulement par un petit groupe, qui manifeste sa gloire.

Les articles d'Adalbert Rebic (« L'eau changée en vin »)⁴ et de Bernhard Dolna (« Les noces de Cana : un mariage juif ») proposent de leur côté une exégèse du texte à la lumière de la tradition juive en matière de mariage et de l'articulation de cet épisode, premier signe public du Christ, entre la Première et la Nouvelle Alliance. Puisant dans les textes de l'Ancien testament comme dans le détail des rites des noces juives, ces deux auteurs font du récit des noces de Cana un commentaire biblique et théologique, notamment par un parallèle avec le récit de l'Alliance au Sinaï : on y retrouve dans les deux cas la notion d'un Dieu caché, du jeu du voilement et du dévoilement, d'une Alliance de type contractuel, de la réponse du peuple : « nous ferons et nous écouterons » dont l'attitude des serviteurs, aux noces de Cana, est le pendant. Mentionnons aussi le symbolisme des 6 jarres (le nombre 6 symbolisant la Création non encore sanctifiée par le septième jour, le Shabbat) : sans l'intervention de Jésus, ce mariage serait un acte « purement terrestre ». Même le rite juif du verre qu'on brise, lors de tout mariage, et qui montre que le monde, malgré toute la joie apportée par le mariage, attend encore son Messie, est associé à une sorte de pressentiment de la Passion du Christ. Le rôle du vin est essentiel comme garant de cette joie certes encore légèrement troublée, et pourtant préfiguration de la fête eschatologique : il est indispensable pour prononcer les sept bénédictions d'un mariage, qui en consacrent l'éminente sainteté et annoncent le salut pour Israël et pour le monde entier.

Après avoir découvert la grande profondeur théologique de ce mystère, ne faudrait-il pas lui accorder une place plus visible dans le temps liturgique ? Le frère Daniel Bourgeois, dans son article

4. Voir l'article pages 31 à 38.

ÉDITORIAL _____ **Isabelle Ledoux-Rak**

« Les Mages accourent aux noces de Cana »⁵, souligne la continuité de la séquence liturgique inaugurée à Noël, qui se poursuit avec l'Épiphanie mais qui continue à se déployer dans d'autres « théophanies », comme le baptême de Jésus et, juste après celui-ci, les noces de Cana. L'auteur rappelle de très beaux textes liturgiques, adoptés dans la liturgie romaine au VIII^e siècle, où sont associés dans le même souffle ces trois mystères, dans lesquels l'eau et la lumière sont nettement imbriqués, et dont la dimension nuptiale est clairement soulignée. Pourquoi donc, s'indigne l'auteur, clore le temps de Noël après l'Épiphanie, alors que la joie de la naissance du Seigneur trouve son prolongement naturel dans ces mystères lumineux ? Et pourquoi ne lire l'évangile des noces de Cana tous les trois ans seulement ? Daniel Bourgeois appelle de ses vœux l'institution d'un « dimanche des Noces de Cana » qui apporterait une dimension festive à une liturgie qui en a parfois grand besoin...

Nous laisserons à Adrienne von Speyr le soin de rappeler le sens des « mystères lumineux du Rosaire »⁶, et de replacer les noces de Cana dans le contexte de ces « nouveaux » mystères que Jean-Paul II propose à notre méditation. Les noces de Cana peuvent être vues, du point de vue de Marie, comme la manifestation de l'obéissance d'une femme libre, dont le *fiat* rappelle son adhésion intrépide et sans réserve lors de l'Annonciation. Parce qu'elle s'est considérée comme la servante du Seigneur, Marie est l'Épouse parée de toutes les dignités, celle qui intercède pour les hommes et les conduit à son Fils. Sa foi inébranlable s'affine et s'approfondit à l'écoute de Jésus, elle ne cherche pas les réponses toutes faites. Laissons Adrienne conclure : « La foi n'entend donc pas, dans la réponse de Dieu, ce qu'elle aime entendre ; la réponse est à la question ce que le vin est à l'eau ».

Isabelle Rak, née en 1957, mariée. Professeur de chimie à l'École Normale Supérieure de Cachan. Membre des comités de rédaction des revues *Communio* et *Résurrection*.

5. Voir l'article pages 53 à 65.

6. Voir l'anthologie de textes tirés de divers ouvrages d'Adrienne von Speyr, pages 67 à 73.

Communio, n° XXXI, 1 – janvier-février 2006

Cardinal Joseph RATZINGER

Le signe de Cana

**Homélie du Cardinal Joseph Ratzinger à Fatima
lors de la messe du pèlerinage international
du 13 octobre 1996**

***L**E troisième jour il y eut des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus y était. Jésus aussi fut invité à ces noces, ainsi que ses disciples. Et ils n'avaient pas de vin, car le vin des noces était épuisé. La mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont pas de vin. » Jésus lui dit : « Que me veux-tu, femme ? Mon heure n'est pas encore arrivée. » Sa mère dit aux servants : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le. » Or il y avait là six jarres de pierre destinées aux purifications des Juifs, et contenant chacune deux ou trois mesures. Jésus leur dit : « Remplissez d'eau ces jarres ». Ils les remplirent jusqu'au bord. Il leur dit : « Puisez maintenant et portez-en au maître du repas. » Ils lui en portèrent. Lorsque le maître du repas eut goûté l'eau devenue vin – et il ne savait pas d'où il venait, tandis que les servants le savaient, eux qui avaient puisé l'eau – le maître du repas appelle le marié et lui dit : « Tout homme sert d'abord le bon vin et, quand les gens sont ivres, le moins bon. Toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à présent ! » Cela, Jésus en fit le commencement des signes à Cana de Galilée et il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui.*

(Jean, 2, 1-11)

Le Seigneur offrit aux hôtes des noces de Cana pas moins de six cents litres d'un vin savoureux à partir des six mesures que les serveurs avaient remplies d'eau conformément à ce que leur avait ordonné Jésus.

THÈME *Joseph Ratzinger*

Même en gardant présent à l'esprit que les noces orientales duraient une semaine entière et qu'elles réunissaient le clan tout entier des époux, on reste confronté à une abondance incompréhensible. L'abondance, la profusion sont des signes par lesquels Dieu se manifeste dans Sa création : Il dépense, crée l'univers tout entier pour faire de la place à l'homme. Il donne la vie dans une incompréhensible abondance. Et dans la Rédemption Il s'offre Lui-même, Il se fait homme en endossant toute la pauvreté de la condition humaine parce que rien ne Lui est suffisant, à ses yeux, pour manifester Son amour. Cette abondance, cette prodigalité sont l'expression d'un amour qui ne comptabilise pas, qui n'énumère pas, mais qui, sans penser à lui, se donne simplement. Cette libéralité, cette prodigalité de Cana correspond à la manière dont Dieu se manifeste à l'homme tout au long de l'histoire et nous permet de pressentir la magnificence, la grandeur et l'inépuisable bonté de Dieu.

À côté du miracle du vin, nous trouvons dans l'Évangile le miracle du pain au cours duquel le Seigneur rassasie des milliers de personnes avec cinq pains, et donne tellement qu'il reste un surplus de douze paniers remplis de pains.

Si le pain symbolise ce dont l'homme a besoin, le vin symbolise, pour sa part, une autre surabondance dont nous avons également besoin.

Le vin signifie la joie et la transfiguration de la création. Il nous extrait de notre tristesse et de la lassitude du quotidien et transforme nos réunions en fêtes. Il dilate les sens et l'âme, dénoue la langue, ouvre le cœur et repousse les barrières qui limitent notre existence. Ainsi le vin est-il devenu symbole des dons de l'Esprit Saint. La tradition parle de l'« ivresse dans la sobriété » que l'Esprit nous accorde, déjà dans le récit de la Pentecôte d'après lequel les Apôtres apparaissaient aux étrangers comme ivres. En réalité, ils étaient à jeun et en même temps ils étaient ivres, c'est-à-dire remplis de la joie de l'Esprit Saint qui les ouvrait à une vie dont l'horizon était vaste et leur inspirait des mots qui ne provenaient pas d'eux-mêmes, leur faisant ainsi toucher du doigt la beauté d'une vie illuminée par la lumière du Dieu vivant.

Nous commençons ainsi à percevoir progressivement la signification de ce miracle du vin que Jean décrit expressément comme un signe – et par conséquent comme une réalité – qui, au-delà de

Le signe de Cana

l'événement immédiat, nous oriente vers un autre événement plus grand encore. Le grand don fait pressentir la nature inépuisable de l'amour de Dieu, parle d'un amour qui provient de l'éternité, incommensurable, et, pour cette raison, salvifique. Le miracle du vin nous aide ainsi à comprendre ce que signifie recevoir dans la Foi, par l'intermédiaire du Christ, l'Esprit Saint, c'est-à-dire une nouvelle grandeur, une nouvelle élévation et une nouvelle abondance de vie.

Mais il nous faut encore aller plus loin dans notre réflexion : comme nous l'avons dit, le vin engendre la fête. Dans le texte de notre évangile, le vin est lié à la fête du mariage, à la fête des noces. Le vin indique la grandeur de ce qui se produit dans le mariage ; deux personnes n'en forment plus qu'une grâce à l'amour que le Créateur a déposé en elles, et qui fait d'elles une seule chair, comme dit Adam dans le récit biblique de la Création au moment où Dieu lui présente la femme et où sa vie trouve sa plénitude.

De cette manière, pourtant, le signe accompli à Cana désigne une réalité encore plus profonde : Jésus est venu pour conduire la nature humaine – la personne humaine elle-même – à une communion nuptiale avec Dieu. Dieu et Sa créature sont voués à devenir non pas une seule chair mais un seul esprit, comme dit saint Paul (1 *Corinthiens* 6, 17). Dans ce passage, Paul exprime cette réalité en affirmant que les croyants ne forment plus qu'un seul corps avec le Christ, Son propre corps.

En fin de compte, ces noces ont déjà été célébrées dans l'incarnation, dans le sein de Marie : Dieu, le Fils de Dieu, a pris chair humaine, a attiré à lui l'être humain et, ainsi, Jésus, vrai homme et le Fils du Dieu éternel, ne forment ensemble qu'une seule et même personne.

Ce mariage, ces noces qui eurent lieu dans le mystère de l'Incarnation, doivent s'étendre tout au long de l'histoire, puisque le Seigneur désire « attirer à lui tous les hommes » (*Jean* 12, 32) pour qu'à la fin « Dieu soit tout en tous » (1 *Corinthiens* 15, 28). L'heure à laquelle Jésus fait référence en s'adressant à sa mère est celle des Noces. Comme nous l'avons dit, cette heure commence avec la conception dans le sein de Marie, et atteint son sommet dans cette Croix que Jean désigne toujours comme le moment de la glorification de Jésus. Sur la Croix, Jésus se donne entièrement : la Croix

THÈME Joseph Ratzinger

est l'acte par lequel il se donne définitivement et complètement et qui, de cette manière, nous attire tous dans Ses bras. C'est parce qu'il s'agit du dernier et du plus haut degré d'amour que la Croix est, dans toute son humiliation, l'heure de la glorification : jamais nulle part ailleurs l'amour de Dieu ne s'est manifesté de manière aussi puissamment visible qu'au moment où le Fils nous a aimés « jusqu'à la fin » (*Jean* 13, 1).

Du côté ouvert du Christ coulent le sang et l'eau – le baptême et l'eucharistie – c'est-à-dire que c'est de là que les deux sacrements fondamentaux du christianisme tirent leur origine.

L'eucharistie est le don définitif du vin nouveau, nouveau dans une abondance et une profusion telles qu'au cours des siècles il suffit pour toutes les générations. C'est à ce vin, en tant qu'offrande réelle de l'amour de Jésus et comme manifestation réelle de sa gloire divine au milieu de nous, que se réfère de manière anticipée le don du vin de Cana.

L'épisode de Cana est conclu par une phrase importante dans laquelle l'évangéliste manifeste le sens de ce qui s'est passé : « Jésus révéla sa gloire et ses disciples crurent en Lui » (*Jean* 2, 11). L'enjeu véritable de Cana n'est pas le vin, qui n'est qu'un signe depuis longtemps périmé et disparu, mais plutôt la manifestation de la gloire de Jésus, le rayonnement de l'infinie bonté de Dieu, et l'éveil à la foi des disciples. Dans ce qui s'est passé à Cana, le plus miraculeux est la foi des disciples qui, au-delà de l'événement extérieur, commencent à reconnaître une réalité plus grande : la présence sacro-sainte de Dieu au milieu de nous.

Et aujourd'hui encore, c'est de cela qu'il s'agit et c'est à partir de cela que nous pouvons comprendre la mission de Marie qui apparaît de manière bien visible dans le récit des noces de Cana. Marie ne demande pas à Dieu un miracle. Effectivement, il n'était pas encore évident que les miracles faisaient partie de sa mission. Simplement, elle expose au Seigneur la difficulté à laquelle sont confrontés ses amis. Marie remet tout dans les mains de Jésus et s'en remet à Lui et à Son action. Même son apparent refus ne la décourage pas. Sa confiance en Jésus et son unité avec la volonté de Dieu restent intactes. Elle nous enseigne ainsi que nous devons également, dans notre relation à Dieu, faire continuellement l'expérience de refus et continuer à avancer néanmoins. « Mes pensées ne sont pas vos pensées ». La vérité de ces paroles bibliques, nous l'expérimentons

Le signe de Cana

dans notre vie. Il est important que nous nous dépouillions de notre manière de voir, et que nous ne nous abandonnions pas à la désillusion ou même au doute. De cette manière, nous pouvons apprendre à accepter la conversion de notre volonté si souvent égarée, afin qu'elle se conforme à la volonté de Dieu et ainsi devienne droite.

Dans ce passage des noces de Cana, on trouve également la parole de Marie aux serviteurs qui, après le *fiat*, constitue peut-être sa plus belle parole. En fin de compte, elle n'est que la mise en pratique de ce *fiat*, de son *oui*, en lien avec nous tous : «Faites tout ce qu'Il vous dira». Cela signifie pour nous : «Conformez votre volonté à celle de Dieu. Écoutez et soyez prêts pour Son appel. Reconnaissez-Le comme le Seigneur qui vous indique le chemin et vous conduit avec rectitude.» C'est avec ces mots qu'elle convie les serviteurs et qu'elle nous convie à la foi. Marie n'a pas demandé le miracle du vin en tant que tel, mais elle s'attendait intérieurement à ce que le Seigneur allait faire.

Elle a appelé à la foi et a rendu possible le vrai miracle. C'est pourquoi Élisabeth a salué Marie, lors de sa visite, par ces mots : «Bienheureuse es-tu parce que tu as cru» (*Luc 1, 45*). Par sa foi, elle a ouvert la porte à l'Incarnation du Verbe, aux saintes noces du Dieu éternel avec Sa créature, l'homme. À partir de sa foi, en tant que croyante, elle est maintenant, comme dit l'Église orientale, la «conductrice» qui nous mène à la foi (*Hodegétria*), à l'intérieur même du mystère nuptial de l'amour du Christ. Elle a ainsi anticipé l'essentiel de ce qui s'est produit, et elle nous montre le fondement de ce qu'il est important de savoir pour toujours.

«Faites ce qu'il vous dira.» Croyez en Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant. Croyez avec foi qu'Il est amour, croyez avec foi qu'il n'est pas une simple théorie, mais qu'Il est la vie, croyez avec une foi qui accepte la volonté de Dieu, y compris quand nous ne la connaissons pas et quand elle contredit notre propre volonté. Croyez et, au sein de ce monde, vous verrez la gloire de Dieu, la surabondance et le rayonnement de Son amour. Croyez et vous verrez : là où les autres ne voient qu'une croix, une existence ratée et une fin infâmante, vous verrez, vous, la profusion de l'amour surabondant de Dieu, Sa gloire qui nous sauve. Croyez et vous recevrez le vin savoureux de Sa présence dans votre vie. Croyez en Dieu, et les pauvres eaux de notre quotidien, les pauvres dons que nous offrons deviendront le vin de Sa sainte proximité.

THÈME _____ *Joseph Ratzinger*

C'est cela que nous dit Marie, et c'est à cela qu'elle nous exhorte, ici précisément, à Fatima. Les paroles «Faites tout ce qu'il vous dira» expriment l'amour, la sollicitude maternelle de celle qui, étant la mère de Dieu, est également, par la volonté du Christ, notre Mère. Effectivement, alors qu'il était sur la croix, le Seigneur fit de la mère du disciple aimé la mère de tous les disciples du Christ son fils, et par conséquent il en fit notre mère. Comme le dit le dernier concile : «La maternité de Marie dans l'économie de la grâce perdure sans interruption du jour où elle a fidèlement agréé ce qui lui était annoncé, et de celui où elle s'est tenue inébranlable au pied de la croix jusqu'à l'accomplissement éternel de tous les élus» (*Lumen Gentium* 62). C'est le propre de toutes les mères que de désirer et rechercher le bien de leurs enfants. C'est pour cette raison que la Très Sainte Marie, qui est Reine, Mère de miséricorde, Mère très bienveillante et intimement associée à l'œuvre de son Fils, est comme notre Mère dans l'ordre de la grâce (*Lumen Gentium* 61) et continue d'exercer sa fonction maternelle en nous exhortant à accomplir la volonté de Dieu, à écouter et à mettre en pratique les paroles de son divin Fils. Comme à Cana, ses exhortations, sa protection et sa sollicitude maternelle perdurent à travers les siècles en faveur de ceux qui «proclament qu'elle est bénie de génération en génération» (*Luc* 1, 48).

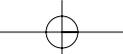
Par l'intermédiaire des deux grands signes de Lourdes et de Fatima, elle est avec nous en tant que Mère de miséricorde et elle nous exhorte. Elle n'a pas besoin de beaucoup de mots, car tout est dit dans ces quelques mots tout imprégnés de sollicitude maternelle : «Faites tout ce qu'Il vous dira». Remarquons bien que c'est aux petits, aux humbles, que Marie s'est adressée, aux sans voix, à ceux qui ne comptent pas dans ce monde éclatant, plein de l'orgueil que confère le savoir et plein de foi dans le progrès, mais un monde qui n'en est pas moins livré à la destruction, la peur et le désespoir : puisque, effectivement, les gens ne possèdent pas de vin et n'ont que de l'eau.

Et combien ce message garde son actualité aujourd'hui ! Marie parle aux plus petits pour nous montrer ce qu'il est absolument nécessaire de savoir, c'est-à-dire se préoccuper seulement de ce qui est nécessaire, à la fois tout simple, et d'une extrême importance, accessible à tous et également important et possible pour tous : croire en Jésus-Christ, le fruit béni de ses entrailles. Nous la remer-

Le signe de Cana

cions pour sa présence maternelle et nous la remercions de nous parler comme une mère pleine de bienveillance et de miséricorde, ici dans ce lieu précis, et d'une manière tellement vivante et tellement expressive. Et c'est pour cela qu'avec toute l'Église, en louant la Mère de Dieu et notre Mère céleste et en la saluant comme Reine et mère de miséricorde, nous lui demandons : «et après cet exil montre-nous Jésus, ô clément, ô pieuse, ô douce Vierge Marie». Amen.

Traduit du portugais par Denys Marion
Titre original : *O sinal de Caná – Homilia*



Communio, n° XXXI, 1 – janvier-février 2006

Michel GOURGUES

« Il manifesta sa gloire » : entrecroisements de l'immanent et du transcendant en *Jean 2, 1-11*

CONSIDÉRÉ sous l'angle des personnages qu'il met en scène, le récit de *Jean 2, 1-11*¹ se laisse diviser en quatre parties, à la suite d'une introduction (2, 1-2) regroupant les données d'ordre circonstanciel :

I. La mère de Jésus, Jésus et les servants (2, 3-5)

1. Sur *Jean 2, 1-11*, on trouvera l'essentiel de la bibliographie jusqu'en 1992 dans J.-P. MEIER, *Un certain Juif Jésus. Les données de l'histoire*, vol. II : *La parole et les gestes*, Paris, Éd. du Cerf, 2005, 1219-1220. Parmi les études parues depuis et portant sur l'ensemble du récit : M. NAVARRO PUERTO, « La mujer en Cana. Un relato de los orígenes », *Ephemerides Mariologicae*, 43 (1993), 313-337 ; C. CARMICHAEL, « The Marriage at Cana of Galilee », dans J. DAVIES, G. HARVEY, W. G. E. WATSON (éd.), *Words Remembered, Texts Renewed. Essays in Honour of J. F. A. Sawyer*, Sheffield, Academic Press, 1995, 310-320 ; H. RIEDL, *Zeichen und Herrlichkeit : Die christologische Relevanz der Semeiaquelle in den Kanawundern Joh 2, 1-11 und Joh 4, 46-54*, Frankfurt-am-Main, Berlin, Bern, Lang, 1997 ; R. H. WILLIAMS, « The Mother of Jesus at Cana : A Social-Science Interpretation of John 2, 1-12 », *Catholic Biblical Quarterly*, 59 (1997), 679-692 ; E. LITTLE, *Echoes of the Old Testament in the Wine of Cana of Galilee (Joh 2, 1-11) and the Multiplication of the Loaves and Fish (Joh 6, 1-15). Towards an Appreciation*, Paris, Gabalda, 1998 ; M. MORGEN, « Le festin des noces de Cana (*Jean 2, 1-11*) et le repas d'adieu (*Jean 13, 1-30*) : À l'« archè » et au « telos » », dans M. QUESNEL, Y.-M. BLANCHARD, C. TASSIN (éd.), *Nourriture et repas dans les milieux juifs et chrétiens de l'Antiquité. Mélanges offerts au Professeur Charles Perrot*, Paris, Éd. du Cerf, 1999, 139-154 ; L. DEVILLERS, J.-N. GUINOT, D. PIERRE al., *Les noces de Cana (Cahiers Évangile [Supplément] 117)*, Paris, Éd. du Cerf, 2001.

THÈME _____ **Michel Gourgues**

- II. Jésus et les servants (2, 6-8)
- III. Le servant en chef et le marié (2, 9-10)
- IV. Jésus et les disciples (2, 11).

On arrive aux mêmes divisions si l'on considère les choses sous l'angle des actions et des réactions décrites :

- I. L'intervention sollicitée (2, 3-5)
- II. L'intervention accomplie (2, 6-8)
- III. Les effets d'ordre matériel (2, 9-10)
- IV. Les effets d'ordre spirituel (2, 11).

On hésite à parler d'un déroulement en quatre scènes, car le dernier volet (2, 11), tout en centrant l'attention sur Jésus et les disciples, se présente davantage comme un sommaire dégageant en finale la portée et la signification théologique de l'ensemble de l'action décrite.

Si l'on examine de plus près le contenu de l'introduction comme de chacun des quatre volets, on y observe ce qu'on pourrait appeler un entrecroisement de l'immanent et du transcendant. De diverses manières, en effet, dans ce récit où s'amorce l'accomplissement de l'œuvre de Jésus en tant qu'envoyé du Père (4, 34), le registre de l'expérience et des réalités humaines entre constamment en interférence avec celui des réalités, des significations et des finalités liées à cette œuvre. L'exploration du récit permettra en outre de discerner dans sa configuration d'ensemble une alternance régulière entre les niveaux de surface et de profondeur :

- A. Surface (2, 3-5) : niveau de l'attente
- B. Profondeur (2, 6-8) : niveau de l'intervention
- A'. Surface (2, 9-10) : niveau des effets perçus
- B'. Profondeur (2, 11) : niveau des effets non-perçus.

Introduction (2, 1-2) : les données d'ordre circonstanciel

¹ *Le troisième jour, il y eut des noces à Cana de Galilée, et la mère de Jésus y était.*

² *Jésus aussi fut invité à ces noces, ainsi que ses disciples.*²

2. Traduction de la *Bible de Jérusalem* (reproduite de la 2^e édition, dont le texte colle davantage au grec que celui de l'édition de 1998).

« Il manifesta sa gloire »

Ainsi se trouvent signalées, dès le départ, l'ensemble des circonstances : de temps (le troisième jour), d'action (des noces), de lieu (Cana) et de personnes (la mère de Jésus, Jésus lui-même et ses disciples). À première vue, il semblerait s'agir de simples données d'ordre factuel. En réalité, si l'on y regarde de près, trois d'entre elles se révèlent porteuses de significations plus profondes, d'ordre spirituel.

« *Le troisième jour* » : en elle-même, cette indication joue un simple rôle de marqueur chronologique. Déjà à ce niveau, cependant, elle renvoie à un ensemble temporel plus vaste. Et ainsi apparaît-il, dès le point de départ, que l'épisode qui commence est à relier à ceux qui ont précédé. On est donc conduit à repérer les indications antérieures d'ordre chronologique, ce qui fait remonter jusqu'à celle de 1, 29, « le lendemain » (on est donc au deuxième jour), reprise plus loin en 1, 35 (« le lendemain » = troisième jour), puis de nouveau en 1, 43 (« le lendemain » = quatrième jour). Dès lors, si, en *Jean* 2, 1, « le troisième jour » est à comprendre au sens de « trois jours après », l'épisode de Cana se déroule au terme d'une semaine dont l'évangéliste s'est donné la peine de bien situer les étapes majeures. C'est ici que le chronologique débouche dans le théologique. Dans le récit de Jean, les indications d'ordre temporel marquent en effet les étapes d'un cheminement d'ordre spirituel, qui est celui d'une découverte et d'une reconnaissance de Jésus, d'abord par Jean (le Baptiste des Synoptiques) puis par les premiers disciples. À la suite de la proclamation de Jean acclamant Jésus comme l'« Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde » (1, 29), cinq disciples, dont quatre identifiés nommément³, se mettent à suivre Jésus, l'un après l'autre et jour après jour, le reconnaissant à leur tour comme le Messie (1, 41), comme celui dont il a été écrit dans la Loi et les prophètes (1, 45), comme le Fils de Dieu et le Roi d'Israël (1, 49). Dès lors, l'indication de 2, 1, « le troisième jour », situe l'épisode de Cana, non seulement comme clôture chronologique de la semaine inaugurale, mais comme le point culminant du cheminement progressif des disciples, étalé tout au long de cette semaine. C'est bien en effet ce qu'indiquera en finale le récit : « Il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui » (2, 11).

« *Il y eut des noces à Cana de Galilée.* » Cette mention de Cana reviendra en inclusion à la fin du récit : « Tel fut le premier des signes de Jésus, il l'accomplit à *Cana de Galilée* » (2, 11). Cette

3. André (1, 40), Simon Pierre (1, 40-41), Philippe (1, 43), Nathanaël (1, 45).

THÈME Michel Gourgues

localisation importe pourtant assez peu dans l'économie du récit lui-même. Mais on la retrouvera en 4, 46 qui situera également à Cana le second signe de Jésus, lequel marquera le terme de la phase initiale de sa mission (2, 1-4,54). La mention de Cana sert donc à poser des bornes et à délimiter la première étape d'une manifestation de Jésus. En effet, entre ces deux termes, de Cana (2, 1) à Cana (4, 46), la mission connaît un élargissement progressif, Jésus se manifestant à des auditoires de plus en plus vastes : d'abord au cercle restreint des disciples (2, 1-11), puis aux Juifs, à Jérusalem et en Judée (2, 13-3, 36), puis aux Samaritains (4, 1-42) et enfin aux païens (4, 46-54)⁴. C'est donc maintenant le géographique ou le topographique qui débouche dans le théologique. Ce que Jean cherche à mettre en relief à travers la mention de Cana de Galilée, c'est moins le point de départ et le point d'aboutissement des déplacements physiques effectués par Jésus au début de sa mission, que le dévoilement initial et la reconnaissance du mystère de Jésus qui ont pris place entre ces deux termes : « Il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui » (2, 11) ; « Ce n'est plus sur tes dires que nous croyons ; nous l'avons nous-mêmes entendu et nous savons que c'est vraiment lui le Sauveur du monde » (4, 42) ; « Le père reconnut que c'était l'heure où Jésus lui avait dit : "Ton fils vit", et il crut, lui avec sa maison tout entière » (4, 53).

« *Jésus aussi fut invité à ces noces.* » Le verbe au passif (*éklèthè*, « fut invité ») inscrit de nouveau notre récit dans la continuité de ce qui précède (1, 19-51). Jusqu'alors, en effet, Jésus est passif, en ce sens qu'il n'a pas encore commencé à agir de sa propre initiative, il n'a pas encore entrepris sa mission et ce sont les autres, Jean et les premiers disciples, qui le reconnaissent, qui se situent et se positionnent par rapport à lui. Au début du récit, Jésus reste passif, invité à des noces, un parmi les autres, et le premier volet (2, 3-5) décrira d'abord non pas son intervention à lui, mais celle de sa mère auprès de lui. La comparaison avec la fin du récit (2, 11) fait bien ressortir le contraste de ce point de vue. « Tel fut le premier des signes de Jésus, il l'accomplit à Cana de Galilée » : de passif qu'il était jusqu'alors, Jésus est donc maintenant entré en action ; un mouvement est déclenché qui va se poursuivre, le signe qui vient de se produire n'étant que le premier d'une série à venir. Ce passage à

4. Divers indices laissent en effet penser que, même si cela n'est pas dit explicitement, Jean voit dans le fonctionnaire royal de 4, 46-54 un représentant des païens.

« Il manifesta sa gloire »

l'action qui contraste avec la passivité initiale de Jésus, Jean en retrace, au-delà du simple visage matériel ou événementiel, la portée en profondeur : « Il manifesta sa gloire ». Le lecteur comprend que dans le cadre de l'événement banal d'une noce villageoise, quelque chose d'ordre transcendant et d'importance unique vient de se produire : la manifestation d'une présence nouvelle et inédite de Dieu au monde des humains. En effet, cette gloire mentionnée à la fin du récit n'est-elle pas celle dont avait parlé auparavant le prologue : « ...il a demeuré parmi nous et nous avons vu sa gloire, gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique » (1, 14) ?

Volet I (2, 3-5) : L'intervention de la mère de Jésus

³ *Or il n'y avait plus de vin, car le vin des noces était épuisé.*

La mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont pas de vin. »

⁴ *Jésus lui dit : « Que me veux-tu, femme ?*

Mon heure n'est pas encore arrivée. »

⁵ *Sa mère dit aux servants : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le. »*

« Ils n'ont pas de vin » (2, 3) : cette déclaration de la mère de Jésus est comprise diversement⁵. Une interprétation minimalisante n'y voit rien de plus qu'une simple observation rendant compte d'une situation embarrassante, mais n'exprimant aucune attente particulière. Cette lecture est difficile puisqu'en 2, 5, la nouvelle intervention de Marie (l'évangéliste ne la nomme jamais) témoigne bien d'une telle attente (« Faites tout ce qu'il vous dira »), maintenue malgré la fin de non-recevoir d'abord opposée par Jésus (2, 4). À l'autre extrême, selon une interprétation maximalisante, la déclaration de 2, 3, est comprise comme la demande d'un miracle qui sauvera la situation. Cette lecture n'est pas moins difficile que la première. Une telle attente serait en effet « déplacée » si l'on s'en tient à la perspective de Jean. À ce stade de l'évangile, Jésus n'a pas encore entrepris sa mission et il n'a encore accompli aucun signe. Il faudrait alors supposer que sa mère, elle aussi inconnue jusqu'alors, anticipe chez lui un pouvoir qu'il n'a pas encore manifesté,

5. Aussi bien dans l'exégèse actuelle que dans la tradition, comme le montre l'article récent de L. CHACÓN, « Principales líneas de interpretación de *Jean* 2, 3c-4 en la historia de la exégesis », *Estudios Eclesiásticos*, 77 (2002), 385-400.

THÈME Michel Gourgues

pas plus qu'il n'a encore « manifesté sa gloire » (2, 11). Le sens de la déclaration de 2, 3, doit alors être à chercher entre ces deux extrêmes : Marie attend quelque chose, mais cette attente, au début, se situe à un niveau humain. Un peu comme en 6, 5, devant une foule n'ayant rien à manger, Jésus lui-même commence par faire état – c'était afin de mettre Philippe à l'épreuve, précise le texte (6, 6) – d'une telle solution humainement envisageable et réalisable : « Où allons-nous acheter des pains pour qu'ils aient à manger ? »

La réaction énigmatique de Jésus en 2, 4, « Quoi à toi et à moi ? »⁶, paraît justement témoigner d'un décalage entre le niveau de l'attente de sa mère et celui où, pour être conforme au dessein de Dieu, devrait se situer son intervention à lui. En évoquant pour la première fois la perspective de son « heure », Jésus indique en effet qu'il entend se situer à un autre niveau : ce n'est pas par quelque démarche d'ordre purement humain et matériel qu'il pourrait répondre à l'attente exprimée par sa mère, mais en intervenant à un tout autre plan, en accomplissant un signe qui le glorifierait. Mais, de cela, proclame-t-il d'abord, l'heure n'est pas encore venue. Ainsi donc, à travers la demande de la mère de Jésus, le récit de Cana paraît témoigner de la disparité de niveaux que l'on retrouve régulièrement dans l'évangile johannique entre Jésus et ses interlocuteurs. Alors que, dans leurs perceptions et leurs attentes, ceux-ci se situent d'abord à un niveau purement humain et naturel, Jésus, lui, se tient à un niveau supérieur auquel, dans les meilleurs des cas, il parvient à les faire s'élever plus ou moins laborieusement⁷. La désignation insolite de « femme », par laquelle il s'adresse à sa mère (2, 4) paraît aussi manifester que Jésus n'entend pas se situer au niveau de la chair ou du sang, selon lequel Marie est sa « mère » et à ce titre possède un ascendant sur lui. Dans l'ordre du dessein de Dieu et de l'accomplissement de son œuvre (4, 34), Marie, la mère au plan

6. Sur le sens de cette expression qui, dans la Bible, marque une prise de distance, teintée, selon les contextes, de réticence, de désaccord ou d'hostilité, bonne synthèse dans J.-P. MEIER, *Un certain Juif...*, II, p. 1224, note 217.

7. Des exemples s'en retrouvent d'un bout à l'autre du livre des signes : Nicodème (*Jean* 3, 3-4), la Samaritaine (4, 10-15), le paralytique de la piscine (*Jean* 5, 6-7), les Juifs témoins de la multiplication des pains (*Jean* 6, 32-34.41-42), les disciples (v. 11-12) puis Marthe (v. 23-24) en *Jean* 11 ; plus de développements sur ce point dans M. GOURGUES, *En Esprit et en vérité. Pistes d'exploration de l'évangile de Jean*, Montréal-Paris, Médiaspaul, 2002, 72-76.

« Il manifesta sa gloire »

humain, perd ses privilèges en quelque sorte et devient la femme appelée à croire⁸.

C'est précisément d'une telle attitude de foi que paraît témoigner en 2, 5 la réaction de la mère de Jésus. Comme si elle saisissait le décalage entre le niveau de sa demande initiale et le niveau de la foi et du dessein de Dieu signifié par Jésus, Marie se hisse d'emblée à ce niveau. Sans doute sa foi ne s'identifie-t-elle encore qu'à une ouverture sur l'inconnu, une sorte de disponibilité, dictée par la confiance, à accueillir toute éventualité, comme le suggère la formulation particulière de sa consigne aux servants : « Tout ce qu'il pourrait vous dire, faites-le »⁹. Toujours est-il qu'à la suite de cette réaction de sa mère, Jésus accorde ce qu'il avait d'abord refusé, comme il le fait ailleurs face à une manifestation de foi (*Jean* 4, 47-50 ; 11, 21-44). Tout se passe comme si celle-ci était pour lui en quelque sorte l'indicateur du vouloir du Père.

L'intervention de la mère de Jésus, disions-nous plus haut, apparaît liée à un niveau de surface. Cela, on le voit, n'est juste que si l'on considère le premier moment de son intervention (2, 3). En un second temps (2, 5), son attente, du niveau humain, se hisse à celui de la foi. Et cette réaction de foi devient, chez Jean, ce qui, pour ainsi dire, va déclencher la mission de Jésus.

Volet II (2, 6-8) : L'intervention de Jésus

⁶ *Or il y avait là six jarres de pierre, destinées aux purifications des Juifs,*

et contenant chacune deux ou trois mesures.

⁷ *Jésus leur dit : « Remplissez d'eau ces jarres. »*

Ils les remplirent jusqu'au bord.

⁸ *Il leur dit : « Puisez maintenant et portez-en au maître du repas. »*

Ils lui en portèrent.

Rien dans cette tranche du récit ne laisserait croire en l'accomplissement d'un miracle. Tout se passe apparemment au niveau des

8. M. GOURGUES, « Marie, la "femme" et la "mère" en *Jean* », *Nouvelle Revue théologique*, 108 (1986), 174-191.

9. C'est cette perspective qu'évoque en grec l'emploi du pronom relatif avec la préposition *an* et le subjonctif : *ho ti an legè hymin*, « quelle que soit la chose qu'il pourrait vous dire... ».

THÈME _____ Michel Gourgues

fonctionnalités humaines, de la prescription et de l'exécution de simples pratiques liées au service : « Remplissez d'eau ces jarres, puisiez, portez-en au maître du repas ». Rien qui se rapporte à l'exécution même du miracle, comme dans d'autres récits : « Il dit à l'homme : "Étends la main". Il l'étendit et sa main fut guérie. » (*Marc 3, 5*); ou, pour rester en Jean : « Jésus lui dit : "Lève-toi, prends ton grabat et marche." Et aussitôt l'homme recouvra la santé ; il prit son grabat et il marchait » (*Jean 5, 8-9*); ou encore : « Il lui dit : "Va te laver à la piscine de Siloé" – ce qui veut dire : Envoyé. L'aveugle s'en alla et il revint en voyant clair. » (*Jean 9, 7*); et de nouveau : « ...il s'écria d'une voix forte : "Lazare, viens dehors !" Le mort sortit... » (*Jean 11, 43*). Ici, il faut lire entre les lignes et saisir, derrière l'ordre de porter ce qui aura été puisé au maître du repas, que le contenu des jarres a été transformé. Ce qui ne sera explicité qu'au volet suivant : « Lorsque le maître du repas eut goûté l'eau changée en vin... » (2, 9).

Si le présent volet fait place à l'interférence d'un double registre, du matériel et du spirituel, c'est plutôt au verset 6 qu'il faut chercher, dans la description des jarres qui serviront à accueillir le « bon vin » : le nombre : six ; l'usage : la purification des Juifs ; la contenance considérable : deux ou trois mesures, quelque chose comme 100-125 litres chacune. L'insistance est telle qu'il est difficile de ne pas discerner dans chacun de ces traits une portée symbolique. Ainsi, la place qu'accorde le reste de l'évangile au chiffre 7, chiffre de la perfection et de la série complète, incite à voir dans le chiffre 6 l'indice d'un manque et d'une imperfection. Dans l'eau de la purification rituelle cédant la place au bon vin, il faut sans doute voir le remplacement de l'ordre ancien par l'ordre nouveau, le passage d'une phase de l'économie à une autre, d'un don de Dieu à un autre, à la manière de ce que décrivait en finale le prologue : « Car la Loi fut donnée par Moïse, la grâce de la vérité¹⁰ est venue par le Fils unique » (1, 17). Faut-il presser davantage les choses et, moyennant une fusion ou un agglomérat d'une série de passages de l'Ancien Testament considérés hors contexte, déverser dans le récit de Cana les significations allégoriques attachées aux divers éléments présents dans le récit : le vin, les noces, le banquet, l'époux¹¹ ? Faut-il

10. Tel paraît être en ce passage le sens de « la grâce et la vérité sont venues », selon le procédé de l'hendiadyn que l'on retrouve ailleurs en *Jean* (e.g. 3, 5) : voir M. GOURGUES, *En Esprit et en vérité*, p. 181-188.

11. De façon typique chez J.-P. Meier : « ...l'image du vin qui coule à flots a été tout naturellement utilisée par les prophètes de l'Ancien Testament pour sym-

« Il manifesta sa gloire »

voir notamment dans le vin des noces la référence au banquet messianique ? À vrai dire, la sobriété du texte de Jean invite à plus de retenue et sans doute est-il préférable d'en rester à des significations d'ordre plus général comme celle de la gloire, dont il sera question en 2, 11, ou du don de Dieu fait en Jésus, que le quatrième évangile identifie de façon privilégiée au don de la vérité ou de la révélation¹². À ce don ultime et définitif de Dieu, rien ne manque, comme le suggère l'idée d'abondance exprimée à travers la contenance des jarres.

Volet III (2, 9-10) : les effets de surface

⁹ *Lorsque le maître du repas eut goûté l'eau changée en vin
– et il ne savait pas d'où il venait, tandis que les servants le
savaient,
eux qui avaient puisé l'eau –
le maître du repas appelle le marié
¹⁰ et lui dit : « Tout homme sert d'abord le bon vin et,
quand les gens sont ivres, le moins bon.
Toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à présent ! »*

Quel rôle ce volet joue-t-il dans l'économie du récit ? Sans doute est-il là pour attester la réalité du miracle. Cette scène joue alors le même rôle qu'en *Jean* 9, 8-12, celle où les gens du voisinage peuvent constater la guérison de l'aveugle, tout en en restant à une réaction de surface ne faisant aucune place au questionnement de foi. Les gens constatent le fait sans s'interroger ni sur sa cause ni sur l'identité de celui qui a effectué le miracle. Ici, cependant, le maître de maison ne sait pas – pas plus apparemment que le marié qu'il complimente – qu'il y a eu transformation ni que le vin dont il apprécie la qualité est le fruit d'une intervention de Jésus. Les seuls à savoir

boliser la joie des « derniers jours », lorsque Yahvé métamorphosera la condition pécheresse et misérable de son peuple (...). Il n'est pas surprenant de trouver aussi, en plus du thème de Yahvé qui fournit vin et joie à Israël à la fin des temps, l'image vétérotestamentaire connexe de Yahvé comme véritable époux d'Israël, qui se réjouit avec son épouse au banquet de noce des derniers temps... » (*Un certain Juif*, p. 721).

12. En plus du passage de *Jean* 1, 17 cité plus haut, on peut penser en particulier à *Jean* 4, 10 et à la première partie du discours sur le pain de vie en *Jean* 6, 28-51a.

THÈME _____ *Michel Gourgues*

sont les servants qui n'en disent rien. On en reste donc, dans cette scène, à un niveau strictement humain. De ce point de vue, ce volet III rejoint le volet I, où la demande de la mère de Jésus se situait au départ au même niveau.

Ce volet laisse également voir, à travers l'étonnement admiratif et l'extrême satisfaction du maître du repas, comment l'intervention de Jésus vient exaucer et même dépasser les attentes éprouvées au simple plan humain. Grâce à l'intervention de Jésus, la noce peut poursuivre son cours et atteindre pour ainsi dire ses finalités propres. Jésus a répondu au besoin élémentaire d'abord exprimé par sa mère, comme il le fait ailleurs en procurant guérison (chapitres 5 et 9), nourriture (chapitre 6) et retour à la vie (chapitre 11). Le volet suivant manifesterà que cette intervention de Jésus possède en réalité une tout autre profondeur dans l'ordre de la foi et de l'invisible. L'effet de surface, le seul visible et perceptible, n'en possède pas moins sa valeur et n'en témoigne pas moins d'un accomplissement appréciable dans son ordre propre, comme le manifeste le présent volet.

« *Toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à présent.* » Peut-être faut-il voir ici le pendant, au plan symbolique, de la description des jarres qui était faite au verset 6. Si en effet le bon vin, par opposition à l'eau de la purification des Juifs, symbolise le don de Dieu en cette phase de l'économie de la révélation qui s'ouvre avec la mission de Jésus, le *heôs arti* (« jusqu'à présent ») peut alors évoquer, au-delà du déroulement antérieur de la célébration des noces, les phases antérieures du dessein de Dieu. On rejoindrait alors la perspective de certains passages de Jean rendant compte de la nouveauté que représente Jésus par rapport à ce qui fut antérieurement. Pensons par exemple à ce passage du chapitre 8 où Jésus affirmera, sous le mode positif, qu'Abraham exulta à la pensée de voir son jour (8, 56), ou encore à ce passage du chapitre 10 où il affirmera, sous le mode négatif cette fois, que « tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des brigands, mais les brebis ne les ont pas écoutés » (10, 8).

Volet IV (2, 11) : les effets en profondeur

¹¹ *Tel fut le premier des signes de Jésus,
il l'accomplit à Cana de Galilée
et il manifesta sa gloire
et ses disciples crurent en lui.*

« Il manifesta sa gloire »

Ce volet final exprime le sens en profondeur et la finalité de ce qui vient de se passer. Ce que Jésus vient de faire ne répond pas seulement aux besoins et aux attentes des gens de la noce, mais, plus profondément, cela constitue un signe, lieu de manifestation de Jésus et appel à croire en lui. Ainsi, des réalités, des expériences humaines, en entrant en interférence avec l'œuvre de Jésus, trouvent leur achèvement, leur accomplissement, leur réussite, en même temps qu'elles acquièrent une portée plus vaste, une signification plus haute. Le « sauvetage » d'un repas de noces, compromis par le manque de vin, devient lieu de la manifestation de la gloire de Jésus, signe du passage de Dieu.

« Il manifesta sa gloire » : c'est ici que se trouve éclairé le sens de l'heure mentionnée en 2, 4, comme n'étant pas venue. Chaque signe de Jésus est en effet dévoilement d'une part de son mystère – Jean le dit ici, lors du premier des signes, et il le redira à la fin, lors du dernier (11, 4) – et à ce titre manifestation partielle et anticipation de la gloire qui sera manifestée en plénitude lors de l'heure de Jésus (12, 23 ; 17, 1).

« Et ses disciples crurent en lui » : cette notation rend compte de l'intérêt premier du récit aux yeux de l'évangéliste. L'expérience de Cana, nous l'avons vu, vient en quelque sorte parachever la première étape du cheminement des disciples à la suite de Jésus, cheminement amorcé en 1, 29. Alors que l'action de Jésus a opéré une transformation d'ordre matériel, le signe opère une transformation d'ordre spirituel.

C'est donc d'abord en fonction de Jésus et des disciples, qu'a été raconté ce qui précède. De la foi de la mère de Jésus, il n'est pas fait mention en finale. En réalité, c'est dès le volet I que cette foi était présente, même si elle n'était pas désignée ainsi de façon expresse. Suggérée à travers la réaction rapportée en 2, 5, cette foi de Marie, encore à l'état d'ouverture au dessein de Dieu et de remise de soi à Jésus dans la confiance, a précédé l'accomplissement du signe, ce qui est l'idéal (*Jean* 4, 48.50). Elle a également précédé la foi des disciples rejoints, eux, par le signe. En la désignant comme « femme » en 2, 4, Jésus signifiait à sa mère le rôle nouveau qui lui reviendrait lorsque lui-même assumerait son rôle nouveau consistant à « travailler aux œuvres » du Père (9, 4). Et lorsque, constatant la foi de sa mère, Jésus s'engage effectivement dans sa mission, Marie, en tant que mère humaine de Jésus, perd son fils en quelque sorte, entièrement consacré désormais au service de celui qui l'a envoyé. À part deux mentions furtives en *Jean* 2, 12 et 6, 42,

THÈME _____ **Michel Gourgues**

l'évangile ne réintroduira la mère de Jésus qu'à la fin, au pied de la croix (19, 25-27). Là, au moment où la mort cette fois va lui faire perdre son fils, celle qui, à Cana, avait accepté de passer du rôle de « mère » à celui de la « femme » appelée à croire, redevient mère. Elle l'est désormais d'une multitude de fils, représentés à travers le disciple que Jésus aimait (19, 27). Et elle l'est dans cet ordre de la foi où elle a accepté de se situer dès le point de départ.

Il en va donc, suggère le récit de Cana, de la relation mère-fils comme de l'ensemble des expériences, des réalités et des attentes humaines. Lorsqu'elles s'intègrent à l'œuvre du Père, celles-ci, tout en trouvant satisfaction et accomplissement dans leur ordre propre, se voient comme soulevées et promues dans un ordre de significations et de finalités nouvelles.

Dominicain canadien, né en 1942, Michel Gourgues enseigne l'exégèse du Nouveau Testament à la Faculté de théologie du Collège universitaire dominicain à Ottawa et comme professeur invité à l'École biblique de Jérusalem. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, en particulier sur l'évangile de Jean, dont *En Esprit et en vérité. Pistes d'exploration de l'évangile de Jean* (Montréal-Paris, 2002) et une contribution toute récente sur la représentation johannique du Paraclet et de l'Esprit de vérité dans les travaux du Séminaire international de la *Studiorum Novi Testamenti Societas* spécialisé dans l'étude du quatrième évangile (Leuven, BETL 174, 2005).

Communio, n° XXXI, 1 – janvier-février 2006

Adalbert REBIC

L'eau changée en vin

Les noces de Cana comme signe

Le récit des noces de Cana est riche en signification théologique¹. Les noces de Cana sont avant tout « un signe » (en grec σημειον) grâce auquel est annoncée la vérité révélée sur Jésus de Nazareth. La dernière phrase de ce passage est significative : « Tel fut le premier des signes de Jésus, il l'accomplit à Cana de Galilée et il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui » (*Jean 2, 11*). À partir de cette phrase, nous comprenons les noces de Cana comme révélation de Dieu par Jésus, révélation de la Nouvelle Alliance que Jésus va

1. La bibliographie concernant la péripécie de l'Évangile de Jean relatant les noces de Cana est riche. Cf. W. LÜTGEHETMANN, *Die Hochzeit von Kana (Jean 2, 1-11). Zu Ursprung und Deutung einer Wundererzählung im Rahmen johanneischer Redaktionsgeschichte* (« Les noces de Cana (*Jean 2, 1-11*). De l'origine et de l'interprétation d'un récit de miracle dans le cadre de l'histoire rédactionnelle johannique »), Ratisbonne, 1990, bibliographie aux pp. 349-377 ; D. C. CHARLIER, « Les noces de Cana (*Jean 2, 1-11*) », *Bible et Vie Chrétienne* 4 (1953), pp. 81-86 ; R. SCHNAKENBURG., *Das erste Wunder Jesu* (« Le premier miracle de Jésus »), Fribourg-en-Brisgau, 1951 ; A. FEUILLET, « L'heure de Jésus à Cana », *Ephemerides Theologicae Lovanienses* 36 (1960) ; A. FEUILLET, *Études johanniques*, Paris, 1962, pp. 11-33 ; U. BUSSE-MAY A., « Das Weinwunder von Kana (*Jean 2, 1-11*) » (« Le miracle du vin à Cana (*Jean 2, 1-11*) »), *Biblische Notizen : Beiträge zur exegetischen Diskussion* 12, Bamberg, 1980, pp. 35-61 et A. SERRA, *Marie à Cana. Marie près de la Croix*, Paris, 1983.

THÈME Adalbert Rebic

conclure avec les hommes. En transformant l'eau, qui marque l'Ancienne Alliance, en vin qui renvoie à la Nouvelle Alliance, « Jésus manifeste sa gloire et ses disciples croient en lui »². Cette phrase contient des concepts essentiels de la théologie biblique : *signe, gloire de Jésus, croire*³.

Le mot « signe » apparaît dix-sept fois dans l'Évangile selon saint Jean. Il vient de l'Ancienne Alliance, où ce mot signifie une réalité ou une vérité qui ne se laisse pas assigner au monde des choses ou se laisse difficilement saisir – et pas toujours un miracle. Il caractérise un phénomène, un fait ou un événement par lequel Dieu révèle sa présence, son intervention dans l'histoire des hommes. Le signe doit rappeler aux juifs ce que Dieu a accompli, l'alliance de Dieu avec les hommes (*Genèse* 9, 12-13 ; 17, 9-11). Nous rencontrons aussi dans l'Ancien Testament des signes qui correspondent à un miracle, comme par exemple les miracles d'Égypte, par lesquels Dieu a voulu prouver sa présence salvatrice au milieu des fils d'Israël.

1. Les noces de Cana, signe christologique

Les noces de Cana sont avant tout un signe *christologique*, qui révèle le mystère de Jésus-Christ. Jésus se trouve au centre des noces de Cana, tout tourne autour de lui, tout le désigne. C'est lui en fait qui est l'époux, l'époux divin. Il révèle aux disciples sa gloire et les amène par là à croire qu'il est le Messie, le Fils de Dieu,

2. Les noces sont aussi dans la Bible un signe de l'amour de Dieu pour son peuple élu et pour chaque homme. Dans l'Ancien Testament, l'alliance conclue par Dieu avec le peuple d'Israël sur le Sinaï est représentée symboliquement de façon anthropomorphe comme des fiançailles ou des noces. Voir W. J. BITTNER, *Jesu Zeichen im Johannesevangelium : Die Messias-Erkenntnis im Johannesevangelium vor ihrem jüdischen Hintergrund* (« Les signes de Jésus dans l'Évangile de Jean : la reconnaissance messianique dans l'Évangile de Jean face à son arrière-plan juif »), Tübingen, 1987 (« Wissenschaftliche Untersuchungen zum NT, 2. Reihe » 26).

3. Voir les dictionnaires de théologie biblique, particulièrement H. BALZ-G. SCHNEIDER (éd.), *Exegetisches Wörterbuch zum Neuen Testament* (« Dictionnaire exégétique du Nouveau Testament »), 3 volumes, Stuttgart etc., 1980-1983 et G. KITTEL-G. FRIEDRICH (éd.), *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament* (« Dictionnaire théologique du Nouveau Testament »), 10 volumes, Stuttgart, 1933-1979. [N.d.T. : en français voir Xavier LÉON-DUFOUR, *Dictionnaire du Nouveau Testament*, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, 1996.]

L'eau changée en vin

« plein de grâce et de vérité » (*Jean* 1, 16), envoyé par Dieu pour conclure la Nouvelle Alliance avec les hommes. Il révèle sa gloire, qu'il possède de toute éternité comme Fils Unique de Dieu. Du début à la fin de son Évangile, Jean révèle la gloire de Jésus, que « nous avons vue » (*Jean* 1, 14).

Ce signe n'est pas le *premier* signe dans un sens *temporel*, mais dans le sens de la *primauté*. Dans le signe de Cana sont contenus tous les signes que rapporte le Quatrième Évangile, signes destinés à révéler la gloire de Jésus, et c'est pour cette raison que les disciples croient que Jésus est le Messie, le Fils de Dieu, le Sauveur, et que par cet acte de foi, ils ont la vie en son nom (*Jean* 20, 31).

Le mystère de Jésus est exprimé de façon particulièrement appuyée dans la transformation de l'eau en vin, et dans le rapport entre le *bon* vin et le *vin moins bon*⁴. Le maître du repas ne savait pas *d'où* venait le bon vin (*Jean* 2, 9). On comprend mieux ce « d'où » dans le contexte du problème des origines de Jésus, posé de façon récurrente par le Quatrième Évangile (*Jean* 8, 14 ; 9, 29 ; 16, 30 ; 17, 7a). Le vin symbolise la venue du Royaume de Dieu dans la personne de Jésus de Nazareth, la Nouvelle Alliance que Jésus va bientôt conclure avec ses disciples et, à travers eux, avec tous les hommes.

2. Le signe de Cana en Galilée, signe de la Nouvelle Alliance, de la nouvelle économie du salut

Il nous faut tirer une conclusion des paroles que le maître du repas adresse à l'époux : « Tout le monde sert d'abord le bon vin et quand les gens sont ivres, le moins bon. Toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à présent » (*Jean* 2, 10-11). La différence entre le bon vin, que l'époux « a gardé jusqu'à présent », et le vin moins bon, « qui a été servi d'abord », est ici fortement accentuée. Nous pouvons tirer les mêmes conclusions de la provenance inconnue du bon vin. Le maître du repas « ne savait pas d'où venait le vin ; mais les serviteurs qui avaient puisé l'eau le savaient » (*Jean* 2, 9). Le bon vin provient de l'eau que les juifs utilisaient dans leur rituel de purification pour

4. M. HENGEL « The Interpretation of the Wine Miracle at Cana : *Joh* 2, 1-11 » (« L'interprétation du Miracle du Vin à Cana : *Jean* 2, 1-11 »), in L. HURST (éd.), *The Glory of Christ in the New Testament : In Memory of G. B. Caird*, Oxford, 1987, pp. 83-112.

THÈME Adalbert Rebic

se purifier avant le repas. Il ne s'agit donc pas d'une eau ordinaire, mais de l'eau rituelle qui était destinée à la purification, plus exactement au nettoyage des mains des convives (voir *Matthieu* 7, 2-5 ; 15, 2 ; *Luc* 11, 38-39). L'eau symbolise, dans ce contexte, *la religion juive*. Jean voudrait souligner que l'ancienne économie du salut s'achève à présent et qu'une nouvelle commence. La loi (en hébreu *torah*) nous a été donnée dans l'Ancienne Alliance par Moïse, et *la grâce et la vérité* (en hébreu *hesed ve'emet*) par Jésus-Christ (voir *Jean* 1, 17). Jean-Baptiste a baptisé avec de l'eau, mais Jésus baptise avec l'Esprit Saint (*Jean* 1, 33). Jean annonce que Jésus est justement celui qui peut purifier l'homme de l'impureté spirituelle. Jésus est la vie et le créateur de la vie. Il est la grâce de la Nouvelle Alliance. « Et nous avons vu sa gloire, la gloire qu'il tient de son Père comme Fils Unique, plein de grâce et de vérité » (*Jean* 1, 14).

Dans le passage suivant, au chapitre 3, Jean insiste de nouveau sur le témoignage du Baptiste en faveur de Jésus, lorsqu'il rapporte une dispute entre les disciples du Baptiste et un juif sur la question de la purification. Jean-Baptiste dit : « Un homme ne peut rien recevoir, si cela ne lui a été donné du ciel. Vous-mêmes, vous m'êtes témoins que j'ai dit : *Je ne suis pas le Messie, mais je suis envoyé devant lui... Il faut qu'il croisse et que moi je diminue. Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous... Car celui que Dieu a envoyé prononce les paroles de Dieu... Qui croit au Fils a la vie éternelle* » (*Jean* 3, 27-36).

Dans le même contexte, Jean désigne Jésus comme le « nouveau temple »⁵, pour le différencier du temple historique de Jérusalem (*Jean* 2, 19-22), etc.

Dans ces textes, l'évangéliste annonce Jésus-Christ comme celui qui conclut avec l'homme la Nouvelle Alliance – qui est essentiellement différente de l'Ancienne et la dépasse prodigieusement – dans sa mort (« Mon heure n'est pas encore venue ! », *Jean* 2, 4). L'acte miraculeux de Jésus aux noces de Cana est un signe qui renvoie à ce mystère, à la nouvelle économie du salut.

Les mots « le troisième jour » (*Jean* 2, 1) renvoient aussi à la conclusion de la Nouvelle Alliance⁶. Ils sont cités dans le contexte

5. Voir F. GENUYT, « Les noces de Cana et la purification du temple : Analyse du chapitre 2 de l'évangile de Jean », *Sémiotique et Bible* 31 (1983), pp. 14-33.

6. Voir V. PARKIN, « On the Third Day there was a Marriage in Cana of Galilee (*Joh* 2, 1) » (« Le troisième jour il y eut des noces à Cana de Galilée (*Jean* 2, 1) »), *Irish Biblical Studies* 3 (1981), pp. 134-144 ; P. TRUDINGE, « On the Third Day

L'eau changée en vin

de la conclusion de l'Ancienne Alliance sur le Sinaï : « Le Seigneur dit à Moïse : Va trouver le peuple et fais-le se sanctifier aujourd'hui et demain ; qu'ils lavent leurs vêtements et se tiennent prêts pour le troisième jour. Car ce troisième jour, le Seigneur descendra aux yeux de tout le peuple sur la montagne du Sinaï » (*Exode* 19, 10-11). Les rabbins expliquaient ce passage de la Bible en disant que Dieu a donné la loi (en hébreu *torah*) à Moïse « le troisième jour ». Dans la liturgie juive, cela se manifestait dans la préparation de la fête des Tentes (*Lévitique* 23, 33-36 : *Hag Souccot*) puisque les juifs se préparaient *trois jours* avant cette fête par la prière, les sacrifices et l'abstinence⁷. Le peuple rassemblé en assemblée sainte renouvelle solennellement l'alliance avec le Dieu d'Israël. On trouve à Qumran les traces d'une telle célébration du renouvellement de l'alliance⁸. Jean devait connaître une tradition comparable.

3. Le signe de Cana en Galilée, signe des biens messianiques dont fait aussi partie la Nouvelle Alliance

On peut conclure en se fondant sur le *bon vin* et aussi sur *les noces* à l'occasion desquelles ce signe fut accompli. Dans le judaïsme, le vin excellent fait partie des signes des biens eschatologiques. On rencontre une signification comparable du vin dans plusieurs passages de l'Ancien Testament. Jacob adresse cette bénédiction à Juda : « Le sceptre ne s'éloignera pas de Juda, ni le bâton de chef d'entre ses pieds, jusqu'à ce que vienne celui à qui il appartient... Il lie à la vigne son ânon, au cep le petit de son ânesse. Il lave son vêtement dans le vin, son habit dans le sang des raisins » (*Genèse* 49, 10-11). Une vigne productive, un vin bon et doux sont signes des biens eschatologiques. C'est ainsi que les rabbins expliquaient ce passage de la Bible.

there was a Wedding at Cana : Reflections on *St. John* 2, 1-12 » (« Le troisième jour il y eut un mariage à Cana : Réflexions sur saint Jean 2, 1-12 »), *Downside Review* 104 (1986), pp. 41-43.

7. Voir M. Mc NAMARA, *The New Testament and the Palestinian Targum to the Pentateuch* (« Le Nouveau Testament et le Targum palestinien du Pentateuque »), Rome, 1966, pp. 258-259 ; R. LE DEAUT, *Introduction à la littérature targumique*, Rome, 1966, pp. 90-101.

8. Voir la règle de la communauté de Qumran (en hébreu *Serek ha-Jahad*) : 1 QS 1, 18 – 11, 26.

THÈME Adalbert Rebic

Le « sang des raisins » est mentionné dans le cantique de Moïse (*Deutéronome* 32, 14). Les rabbins ont également compris ce passage de la Bible comme une annonce des biens messianiques. Au temps où le Messie viendra, selon leurs commentaires, chaque grappe de raisin sera si grosse qu'il faudra l'aide d'une voiture pour la sortir de la vigne. Les autres prophètes aussi (*Amos* 9, 13 ; *Joël* 4, 18 ; *Isaïe* 25, 6 et *Cantique* 5, 1) annoncent les temps eschatologiques sous le signe du bon vin et du vin à profusion.

Outre la Nouvelle Alliance, l'eau changée en vin aux noces de Cana signifie aussi la *Parole du Christ* salvatrice et salutaire, son *Évangile*. C'est ce que nous pouvons conclure du lien entre les noces de Cana et le mont Sinaï. De même que la loi (*torah*) a été donnée « le troisième jour » par Moïse, la grâce et la vérité sont venues pour le nouveau peuple de Dieu « le troisième jour » à Cana par Jésus-Christ. De même que Dieu a révélé sa gloire sur le Sinaï en donnant la loi au peuple, de même Jésus a révélé sa gloire à Cana en lui offrant la Bonne Nouvelle avec le bon vin, « et ses disciples crurent en lui ».

La phrase « Toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à présent » (en grec *teterekas* ; *Jean* 2, 10) a également une signification théologique. Dans son évangile, Jean associe le verbe « garder » à l'expression « garder la parole de Jésus », parce que la parole de Jésus est identique à la parole du Père⁹. C'est à dessein que Jésus change l'eau en bon vin : le bon vin désigne la Nouvelle Alliance, les temps nouveaux du salut, les biens messianiques et eschatologiques.

Le fait que la transformation de l'eau en vin se produise *dans le cadre des noces* a aussi une signification théologique. Dans la tradition biblique les temps messianiques et la conclusion de la Nouvelle Alliance par le Messie sont *comparés à des noces* (voir entre autres *Isaïe* 54, 4-8 ; *Osée* 1-3). Dans le Nouveau Testament, Jésus apparaît comme un époux qui célèbre ses fiançailles avec le nouveau peuple de Dieu, l'épouse du Christ (voir entre autres *2 Corinthiens* 11, 2 ; 6, 15-17 ; *Romains* 7, 1-4 ; *Éphésiens* 5, 21-32). Les images telles que les noces, l'époux, l'épouse, désignent dans la Bible la relation entre Dieu et son peuple. La conclusion de l'Ancienne Alliance au mont Sinaï est présentée comme les fiançailles de Dieu avec son peuple, et la loi comme le contrat de mariage, Moïse comme le garçon d'honneur, Yahvé comme celui qui vient à la

9. Voir *Jean* 8, 51.52.55 ; 14, 23 ; 15, 20 ; 17, 6 ; 1 *Jean* 2, 3.5 ; 3, 22.24 ; 5, 3 ; *Apocalypse* 1, 3 ; 3, 8.10 ; 12, 7 ; 14, 12.24.

L'eau changée en vin

rencontre de son peuple ainsi qu'un époux vient à la rencontre de son épouse. En réalité ce n'est pas l'époux qui est au centre des noces de Cana, mais celui que désigne l'époux, Jésus, le Messie. C'est lui le véritable époux¹⁰.

4. Le bon vin qui a été tiré de l'eau a aussi une signification eschatologique

Le bon vin qui a été tiré de l'eau a aussi une signification eschatologique : « Le temps est à sa plénitude » (*Marc* 1, 14). Les paroles que Jésus adresse aux serviteurs sont significatives : « Emplissez d'eau ces jarres ! Ils les emplirent jusqu'au bord » (*Jean* 2, 7). L'expression « jusqu'au bord » n'indique pas seulement la plénitude, mais aussi la totalité, l'achèvement. Il n'y a plus d'autre prophète après la venue de Jésus : sa parole est la plénitude de la révélation : « De sa plénitude nous avons tous reçu, grâce sur grâce » (*Jean* 1, 16). Le bon vin qui vient de l'eau *juive* désigne la parole de Jésus, qui dépasse et surpasse la loi de Moïse. Jésus annonce les temps nouveaux, le commandement de la Nouvelle Alliance, le commandement de l'amour (*Jean* 13, 34). La relation entre la loi de Moïse et l'Évangile du Christ est indiquée par les deux vins : le vin que l'époux a d'abord servi aux invités et qui a bientôt manqué (*Jean* 2, 3) et le vin qu'offre Jésus et que le maître du repas définit comme le « bon vin » (en grec *kalon*) alors qu'il définit le vin précédent comme le « vin moins bon » (en grec *elasso*).

Le vin nouveau de Cana, qui a été « gardé jusqu'à présent » (*Jean* 2, 10)¹¹, signifie que dorénavant commencent les temps nouveaux, les temps messianiques. Avec la venue du Christ commencent les temps messianiques, les temps derniers, eschatologiques. Les mots « le troisième jour » et « mon heure n'est pas encore venue » (*Jean* 2, 10) désignent aussi les temps eschatologiques. La révélation totale et définitive a lieu quand Jésus « passe de ce monde au Père » (*Jean* 13, 1) : « Ce jour-là vous reconnaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi et moi en vous ! » (*Jean* 14, 20). C'est le jour de la

10. AUGUSTIN, *In Johannis evangelium tractatus CXXIV* (« Les 124 homélies sur l'Évangile de Jean »), CCSL 36, Turnhout, 1954.

11. G. FERRARO, « *Eos arti* » (« Jusqu'à présent »), *Rivista biblica italiana* 20 (1972), pp. 529-545.

THÈME _____ **Adalbert Rebic**

Nouvelle Alliance conclue entre Dieu et l'homme, avec laquelle l'Ancienne Alliance a trouvé sa fin et sa réalisation.

Conclusion

À un moment si important de l'action publique de Jésus apparaît aussi sa mère. Elle remarque qu'ils n'ont plus de vin. Elle lui dit : « Ils n'ont pas de vin ! » (*Jean* 1, 3). Les paroles de Marie sont une expression de sa compassion, de la compréhension d'une maîtresse de maison pour la détresse des gens qui ont invité des convives à des noces et n'ont à présent plus de vin¹². Max Thurian a expliqué cette scène avec ces mots : « Dans son acte de foi et dans sa prière, Marie apparaît comme représentant l'humanité en difficulté et le judaïsme dans son espérance messianique : elle est la figure de l'humanité et d'Israël qui attendent une délivrance, *mystérieuse* pour l'humanité, *messianique* mais encore trop humaine pour Israël »¹³.

Traduit par E. Gillon

Titre original : *Die Wandlung des Wassers in Wein*

Adalbert Rebic, né en 1937 à Humna Sutli (Croatie, Yougoslavie), études à Zagreb/Agram (Croatie) et à Rome (Grégorienne et Institut Biblique). Auteur (en croate) d'ouvrages de théologie biblique : *La Résurrection du Christ* (1971) ; *Le Notre Père* (1973) ; *La préhistoire biblique* (1969) ; *Les béatitudes* (1986). Enseigne à la Faculté de Théologie catholique de Zagreb.

12. Voir le Concile Vatican II, *Lumen gentium*, n° 58 ; G. BESSUTTI, « Nuove Note di cronaca sullo schema mariano al Concilio Vaticano II » (« Nouveaux commentaires sur le schéma marial du Concile Vatican II »), *Marianum* 28 (1966), p. 147 ; A. SERRA, *Marie à Cana*, pp. 69-70.

13. M. THURIAN *Marie, Mère du Seigneur*, p. 219.

Communio, n° XXXI, 1 – janvier-février 2006

Bernhard DOLNA

Les noces de Cana : un mariage juif

JÉSUS a réalisé son premier miracle au cours d'une fête, les noces de Cana, dont il donne un avant-goût de la fête définitive. Il donne la plénitude de la joie, par un don à la fois terrestre et céleste : « Il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui » (*Jean 2, 11*). Ce qui signifie : Dieu lui-même commence à se donner à l'homme dans l'Esprit Saint – là commencent la transformation et la transfiguration du monde. Dès la première ligne, avec la mention du « troisième jour » – le jour de la théophanie au Sinaï (*Exode 19, 16*), de la Résurrection – le sens le plus profond du récit se fait reconnaissable pour la foi. C'est l'accomplissement du salut qui entre symboliquement en scène, c'est-à-dire le dessein de Dieu sur Israël et sur le monde, la Nouvelle Alliance. Mais en même temps il importe à l'évangéliste que tout ce récit ne se veuille pas seulement le signe d'événements plus importants, mais raconte aussi un événement réel dans ce monde et dans ce temps. L'intervention divine, verticale, dans le monde terrestre, telle qu'elle est vécue dans la foi, appartient pour Jean, de manière essentielle, au mystère du Christ. À la lecture de cette histoire, il faut donc contempler différents niveaux qui interagissent mutuellement, grâce auxquels, dans ces lignes, le regard tombe sur un mariage terrestre, dans lequel se produisent des noces dans la foi, à savoir celles du Christ et de son Église dans le cadre de l'histoire d'Israël et de ses relations à son Dieu.

THÈME _____ Bernhard Dolna

Les cinq premiers disciples : leur route vers Cana

Avant les noces, a lieu l'appel des cinq premiers disciples en Judée, au bord du Jourdain, sur la route de Cana. Après que Jean-Baptiste a vu venir Jésus à lui et l'a nommé pour la deuxième fois « l'Agneau de Dieu », et pour que sa messianité soit comprise en relation avec le Serviteur de Dieu souffrant (*Isaïe 53, 6 ss*), deux de ses disciples, André et un autre disciple non nommé, se mettent à la suite de Jésus. Celui-ci leur demande : « Que cherchez-vous « (et non pas « Qui cherchez-vous » ?). Ils répondent par une autre question : « Rabbi, où demeures-tu ? » Ce qu'ils cherchent auprès de ce maître, ce n'est pas seulement sa propre personne, mais sa demeure. Jésus, à douze ans, dit à ses parents qui le cherchaient désespérément : « Pourquoi m'avez-vous cherché ? Ne savez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père ? ». La demeure de Jésus, c'est le monde de son Père, dans lequel il se meut, vit et se trouve, et c'est vers ce monde qu'est dirigée aussi la question des deux premiers disciples. Il leur dit « Venez et voyez ». Ils vinrent et ils virent où il habitait, et ils demeurèrent pour le jour auprès de lui, c'était la dixième heure (*Jean 1, 39*).

L'appel des deux premiers disciples est suivi, le même jour, par celui de Simon, fils de Jean, qui sera alors appelé Pierre. Un autre jour, se mettent à sa suite Philippe et Nathanaël, le vrai Israélite, l'homme sans artifice (*Jean 1, 47*). Ce dernier sera reconnu par Jésus comme celui qui est assis sous le figuier – un langage codé pour désigner un scribe versé dans la Torah. Jésus lui attribue le nom donné à Jacob par l'ange (*Genèse 28, 12-15*), un vrai chercheur de Dieu, sans artifice. Et c'est à lui qu'est donné l'accomplissement de la promesse faite à Jacob : « Il eut un songe : voilà qu'une échelle était plantée en terre et que son sommet atteignait le ciel et des anges de Dieu y montaient et descendaient. Voilà que le Seigneur se tenait devant lui... Toutes les nations du monde se béniront par toi et par ta descendance... Je ne t'abandonnerai pas que je n'aie accompli ce que je t'ai promis » (*Genèse 28, 12-15*). Cette promesse est liée à Jésus lui-même et son accomplissement est annoncé à Nathanaël : « Vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme » (*Jean 1, 51*). Nathanaël se tient ici dans la lignée des chercheurs passionnés de Dieu, dont le désir s'exprime dans les paroles de Jacob : « Je ne te laisserai point, que tu ne m'aies béni » (*Genèse 32, 27*). Avec cette violence amou-

Les noces de Cana : un mariage juif

reuse, qui monte à travers son désir de Dieu et recherche sa bénédiction, Jacob dompte l'ange, son nom est changé en Israël et il est béni. Avec son désir du Dieu vivant, Nathanaël scrute les Écritures, pour y reconnaître celui qui se tient soudainement devant lui et le reconnaît comme personne avant lui ne l'avait fait. Cette victoire fait éclater de son cœur la confession suivante : « Rabbi, tu es le Fils de Dieu, le roi d'Israël. » Ce qui est propre à tous ces disciples, c'est qu'une fois reconnus par Jésus, ils commencent à le reconnaître et prennent son chemin pour le suivre, et tout d'abord du Jourdain vers Cana.

La route de Cana – un chemin vers la foi

À côté d'un décompte objectif, selon lequel il faut environ trois jours de marche (à pied) du Jourdain jusqu'à Cana, les vocations des deux jours précédents se trouvent liées théologiquement au troisième jour, aux noces de Cana, qui s'achèvent, selon le texte de *Jean 2*, 1-11, par « Et il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui ». Le tournant narratif de l'histoire s'aligne, selon toute apparence, sur la foi des disciples. La révélation de sa gloire avait besoin d'être manifestée clairement dans la communauté de ceux qui célébraient la fête (le mystère de l'Église entre ici en jeu), afin qu'ils puissent croire en lui. Mais ceux qu'il avait appelés et qui l'avaient suivi n'étaient-ils pas déjà des croyants ? Les événements de la manifestation de Dieu au Sinaï peuvent aider à approfondir la compréhension de cette question, car ces deux théophanies présentent des relations mutuelles. « Le Seigneur dit à Moïse : je vais venir à toi dans une épaisse nuée afin que le peuple entende lorsque je te parlerai et te *croie* pour toujours » (*Exode 19*, 9). Croire Moïse équivaut à obéir à Dieu, à croire en Lui. (Voir *Exode 32 ss*) Les événements de la théophanie au Sinaï, les fiançailles du peuple d'Israël avec son Dieu au désert (« Ainsi parle le Seigneur : je me rappelle l'affection de ta jeunesse, l'amour de tes fiançailles, lorsque tu me suivais au désert, sur la terre qui n'est pas ensemencée » [*Jérémie 2*, 2 *ss*]) sont scellées par cette théophanie, dans la conclusion de l'Alliance au Sinaï « Nous ferons et nous écouterons » (*Exode 24*, 7), de même que la réponse extraordinaire du peuple à la demande de Dieu, qui est pour la tradition rabbinique une clé pour la compréhension de la foi juive. C'est ainsi que se comprend le temps du désert, comme le temps du premier amour et de l'épreuve, comme la révélation au

THÈME Bernhard Dolna

Sinai, vécue comme les noces entre Dieu et son peuple. Dans un commentaire rabbinique du *Cantique des cantiques*, le verset 1, 2 : « Qu'il me baise des baisers de sa bouche » évoque les Israélites à leur arrivée au Sinai. Il faut faire la comparaison avec un roi qui veut épouser la fille d'une bonne maison. Il envoie un messenger qui devait l'annoncer à la jeune fille. Celle-ci répond : « Je ne suis pas digne d'être appelée sa servante. Mais s'il devait en être ainsi, je veux l'entendre de sa propre bouche ». Le messenger revient chez le roi qui s'aperçoit que le visage de son envoyé était inondé d'un joyeux sourire. Mais il ne communique point au roi le message de la jeune fille. Le roi se dit : mon messenger arbore un joyeux sourire, il me semble qu'elle a donné son accord. La fille de bonne maison, c'est Israël, l'envoyé, c'est Moïse, et le roi, c'est le Saint, Béni soit-il.

À partir de cette interprétation, tout mariage juif jusqu'à aujourd'hui se déroule en deux temps : les fiançailles (*Erusin*) et l'élévation (*Nissu'in*) qui est le mariage proprement dit. De cette manière c'est l'histoire d'Israël qui se rend présente au couple des fiancés, au sein de la communauté en fête, et c'est le chemin parcouru à partir de l'épreuve de la foi jusqu'à la foi confessante qui est scellé dans la conclusion de l'alliance (le lien conjugal). Avant qu'un couple de fiancés juifs entre dans son propre mariage, le fiancé et la fiancée se trouvent en deux endroits différents. Le fiancé est assis à la table du fiancé dans une ambiance joyeuse avec son père et le père de sa fiancée, entouré des rabbins et de parents et amis masculins dans une pièce où on récite, en fin d'après-midi, la prière de la *Mincha* (Vêpres) : on porte des toasts au fiancé, on chante sans cesser d'interrompre par des chants son interprétation de l'Écriture. Comment pourrait-il, dans ces conditions, se préparer à une prédication le jour de son mariage ? Là est également signée la *Ketouba*, le contrat de mariage, qui protège avant tout les droits de la fiancée, contrat scellé par la vieille expression araméenne (*vekanina*) : « Nous avons terminé l'acte d'acquisition ».

On peut certainement se permettre d'associer le site de Cana avec cette racine « kanina ». En effet, qu'est-ce que les disciples ont acquis sur la route de Cana ? La confiante certitude dans le fait que suivre Jésus signifie demeurer avec son Père. Et à Cana Jésus lui-même « acquiert » ses disciples grâce à la foi de sa mère et à l'obéissance des serviteurs. Les disciples ne peuvent que croire en lui, comme sa mère bien avant eux, après la manifestation de sa gloire. Quelle avancée considérable ont ainsi connue les disciples, en voyant que dans la présence de Jésus, la gloire de Dieu se rendait

Les noces de Cana : un mariage juif

sensible ! Ils savaient où il demeurait et où se trouvait sa maison. Mais à Cana, cette foi s'approfondit, car désormais ils ne peuvent plus croire qu'en lui seul. Il est l'envoyé du Père, son Fils unique. À Cana, Jésus se donne l'Église pour épouse, tandis que la foi de Marie devient la foi des disciples.

Dans cette perspective, le fiancé Jésus se trouve d'abord avec son Père et le père de sa fiancée (Dieu), ainsi qu'avec ses amis, ceux qui ont été appelés les premiers sur la route, afin que eux aussi puissent reconnaître où il demeure – à savoir que, là où il habite, là aussi est son Père. Ne devait-il pas d'abord les introduire dans le mystère de son foyer et de sa mission, avant qu'ils n'arrivent à Cana, le lieu de ses propres noces ? Ils devaient vraiment avoir la possibilité de croire en lui pour prendre leur décision, c'est pourquoi ils devaient savoir qui il était.

Dans un mariage juif traditionnel, la fiancée, vêtue de blanc, attend son fiancé dans une autre pièce, sur un siège en forme de trône, comme une princesse, entourée de ses parents et amis. Devant elle on danse, on chante et elle reçoit des vœux de bonheur. Après la signature de la *Ketouba*, le fiancé, dans une sorte de procession, conduit en dansant et en chantant, tous les convives de sa table, menés par son père et le père de sa fiancée, dans la salle où l'attend celle-ci. Il se dirige vers son trône et lui recouvre le visage d'un voile jusqu'au mariage proprement dit. Ce signe riche de symboles, en présence de tous les participants à la fête, indique, entre autres, la beauté intérieure de la fiancée, qui est entièrement destinée au fiancé. Ensuite le fiancé quitte sa fiancée pour un court moment, pour se faire revêtir par les hommes de sa famille du vêtement de mariage – comme un roi – qui consiste habituellement en un châle blanc, son linceul, qu'il porte aussi lors des plus grandes fêtes juives, le Yom Kippour, jour de pénitence. Le mystère de la beauté de la fiancée et la dignité royale du fiancé sont en relation étroite. Ils doivent alors, au sein de la communauté d'Israël, devenir l'un pour l'autre et avec l'autre ce que chacun d'eux doit être aux yeux de Dieu, un couple sur lequel repose l'éclat mystérieux du Roi unique, eux qui doivent être élevés à la royauté (*Nissu'in*) et seront bénis dans leurs enfants.

Le mariage proprement dit a lieu sous la *choupa* (ce qui recouvre), un baldaquin qui se trouve dans une troisième salle où le couple est conduit en procession. Ce baldaquin signifie le nouveau foyer du couple, une habitation semblable à une tente, dans laquelle ils sont protégés par la présence de Dieu. Toute la cérémonie se

THÈME _____ Bernhard Dolna

déroule alors sous la *choupa*. Elle commence par la bénédiction des fiançailles et s'achève avec les sept bénédictions du mariage. Durant toutes ces bénédictions, le vin est indispensable à la sanctification.

Voilé et dévoilé : Cana et le Sinai

Sur les noces de Cana il est dit : « Le troisième jour il y eut un mariage à Cana, et la mère de Jésus y était. » (*Jean 2, 1*). Du point de vue de la foi, Marie pouvait-elle, dans ce récit, être comprise autrement que comme celle qui attend, non seulement son Fils, mais aussi, comme fiancée du Christ, son propre fiancé ? N'est-elle pas la reine sans tache (le vêtement blanc en est un symbole) qui par sa beauté – *Immaculata* – révèle à son fiancé sa propre gloire, pour qu'il soit revêtu dès maintenant, de la dignité divine et messianique ? Et ne voile-t-il pas sa beauté intérieure qui rayonne de sa foi au milieu de tous les assistants, afin de la soustraire aux regards importuns, curieux et avides de sensations ? Car Cana est aussi le lieu où la gloire divine sort de Jésus pour entrer dans ce monde. Mais l'accès à ce mystère est réservé aux croyants, à celle qui est remplie de cette foi, comme ensuite les serviteurs et les disciples. Les autres restent participants d'un miracle, d'un événement incompréhensible et certainement impressionnant, mais le mystère lui-même reste, malgré ces signes, scellé et fermé au plus grand nombre. Cette expérience n'est-elle pas l'une de celles que Jésus a dû vivre durant son existence terrestre ?

Afin d'approfondir ce mystère du voilé et du dévoilé, qui remplit toute l'Écriture, les événements du Sinai peuvent être rapprochés de ceux de Cana. Dans *Exode 19, 16*, il est écrit : « Le troisième jour, à l'aube, il y eut sur la montagne, du tonnerre, des éclairs, une épaisse nuée (*Anan Kaved*), accompagnés d'un puissant son de trompe (*shofar*), et dans le camp tout le peuple trembla... Moïse parlait, et Dieu lui répondait par des coups de tonnerre ». Ce terme « épaisse » se rapporte aussi en hébreu à la gloire. Et on peut s'étonner de voir la sainte Écriture attester que les théophanies dont Moïse est témoin ont lieu à l'intérieur d'une nuée. On lit toujours que le Seigneur « appela Moïse du milieu de la nuée » (*Exode 24, 16*), qu'il lui apparaîtrait et qu'il lui parle « dans une colonne de nuée » (*Nombres 12, 4*; *Deutéronome 12, 5*; *Psaume 99, 7*). « Le Seigneur descendit dans une nuée » (*Exode 34, 5*; *Nombres 11, 25*), « la gloire du Seigneur

Les noces de Cana : un mariage juif

apparu dans la nuée» (*Exode* 16, 10), «j'apparaîtrai dans une nuée» (*Lévitique* 16, 2). Que désigne cette image si souvent utilisée ? Elle communique la vérité fondamentale «que Dieu lui-même est caché lorsqu'il se manifeste, et que c'est précisément lorsque sa voix se fait entendre que son être demeure caché»¹.

Mais ce qui est unique dans la manifestation du Sinaï, c'est que tout le peuple d'Israël est impliqué dans le mystère de l'auto-révélation de Dieu. Or il y a une différence dans la perception et la réception de ce miracle... «Devant ce tonnerre, ces lueurs, ce son de trompe et la montagne fumante, tout le peuple trembla de peur et se tint à distance... Mais Moïse s'approcha de la nuée obscure où était Dieu» (*Exode* 20, 18-21). La différence dans la perception et la réception réside en ce que la majorité du peuple ne perçut que l'extérieur. Ils entendaient le son des trompettes, le tonnerre, voyaient les éclairs, la montagne en feu, et ils tremblaient à cette vue – mais ils restaient à distance. «Cependant Moïse ne dirigea point son attention sur les seuls phénomènes, mais il s'approcha de l'obscurité profonde de la nuée, là où se trouvait Dieu»².

Et à Cana ? Tous les participants étaient impliqués dans le mystère de la manifestation de la gloire de Jésus, mais, là aussi, la perception en était très diverse. Car, comme on l'a déjà rapporté, le mystère de la relation de foi de Marie à Jésus n'est manifeste que pour les croyants, il reste voilé pour les autres, bien que les effets de cette relation soient visibles pour tous : la surabondance de vin. Seule Marie se situe, non pas en tant que mère biologique, mais au niveau de la foi, en entrant dans le mystère de Jésus-Christ, comme Moïse dans la nuée s'introduit dans la présence divine. Sa foi est accordée au secret de la mission de Jésus comme celui qui vient révéler l'amour sans limites de Dieu. Cette foi déclenche la manifestation de Jésus dans notre temps et notre monde. C'est la foi qui vient du Père, «car ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux» (*Matthieu* 16, 17).

À Cana, Jésus arrive au milieu d'un mariage auquel Marie est déjà présente, et il y est invité ainsi que ses disciples. Au Sinaï il est dit que «Moïse monta vers Dieu. Le Seigneur l'appela de la montagne et lui dit : voici en quels termes tu parleras à la maison de

1. Abraham Heschel, *God in Search of Man : a Philosophy of Judaism*, New York, 1955, 192.

2. Maïmonide, *Guide des Égarés*, II, 45.

THÈME Bernhard Dolna

Jacob, ce dont tu feras part aux enfants d'Israël. Vous avez vu vous-mêmes comment j'ai traité les Égyptiens, comment je vous ai emportés sur les ailes de l'aigle et amenés vers moi. Désormais, si vous m'obéissez et respectez mon alliance, je vous tiendrai pour miens parmi tous les peuples : car toute la terre est mon domaine. Je vous tiendrai pour un royaume de prêtres et une nation consacrée » (*Exode* 19, 3-6). Moïse est appelé par Dieu afin de recevoir une promesse et une mission pour le peuple. Jésus, le Fils de Dieu, est envoyé par Dieu et appelé par les hommes au milieu d'eux, pour accomplir et révéler la promesse et la mission que Dieu leur réserve.

La venue du Christ – une surprise

On peut se demander si, à Cana, on savait à l'avance que les disciples de Jésus allaient venir. Se pourrait-il que l'invitation ne lui ait été adressée, à lui et aux cinq hommes qui l'accompagnaient, qu'au moment de leur arrivée ? Et l'irruption de ces six personnes n'était-elle pas une surprise aussi bien pour l'hôte que pour sa mère ? Mais une surprise vécue de diverses manières. Pour l'hôte, c'était avant tout une question pratique de coût et d'approvisionnement en vin, car tous les invités à la noce devaient vider leur verre après les toasts rituels. Pour la mère de Jésus, qui le connaissait intimement par l'expérience de trente ans de vie commune, non pas seulement comme sa mère, mais dans la foi, c'était autre chose. Déjà, depuis l'annonce de l'Ange et l'irruption de Dieu dans sa vie, dans le mystère lumineux et toujours plus profond qu'elle méditait en silence dans son cœur, elle connaissait sa mission : « Il sera grand, il sera appelé Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père. Il régnera pour toujours sur la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin » (*Luc* 1, 32). Et depuis son départ du Jourdain, ne devait-elle pas s'attendre à ce que sa mission messianique soit révélée, et qu'il ne soit plus le fils du charpentier, mais, comme âgé de douze ans, il le manifesta au Temple, qu'il devienne celui qui révèle Dieu comme étant son Père ? Cette arrivée aux noces de Cana n'était-elle pas le signe de noces nouvelles, qui seraient fondées sur la manifestation de la gloire de Jésus et de la foi par laquelle ses disciples lui répondraient, un nouveau Sinaï, l'heure de la naissance de l'Église de Jésus-Christ ? Cela, elle ne pouvait pas le savoir, mais elle savait que c'était le *kairos*, le moment donné

Les noces de Cana : un mariage juif

par Dieu, où il s'agit de mettre les voiles quand le vent se met à souffler, avant qu'il retombe à nouveau.

Que la venue de Jésus avec ses disciples soit liée à sa mission pouvait certainement correspondre à l'attente de Marie. En fin de compte, ce n'est pas parce que sa venue avec ses amis provoquait une gêne qu'elle lui dit « Ils n'ont plus de vin ». Cette parole, adressée dans la foi et la confiance, exprime quelque chose de décisif : comment peut-il y avoir un mariage sans vin, comment le *Kiddoush* (prière de bénédiction) pourrait-il être prononcé sans vin ? Et surtout, comment le mariage pourrait-il avoir lieu, comment faire durer la joie ? « Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi ? » répond Jésus, par une question qui évoque, immédiatement après, l'heure de sa mission qui n'est pas encore venue (*Jean 2, 4*). Jésus, par cette déclaration, semble manifester son altérité, en tant que Fils unique du Père, et par là, se distancier de toute intention ou de toute revendication humaine qui viendrait de la chair et du sang. On quitte ici le niveau de la réaction humaine d'une femme et d'une mère. Mais on perçoit alors l'intention profonde, la foi intérieure de Marie, son espérance depuis la conception de l'enfant appelé à devenir le Messie selon la promesse de l'archange Gabriel. Il est visible que ce qu'elle dit à Jésus vient de la source de sa foi, source dont vit aussi la foi de Jésus, la source qui vient du Père, le Saint-Esprit. Marie se tourne vers cette origine, et à partir de cette perspective, qui est la « demeure » de Jésus, elle dit aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira ». Et les serviteurs agirent immédiatement, sans demander d'explications. Là aussi, la comparaison avec le Sinaï s'impose. L'apogée de cet événement culmine avec la parole déjà évoquée et tellement révélatrice du peuple : « Nous ferons et nous écouterons » (*Exode 24, 7*). La tradition juive interprète ce passage comme la promesse d'exécuter ses commandements avant de les avoir compris. Ce qui signifie que la foi précède la connaissance. Lorsque Israël au Sinaï affirme « Nous ferons et nous écouterons » au lieu de dire : nous écouterons et ensuite nous ferons, une voix retentit du ciel : « Qui a révélé le secret à mes enfants, ce secret qui consiste à accomplir ma parole avant d'avoir entendu ma voix, comme le font les anges qui se tiennent en ma présence ? » À Cana nous lisons : sa mère dit aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira ». Encouragés par les paroles de Marie ils remplissent la mission que leur donne Jésus : « Ils les remplirent jusqu'au bord ». Ce doit être l'art et la manière de sa parole remplie de l'Esprit Saint qui les a conduits

THÈME _____ *Bernhard Dolna*

à exécuter la directive surprenante de Jésus, qui devait paraître absurde à toute personne «réaliste». C'est par la foi qu'ils se comportaient ainsi, pour comprendre après coup : «... les serviteurs, qui avaient puisé l'eau, le savaient». Le secret de l'ange qui accomplit la parole de Dieu par amour, avant même d'entendre sa voix, et celui de Marie et des serviteurs, c'est d'abord agir et ensuite, écouter et comprendre – comme le font les enfants, en agissant ils grandissent dans la compréhension des ordres donnés par leurs parents. Dans *Jean 7, 17* il est écrit : «Si quelqu'un veut accomplir la volonté de Dieu, il verra si mon enseignement vient de Dieu». C'est à partir de la foi, qui anime les hommes par une action immédiate, joyeuse et complète, qu'il faut comprendre la manifestation de la gloire de Jésus.

Les jarres d'eau – le sabbat – l'Agneau de Dieu

Il est également significatif que les six jarres d'eau, qui avaient été préparées pour la purification rituelle, aient été transformées en tonneaux pour le vin avec lequel on prononce la prière de bénédiction (*Kiddouch*). En relation avec ces noces, le nombre six revêt certainement une signification symbolique : c'est en six jours que le monde a été créé. «Dieu conclut au septième jour l'œuvre qu'il avait faite, et au septième jour il chôma... et il la bénit» (*Genèse 2, 2*). Sans le sabbat, le monde est «bon, très bon», mais il n'est pas achevé, il n'est pas béni. Une œuvre créatrice serait inachevée sans le sabbat. C'est ainsi que le nombre six représentait un monde privé de transcendance, privé du ferment de la sainteté que donne le sabbat. Avec le sabbat, la sainteté est communiquée, et c'est en relation avec le sabbat que dans la Sainte Écriture le mot «sainteté» est prononcé pour la première fois (*Genèse 2, 3*). Et, de même qu'un mariage, on ne peut célébrer un sabbat sans vin. C'est ainsi qu'un mariage juif est intérieurement relié au sabbat.

Sans Jésus, sans la possibilité d'une telle interprétation, ce mariage resterait au niveau terrestre, mais par la foi en Lui, les hommes et le monde sont élevés à un niveau différent, où le vin est répandu en surabondance comme symbole de la sanctification et de la joie en présence de Dieu. Dans un mariage juif on peut percevoir au moins trois caractéristiques essentielles de la foi juive, et qui pour le couple engagent leur vie entière : (i) La route vers le Sinaï

Les noces de Cana : un mariage juif

comme temps des fiançailles du premier amour entre Dieu et son peuple (*Jérémie 2, 2*). (ii) L'événement du Sinaï : la révélation de la gloire de Dieu et de sa volonté à tout le peuple assemblé, et la réponse de foi de celui-ci – la conclusion de l'Alliance (*Exode, 19-24*). (iii) Le sabbat comme ce qui donne son sens spécifique à la création et à la rédemption par Dieu (*Exode 20, 8-11*).

Ces caractéristiques ne sont-elles pas également présentes, d'une manière accomplie, aux noces de Cana, si l'on regarde l'Église qui va être unie à son Époux, le Christ? Les disciples qui ont été appelés et qui l'ont suivi sont pour lui (i) la fiancée qui à Cana, au cours d'un mariage terrestre, est élevée soudain à la foi pour devenir (ii) les membres de la communauté nuptiale du Christ. Car telle est l'essence d'un mariage : être élevé à une dignité nouvelle et complète. Ceux qui suivent Jésus deviennent des croyants, un état qui a toujours été celui de Marie. Dans ce récit, on voit manifestement combien le mystère de l'Église est profondément lié à celui de la Mère de Jésus, sans la foi de laquelle il n'y aurait pas d'Église. Et la foi lui ouvre les portes à (iii) une joie surabondante, à un sabbat qui ne connaît pas de crépuscule – la mission propre à l'Église.

On ne saurait dire combien Jésus nous rétribue lorsque nous l'accueillons. Il nous récompense aux niveaux terrestre et céleste. À Cana, c'est le vin. Avec et dans ce signe de la plénitude, il nous fait reconnaître quelque chose de plus grand, de plus spécifique. Il rend possible et provoque la reconnaissance de lui-même, la foi en lui et par là l'effusion de l'Esprit Saint à travers le vin donné en abondance : par l'Esprit ainsi révélé, le mariage devient la fête de la Nouvelle Alliance, qui d'après la promesse des prophètes, est toujours valide là où Dieu donne à son peuple son Esprit qui pardonne les péchés, et quand lui-même inscrit sa volonté dans le cœur de celui qui lui appartient (*Jérémie 31, 31 ss ; Ézéchiel 36, 26 ss*). À la Cène Jésus accomplira la prophétie de l'Ancienne Alliance : « Cette coupe est la Nouvelle Alliance en mon sang, qui sera versé pour vous pour le pardon des péchés ». Dans la réalisation de cette nouvelle alliance ont alors lieu les noces de Dieu avec une humanité qui s'ouvre à la rédemption par la foi.

À la fin d'un mariage juif, on prononce sept bénédictions :

- 1 – Bénédiction sur le vin
- 2 – Bénédiction sur la création, qui a été faite pour la glorification de Dieu

THÈME _____ *Bernhard Dolna*

- 3 – Bénédiction sur le Créateur des hommes
- 4 – Bénédiction sur le Créateur des hommes qu’il a faits à son image
- 5 – Bénédiction sur la paix du peuple rassemblé dans la Jérusalem future
- 6 – Bénédiction sur le couple
- 7 – Bénédiction sur Dieu comme créateur de la joie pour le couple, pour tout Israël et pour le monde entier.

Ces bénédictions sont marquées par la rédemption et la joie. Mais elles décrivent aussi la mission et les objectifs de l’Église de Jésus-Christ pour Israël, pour toute l’humanité et pour le cosmos. Elles peuvent, à mon avis, être lues sans problèmes avec un regard chrétien. Dans leur contenu, ce n’est que plénitude sur plénitude.

Après ces bénédictions, on brise un verre de vin. La joie festive et débordante de ce jour est légèrement troublée. La raison se trouve dans la destruction du Temple de Jérusalem et la situation d’exil qui en résulte, pour Dieu et pour le peuple. La joie est grande, mais la rédemption, dans son sens le plus complet, est encore à venir, tel est le sens de ce rite. Les mélodies et les discours traduisent également cette joie brisée par les larmes, cette joie profondément exaltante mais qui ne déborde jamais. Jésus, lui aussi, ira de Cana au Temple de Jérusalem (*Jean 2, 13-22*) et identifiera là-bas son propre corps avec le Temple de Dieu, ces deux temples qui seront détruits. La manifestation de sa gloire est immédiatement liée à sa mission d’Agneau de Dieu – au sens de Jean-Baptiste – de serviteur de Dieu, qui donnera sa vie comme l’agneau pascal sacrifié dans le Temple.

Il faut maintenant se demander : Cana est-il un mariage juif ? Oui, et bien davantage : toute l’histoire d’Israël avec Dieu transparaît dans la vie et les actes de Jésus, et elle est liée au mystère de son Église. Ainsi, ce mariage prend une dimension universelle, qu’Aliocha, dans *Les Frères Karamazov*, formule de la manière suivante : « Celui qui aime les hommes, aime leur joie » – on pourrait compléter – leur joie qui demeure. La foi de la juive Marie est ici déterminante, elle qui fait tomber la frontière temporelle de l’action de Jésus fixée par son Père – « mon heure n’est pas encore venue » et qui permet que le « pas encore » de « son » heure devienne le *Maintenant*. Cette « heure » qui vient pour Jésus est celle de son élévation rédemptrice sur la Croix, où, de son côté, le sang et l’eau s’échappent. Cette vie de Jésus qui jaillit dans la mort, l’effusion de l’Esprit qui fonde la nouvelle Alliance, qui sauve et transfigure

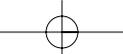
Les noces de Cana : un mariage juif

l'humanité, sont en lui un événement pour tous les croyants. Les disciples de Jésus deviennent – et nous avec eux –, par ce mariage terrestre, membres de l'Épouse du Christ, de Marie, du corps mystique de l'Église, comme ceux qui l'ont suivi, croyant en Celui qui est la manifestation de Dieu³.

Traduit de l'allemand par Isabelle Rak
Titre original : *Die Hochzeit zu Kana - eine jüdische Hochzeit?*

Bernhard Dolna, marié, 3 enfants. Docteur en théologie. Professeur-assistant d'études juives à l'Institut théologique international d'études sur le Mariage et la Famille de Gaming, (Autriche).

3. À propos des passages de l'Écriture, où il est question du mystère présent du voilé/dévoilé qui, dans le *Cantique des cantiques*, est compris comme l'événement de l'amour entre l'homme et la femme, entre Dieu et Israël, entre le Christ et l'Église, on raconte l'histoire suivante : un petit garçon, le petit-fils d'un rabbin, arrive en pleurant dans la chambre de son grand-père. Celui-ci lui demande avec inquiétude ce qui est arrivé. L'enfant répond : « J'ai demandé à tous mes amis s'ils ne voulaient pas jouer avec moi à cache-cache. Tous ont dit non, ils ne voulaient pas, ils avaient quelque chose d'autre à faire » (regarder la télévision). Alors le grand-père se met lui aussi à pleurer, il prend le jeune garçon dans ses bras et lui dit : « Tu vois, il en est de même pour le Saint, Béni soit-il, il se cache, mais personne ne le cherche. »



Daniel BOURGEOIS

Les Mages accourent aux noces de Cana

1. La transfiguration d'un thème païen

La liturgie chrétienne est dans son essence la manière dont l'Église célèbre au fil du temps qui lui est donné ici-bas, le mystère du Christ, son Époux et Sauveur, qui vient à elle pour l'introduire dans l'intimité de sa vie et de sa gloire. D'où l'importance pour elle d'un calendrier, non pas d'abord comme une préoccupation de répartir le temps selon une chronologie astrale ou mathématique, mais comme un rythme de rencontre, de louange, de cœur à cœur avec son Seigneur ressuscité. Ce rythme fut dès le début, on le sait, le rythme hebdomadaire du dimanche, le *dominica dies*, le Jour que fit le Seigneur, le Jour de sa Résurrection : depuis les origines, la célébration de l'eucharistie dominicale est la constante la plus fondamentale, le geste le plus structurant de la vie de l'Église. Avant d'être une « pratique » ou l'exécution docile d'un « commandement de l'Église », puis de devenir facultative dans la conscience moderne, qui a déplacé la dimension liturgique de l'existence vers une intériorisation de plus en plus intimiste et déliée de tout enracinement spatial et temporel, l'eucharistie dominicale fut accueillie et reconnue comme la plus grande grâce que le Ressuscité faisait à son peuple. Le Christ en Gloire donnait son Corps et son Sang à son peuple rassemblé et le constituait comme son corps, par la puissance de Pâques ; il réveillait l'attente de sa Venue glorieuse, il se manifestait par la Parole prêchée par l'évêque, il nourrissait par son Corps les membres de son Corps ; c'est ainsi que l'Église n'a jamais célébré

THÈME _____ Daniel Bourgeois

que la Pâque du Christ, soit annuellement soit hebdomadairement : elle était « pascalisée » dans sa temporalité et dans son histoire, d'année en année, de semaine en semaine, c'est-à-dire de dimanche en dimanche. Pour prendre une image musicale : la Pâque du Christ est la basse continue de la liturgie chrétienne qui *était pascale dès l'origine et le restera jusqu'à la fin des temps, lorsque toutes choses seront récapitulées dans le Christ.*

Cela dit, les « chronologies » ou les « calendriers » dans l'histoire des peuples ou des cultures donnent souvent lieu à des rencontres ou à des coïncidences : ce fut le cas pour les fêtes qui sont devenues Noël et l'Épiphanie. Elles ont toutes deux des origines liées au culte romain du *Sol invictus*, le Soleil invaincu, qui se célébrait au moment du solstice d'hiver pour marquer la reprise du cycle calendaire : le soleil ayant atteint son point le plus bas dans le ciel et les jours étant les plus courts, il convenait de célébrer l'inversion du cycle et de reconnaître la puissance de l'astre-dieu, capable de renaître et de faire renaître avec lui le monde pour une nouvelle année. Constantin, avant sa conversion, avait manifesté un attachement très marqué à ce culte et se faisait représenter sur les monnaies avec la tête couronnée de rayons solaires. Le culte du *Sol invictus* devait avoir lieu à Rome sur la colline du Vatican, à proximité de la nouvelle basilique que ce même Constantin venait de faire édifier.

On sait par ailleurs – et ce n'est probablement pas fortuit – qu'une des premières mosaïques trouvées dans le cimetière du Vatican, dans le mausolée des *Julii*, représentait le Christ sous la figure du *Sol invictus*, conducteur du quadrigé solaire¹. Tout cela permet de comprendre comment la fête de Noël, le *dies natalis* du Christ (c'est le terme *natalis* qui est à l'origine du terme *Noël*) se trouve mentionné dans le *Chronographe* de 354, cet « almanach de luxe » qui donne les principales dates des anniversaires de martyrs romains qui étaient déjà probablement fixées en 336, et qui commence par la mention : « Le VIII^e jour des kalendes de Janvier [= le 25 décembre], le Christ est né à Bethléem de Judée ». Pour qu'un tel anniversaire soit présenté comme traditionnel et fondamental dans le cycle des fêtes de l'Église de Rome, il faut que sa pratique soit reconnue et adoptée, ce qui nous conduit environ aux années 320. Il n'est pas trop difficile d'imaginer que la coexistence de deux

1. La reproduction de ce très beau vestige se trouve, entre autres, dans Guy BEDOUELLE, *L'histoire de l'Église, Images et défis*, Éditions du Rouergue, Rodez, 2004, p. 21.

Les mages accourent aux noces de Cana

cultes pratiquement au même endroit, le culte chrétien d'une part et le culte païen du *Sol invictus*, ait induit de la part des chrétiens le désir d'éliminer le culte païen par intégration, en lui donnant une signification nouvelle, avec l'appui impérial qui devait y trouver son compte...

Cette absorption d'une fête d'origine païenne dans le calendrier liturgique chrétien par transfiguration et élévation de la signification du fond de l'expérience d'un culte naturel peut nous paraître aujourd'hui un peu trop conciliante et ne pas chercher à maintenir la pureté de la signification pascale de la liturgie. Mais c'est méconnaître les enjeux d'une telle orientation : l'heure des persécutions était passée, le culte impérial était mort et le rapport de l'Église à la société romaine n'était plus fondé sur le défi de la foi face à une vision totalitaire de la religion d'État et n'était plus exclusivement centré sur des attitudes radicales de rupture ou de refus. Il devenait possible de penser et de mettre en œuvre une approche plus sereine des rapports entre le vieux fond des religions naturelles et le culte chrétien : sans nécessairement tomber dans le syncrétisme ou les adaptations culturelles complaisantes, comme on le lui a reproché, l'Église pouvait reprendre des thèmes de la religiosité païenne et en transfigurer le sens.

L'évolution ultérieure de la liturgie montrera que cette attitude fut souvent profitable et génératrice de moments très marquants dans la vie des communautés chrétiennes : l'introduction du feu pascal, de la symbolique des cendres, une certaine relecture du mystère de la Croix et de la Passion à la lumière des rituels du triomphe des armées romaines (le *labarum*, l'hymne *Vexilla regis*) s'originent dans le même souci de reprendre des éléments des religions naturelles ou du paganisme ambiant pour leur donner une plénitude de sens qu'ils n'avaient pas par eux-mêmes mais que l'intégration à l'ensemble liturgique chrétien révèle et amplifie avec bonheur : c'est une manière profonde et belle de mettre en œuvre la *praeparatio evangelica*...

À l'autre bout du monde romain méditerranéen, dans la ville d'Alexandrie, ce haut-lieu de la culture antique, on constate un phénomène liturgique analogue : on y fêtait déjà depuis des temps immémoriaux une fête du solstice, mais la date choisie était le 6 janvier ; il s'agissait là aussi d'un culte solaire qui s'enracinait dans le fond des âges, et dans diverses traditions religieuses orientales, notamment égyptiennes. Clément d'Alexandrie mentionne que les Gnostiques alexandrins, disciples de Basilide, fêtaient déjà vers

THÈME _____ Daniel Bourgeois

120-140 le baptême de Jésus et passaient toute la nuit à lire des lectures : « *selon eux*, précise Clément, *ce fut en l'an XV de Tibère, le 15 ou le 11 du mois de Tubi qu'eut lieu le Baptême de Jésus* ». Cette date correspond au 10 ou au 6 janvier. Pour les Gnostiques, "l'incarnation" du Sauveur avait eu lieu lors du Baptême et non lors de la naissance de Jésus. Mais les communautés chrétiennes d'Égypte ne tardèrent pas à s'approprier cette date et sa symbolique du renouveau du rythme solaire pour fêter la naissance et la manifestation du Sauveur au monde. Cette fête eut un si grand succès qu'on en trouve une mention... en Gaule en 361 : *die quam celebrantes mense januario christiani Epiphania dicitant*². C'est dire que la tradition proprement chrétienne de cette fête devait être enracinée en Orient et surtout en Égypte³, plusieurs générations auparavant.

Natale veut dire anniversaire de la naissance et il était d'usage courant à l'époque pour désigner la naissance au ciel des martyrs ; mais il était aussi chargé d'une signification héritée du rituel impérial : *natale* pouvait désigner aussi l'anniversaire de l'accession de l'empereur au pouvoir ou de son apothéose. D'où l'ambiguïté de l'application du terme à la naissance du Christ : ce *natale* ressemblait davantage à l'accès au pouvoir sur toute la création par son Incarnation et son entrée solennelle dans le monde. D'où le rapprochement avec le terme grec *Epiphaneia* qui avait une signification bien précise dans le rituel impérial : ce mot désignait de façon privilégiée l'apparition de l'empereur lorsqu'il entraît solennellement dans une ville et les termes latins correspondants étaient *manifes-*

2. « Au jour du mois de janvier où les chrétiens célèbrent la fête qu'ils nomment Épiphanie ». Citation de l'historien AMMIEN MARCELLIN, *Rerum Gestarum XXI*, 2, 5. Ce passage fait allusion à des événements de la vie de Julien l'Apostat qui se déroulèrent en 361 en Gaule.

3. On ne doit pas s'étonner de ce qu'une coutume de l'Église alexandrine soit adoptée en Gaule : outre le fait que la transmission habituelle des données culturelles se faisait beaucoup plus rapidement qu'on ne l'imagine dans l'Empire, on mettra en parallèle cette transmission de données liturgiques avec le fait qu'Augustin et ses compagnons ont dû avoir connaissance de la vie de saint Antoine par saint Athanase d'Alexandrie lorsqu'il était à Milan et que ce récit lui avait été fait par des moines qui revenaient de Trèves : comme Augustin ne connaissait pas le grec, il est donc nécessaire que la vie d'Antoine par Athanase ait été traduite avant la conversion d'Augustin en 386. Par ailleurs, la manière dont Ambroise cherche à obtenir des renseignements liturgiques de saint Basile en Cappadoce relève du même contexte d'échanges culturels et culturels intenses...

Les mages accourent aux noces de Cana

tatio, *apparitio* ou mieux encore *adventus* (avènement) qui a donné le mot *avent* pour désigner la période liturgique qui précède Noël. La convergence des deux valeurs *Natale/Epiphaneia* dans la mouvance du rituel impérial romain n'est donc pas fortuite : il s'agit d'affirmer désormais clairement que l'Incarnation est la véritable apparition du Seigneur au cœur de sa cité que sont inséparablement l'Église et le monde créé.

On comprend la résonance dans le cœur des contemporains que pouvaient avoir des textes bibliques comme la prophétie d'Isaïe qui deviendra le chant d'entrée de la Messe du Jour de Noël : « *Puer natus est nobis et Filius datus est nobis ; cujus imperium est super humerum ejus et vocabitur nomen ejus : magni consilii angelus* ». Il faut l'entendre *prout littera sonat* : Un enfant nous est né (*natus/natalis*) et l'empire (*imperium*) repose sur ses épaules et son nom (= son titre officiel) sera : *messenger du grand conseil*. C'est donc un personnage qui porte la totalité de la responsabilité de l'*imperium* et dont l'empereur vivant ne sera plus désormais qu'un intendant soumis à son conseil et à ses projets sur le monde... On comprend aussi l'importance des lectures tirées de l'Épître à Tite :

– soit à la messe de minuit : « *Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri Jesu Christi omnibus hominibus... ut... vivamus... expectantes beatam spem et adventum Domini*. » « La grâce de notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ nous est *apparue* pour que nous vivions en attendant la bienheureuse espérance, l'*avènement* (*adventum*) du Seigneur » (Tite 2, 11). Le verbe latin *apparuit* traduit le grec *epephanè* ;

– soit à la messe de l'aurore : « *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei... ut justificati gratia ipsius, hæredes simus secundum spem vite æternæ*. » « La bonté et l'humanité de notre Dieu et Sauveur nous sont *apparues*... pour que, justifiés par sa grâce, nous soyons héritiers en espérance de la vie éternelle. »

On pressent que l'enjeu est plus lourd encore : il ne s'agit pas seulement de la transfiguration du sens d'une religiosité naturelle somme toute assez banale, un culte solaire dans ce qu'il peut avoir de plus traditionnel et partant suffisamment domestiqué pour ne pas induire de confusion. Il s'agit, discrètement mais réellement, de la transfiguration d'une conception de la société et de son point d'équilibre, la personne de l'empereur. Il est donc question de mettre en évidence que la véritable *manifestatio/ apparitio/ epiphaneia* du vrai Dieu et Sauveur *prend le pas* sur les rituels impériaux et transforme radicalement la question du fondement de l'ordre et de la vie

THÈME _____ *Daniel Bourgeois*

de la société. On pourrait parler d'une sorte de subversion liturgique de la théorie classique du pouvoir dans le monde romain : même s'il était apparemment plus facile de traiter la question dans le registre symbolique de la liturgie, il n'en restait pas moins vrai que la question du fondement du pouvoir était posée et qu'elle induisit dans le comportement concret des chrétiens des attitudes nouvelles et qu'elle imposa donc de chercher des solutions originales, inconnues jusqu'ici. Attribuer au Christ le privilège quasi exclusif de l'Épiphanie n'était pas en soi une décision anodine.

2. Une orchestration liturgique complexe

Sur cet arrière-fond qu'il était indispensable de rappeler pour montrer qu'il ne s'agissait pas simplement du désir d'historiciser le cycle liturgique en fonction de la biographie de Jésus⁴, en fait, les deux thèmes de *Natale*/Noël et de *Epiphaneia*/Épiphanie vont progressivement trouver leur place dès le IV^e siècle dans la majorité des Églises, en prenant chacun leur profil particulier. L'Église romaine accentuera dans sa liturgie la naissance du Fils de Dieu : elle choisira comme évangile la naissance de Jésus à Bethléem et l'adoration des bergers, laissant progressivement pour l'Épiphanie du 6 janvier l'adoration des mages et la mort des innocents. Ce ne fut pas le cas dans toutes les Églises : l'Église d'Afrique garda une fête de Noël dans laquelle on continua à lire pratiquement l'ensemble des récits de l'enfance de Jésus, comme en témoigne Optat de Milève.

Dans la liturgie romaine, le 6 janvier hérita donc du récit matthéen de l'adoration des mages : mais évidemment, il ne s'agissait pas de cette lecture anecdotique et exotique que nous n'avons que trop tendance à pratiquer aujourd'hui : la venue des mages, avec le rituel de la prosternation (*proskynèsis*) et de l'offrande des présents n'était

4. Cette idée est assez tenace, et pour beaucoup de chrétiens encore aujourd'hui, la question de la liturgie se résout en une sorte de dramaturgie biographique de Jésus de Nazareth. Nous espérons avoir montré dans le cas précis de Noël/Épiphanie qu'il n'en est rien et que les innovations liturgiques dans l'Antiquité ne doivent rien – heureusement – à cette problématique : la liturgie chrétienne n'est pas une répétition chronologique annuelle des principales étapes de la vie de Jésus. Sa temporalité propre est celle de Pâques, c'est-à-dire la concomitance toujours en tension entre le temps de ce monde et l'irruption du Royaume qui surgit au cœur du temps, mais pour nous arracher à ce temps.

Les mages accourent aux noces de Cana

pas sans rappeler aussi des données importantes du rituel de la cour impériale. Ici encore, il s'agissait bien d'une problématique concernant la manifestation de la Seigneurie du Christ dans son Incarnation. Pour le dire de façon un peu abrupte : si la fête de l'Épiphanie avait gardé son sens originel et toutes les connotations qui lui sont attachées, la tradition romaine n'aurait pas eu besoin d'instituer la fête du Christ Roi...

En Orient les choses prirent une tournure plus complexe : l'introduction de Noël dans le monde oriental fut progressive : vers 370 en Cappadoce, en 386 à Antioche, vers 430 en Égypte et près d'un siècle plus tard à Jérusalem. Cette adoption de Noël obligea les Églises à modifier l'équilibre global de la célébration de ces fêtes. On sait que l'Église de Jérusalem fut très peu sensible à l'introduction du 25 décembre et continua pendant longtemps, comme elle devait le faire auparavant, à centrer toute la fête du 6 janvier sur le mystère de la nativité en y incluant l'adoration des bergers et des mages : on trouve un écho lointain de cette perspective globale et unifiée dans la structure iconographique des fresques ou des icônes de la nativité : Marie met au monde son Fils dans la grotte : en haut généralement apparaissent les mages et dans le registre inférieur on voit habituellement les bergers. On retrouve ce même souci d'unité dans une antienne célèbre de la liturgie byzantine pour la fête de Noël : *« Chacune des créatures sorties de toi, ô Seigneur, t'apporte son témoignage de gratitude : les anges apportent leur chant ; les cieux une étoile ; les mages leurs présents ; les bergers leur émerveillement ; la terre une grotte ; le désert une crèche. »* Ces témoignages et bien d'autres prouvent le souci qu'on garda en Orient de donner une interprétation homogène et unifiée de ces fêtes.

Mais d'autres Églises réagirent de façon différente : en Égypte, nous avons vu comment le 6 janvier avait dû, très tôt, être centré sur le baptême du Christ : de ce fait, la fête de l'Épiphanie prenait une dimension nouvelle et peut-être plus dramatique. Celui qui se manifestait comme Seigneur sur les bords du Jourdain, le faisait en se solidarissant avec l'humanité pécheresse : il portait d'une autre manière sur ses épaules le destin de l'humanité, car il se présentait à Jean qui reconnut en lui « l'Agneau de Dieu qui porte le péché du monde ». Comme c'était bien le même souci de manifestation, d'apparition, d'entrée du Christ dans sa création qui était au cœur de la célébration liturgique, on n'hésita donc pas à associer progressivement les deux thèmes, celui de l'adoration des mages et celui du baptême.

THÈME _____ Daniel Bourgeois

La mise en relation peut paraître assez artificielle à nos esprits modernes, mais elle devint vraiment structurante de l'intelligence du mystère en Orient : la liturgie du 6 janvier est centrée sur le baptême du Christ avec un rite de bénédiction des eaux, l'évocation du combat du Seigneur qui écrase le Dragon au fond des eaux du Jourdain (allusion au *Psaume* 78), un choix de psaumes et de lectures qui évoquent la présence du Seigneur sur les eaux (*Psaume* 28 : « la voix du Seigneur sur les eaux » ; *Psaume* 113 : « la mer a vu et s'est enfuie, le Jourdain retourne en arrière... ») et associe le thème du baptême à celui de la lumière, comme en témoigne cette antienne byzantine : « *Aujourd'hui les flots du Jourdain sont changés en remède par la présence du Seigneur. Aujourd'hui le paradis s'ouvre devant l'humanité et le Soleil de justice brille sur nous. Aujourd'hui nous sommes délivrés des ténèbres et nous sommes éclairés de la lumière de la connaissance divine.* » On trouve une très belle synthèse de cette compréhension baptismale de l'Épiphanie dans une homélie de Grégoire de Nazianze :

« [14] *Nous avons célébré dignement la Nativité... Avec l'étoile, nous avons couru, avec les mages nous avons adoré, avec les bergers nous avons été entourés de lumière, et avec les anges nous avons glorifié... Maintenant c'est une autre action et un autre mystère... Le Christ est illuminé, brillons avec lui ; le Christ est baptisé : descendons avec lui pour remonter avec lui... [16] Jésus remonte de l'eau et il fait remonter avec lui le monde qu'il porte... [20] C'est le but de tout ce mystère que vous deveniez, comme des flambeaux dans le monde, comme une force vitale parmi les autres hommes, afin que comme des lumières parfaites assistant la grande Lumière, vous soyez initiés de l'initiation d'en-haut, illuminés avec plus de clarté et de pureté par la Trinité.*⁵ »

C'est donc bien l'aspect « épiphanique » du baptême de Jésus au Jourdain qui est mis en évidence dans ce texte et dans toute l'homélie : l'arrière-fond est bien celui du Christ Lumière de la nativité, fêté en Occident comme *Sol invictus*, qui est ici associé à la dimension déjà traditionnelle du baptême comme *illumination* : ainsi donc, la fête du baptême de Jésus comme centre de la fête de l'Épiphanie prend une dimension nouvelle, plus théologique, celle

5. GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Homélie* 39, traduction de P. Gallay, Sources chrétiennes, 358, Paris, Éd. du Cerf, 1990.

Les mages accourent aux noces de Cana

de la vie chrétienne comme Lumière venant du Christ et éclairant notre vie. Complémentarité précieuse et enrichissante par rapport à la dimension de l'*adventus* du Seigneur qui était la plus marquée dans le monde latin.

Ce thème du baptême comme illumination de l'homme par le Christ dans son Épiphanie trouvera de nombreux échos dans le choix des textes et des rites des Églises d'Orient : nous avons déjà signalé le rite de la bénédiction des eaux qui a encore une importance centrale dans la liturgie byzantine (avec les *Psaumes* 26 et 28) et des lectures sur cette thématique (*Isaïe* 55 et 12 ; 1 *Corinthiens* 10 avec le passage dans la nuée et dans la mer, etc.) ; mais on retrouve une même orchestration de thèmes, qui unissent l'eau du baptême et la lumière, dans les rites syriens aussi bien oriental qu'occidental, le rite copte, et dans une moindre mesure, le rite arménien⁶. Cette approche de l'Épiphanie sous l'angle du baptême du Christ se retrouve d'ailleurs dans la liturgie milanaise, capouane⁷ et dans une partie importante de la tradition liturgique gallicane.

Reste une troisième thématique de l'Épiphanie, moins présente au départ mais qui finira par s'imposer, si l'on en croit le texte de la très belle antienne de la liturgie romaine :

« Aujourd'hui l'Église s'unit à son Époux céleste parce que dans le Jourdain le Christ a lavé ses péchés ; les mages courent avec des présents aux noces royales, et les convives se réjouissent de voir l'eau changée en vin, alleluia ! »

Cette « irruption » du récit évangélique des noces de Cana (*Jean* 2) semble provenir de l'Église syrienne : son introduction à Rome et finalement en Occident pourrait s'expliquer par le fait que plusieurs

6. Pour une analyse détaillée des textes de la fête du 6 janvier comme célébration du baptême du Christ, on lira l'article très documenté « Le Baptême du Seigneur dans le Jourdain » par J. LEMARIÉ, dans *La Maison-Dieu*, n° 59, Éd. du Cerf, Paris, 1959, pp. 85-104. On peut lire aussi le volume de la collection *Lex orandi* qu'il a intitulé *La Manifestation du Seigneur*, Éd. du Cerf, Paris, 1957.

7. Contrairement à ce que nous imaginons souvent, même en Occident la liturgie ne fut jamais exclusivement « romaine », au sens de régulée par l'Église de Rome : il y eut plusieurs traditions liturgiques locales comme le rite milanais ou celui de Capoue et régionales, comme les traditions wisigothiques (on parle de liturgie mozarabe) ou gallicane (avant Charlemagne).

THÈME _____ *Daniel Bourgeois*

papes furent d'origine syrienne dans le courant des VII^e et VIII^e siècles. Dans la tradition syrienne en tout cas, le souci de marquer le lien entre le baptême et le Christ Lumière d'une part et la thématique nuptiale semble très important : les rites nuptiaux mettaient en valeur le bain de la fiancée et l'on comprend comment l'illumination-baptême appelait presque de soi la suite du rituel, la célébration des noces du Christ Époux et de l'Église épouse : un texte de la liturgie syrienne le fait bien sentir :

« Gloire à toi, Époux spirituel qui as préparé toute joie pour ta fiancée quand tu l'as épousée d'entre les mortels et qui as célébré en son honneur une merveilleuse fête nuptiale dans le fleuve du Jourdain quand, dans ton amour, tu t'élevas d'entre les multitudes de Juda pour être baptisé par Jean, ton serviteur.

« Église, Épouse parée, Épouse du Roi et fille de la lumière, loue et chante le céleste Époux qui, dans le Baptême d'eau, t'a purifiée et sanctifiée dans sa miséricorde. ⁸ »

Il est difficile de marquer davantage le lien entre les trois dimensions de la fête de la Manifestation du Seigneur : le Baptême est le début de la célébration des noces du Christ et de l'humanité qui s'accomplit au Jourdain. Par ailleurs, l'Église est Épouse du Roi et *fille de la lumière*, ce qui souligne la thématique sous-jacente à tout le cycle de Noël-Épiphanie. C'est parce que le Christ purifie l'humanité qu'il la rend lumineuse et peut ainsi l'introduire dans l'intimité sponsale. Si l'on ajoute à cela le fait que le miracle de Cana est le changement de l'eau en vin, c'est-à-dire le passage de la vétusté du monde à la nouveauté de l'Alliance en Christ, on perçoit toutes les harmoniques qui pouvaient surgir dans le rapprochement des textes et des thématiques symboliques.

Après la manifestation du Christ Soleil qui, par sa naissance dans la chair, affirme sa Seigneurie (*imperium*) sur toute la création, après la relecture cappadocienne et byzantine qui associe le baptême à l'illumination dans un souci de manifester la puissance de la Lumière divine qui renouvelle l'homme au plus intime de lui-même, c'est pour ainsi dire l'achèvement ecclésiologique de cette manifestation du Sauveur que la tradition syrienne nous propose, en thématissant le baptême-illumination comme rencontre nuptiale entre l'humanité pécheresse et bénéficiaire de la miséricorde divine et le

8. Texte cité J. LEMARIÉ, *La Manifestation du Seigneur*, pp. 366-367.

Les mages accourent aux noces de Cana

Christ qui s'avance vers elle pour lui donner l'enivrante plénitude du salut à travers l'eau changée en vin. C'est encore un texte de la liturgie syrienne qui évoque le mieux cette synthèse :

« Dans le fleuve du Jourdain, l'Église a été fiancée au divin Époux. Il a imprimé sur elle l'adorable nom de sa divinité : les Trois Personnes de l'Être divin. Et voici qu'en tous lieux elle célèbre, entourée de la multitude de ses enfants, le jour glorieux du Baptême de son Époux, chantant de spirituels Alléluia. Et elle attend qu'il achève en elle ce qu'il a promis d'accomplir : revenir et la faire entrer là où resplendit la gloire immense de ses anges. Ô Christ, qui as donné à ton Église les arrhes de la vie, accomplis en elle ce que tu lui as promis, et aie pitié d'elle !⁹ »

3. Ouverture ecclésiologique

Ce parcours sommaire de la genèse de la liturgie de l'Épiphanie nous permet de tirer quelques conclusions d'ordre ecclésiologique assez utiles à notre temps. La première et la plus importante s'appuie sur le fait que la mise en place de cette trilogie liturgique de l'Épiphanie ne s'est pas faite en un seul coup, ni même en un seul lieu : chacune des grandes traditions liturgiques a apporté sa pierre à cette construction : le point de départ se situe probablement à Rome, mais très vite, la perspective un peu trop tributaire de l'atmosphère constantinienne de la Ville au début du IV^e siècle, bénéficie heureusement d'un apport théologal et sacramentel que la tradition grecque, avec son chef de file, Grégoire de Nazianze et l'appui de la tradition alexandrine, vont thématiquer à partir du thème déjà existant du Baptême/Épiphanie. Enfin, c'est l'Église d'Antioche qui introduira les thèmes de la nuptialité à travers le récit évangélique des noces de Cana et saura développer une approche combinatoire des trois thèmes selon une tradition lyrique et hymnique qui lui est très particulière.

De nos jours, on pense encore trop facilement la vie liturgique des grandes communautés chrétiennes de l'Antiquité comme des blocs monolithiques et assez étanches les uns par rapport aux autres. Ici, la constitution même du triptyque de l'Épiphanie suppose nécessairement l'inverse : on ne serait jamais passé du *Sol invictus*

9. Texte cité J. LEMARIÉ, *La Manifestation du Seigneur*, p. 369.

THÈME _____ *Daniel Bourgeois*

romain aux Noces de Cana sans la médiation thématique et symbolique du baptême du Christ... De nos jours, il est important d'accepter que les traditions liturgiques ne soient pas situées dans des rapports d'extériorité et d'étanchéité, comme s'il ne pouvait y avoir de fécondation mutuelle des traditions entre elles. On pourrait aisément constater qu'en fait, les lieux liturgiques les plus créatifs aujourd'hui sont ceux qui sont attentifs à cette « intercommunion » des traditions liturgiques

La seconde conclusion est d'un autre ordre : en fait, quand des équilibres aussi délicats et riches se sont mis en place, on ne devrait à aucun prix les modifier. Et là encore, on ne peut que déplorer la manière dont sur ce point précis la réforme liturgique du missel et du lectionnaire après Vatican II a dilapidé un véritable trésor : d'une part, vouloir supprimer une structure liturgique qui prolonge et laisse à la célébration de l'Épiphanie l'espace qui lui est dû : il est certain que du premier dimanche de l'Avent à la fête de la Présentation du Seigneur, on se trouve devant un cycle cohérent qui a été fort bien respecté dans sa dimension préparatoire (les dimanches de l'Avent ont même retrouvé une cohérence et une progression dans l'approfondissement de l'attente que le lectionnaire de saint Pie V avait perdues).

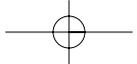
D'autre part du côté de la joie prolongée de la fête, on se trouve en face d'une sorte de mutilation de la joie de cette fête : le temps de Noël doit être le plus bref possible et l'on envisage même que le cycle du lectionnaire ferial reprenne avant l'Épiphanie dans certains cas, comme s'il fallait retomber tout de suite en régime ordinaire ! Quant au temps de l'Épiphanie, il a purement et simplement disparu, alors qu'il aurait fort bien pu durer jusqu'au 2 février qui est la date traditionnelle de la clôture du cycle de Noël. Ce « malthusianisme » semble bien austère, pour des contemporains qui auraient peut-être besoin qu'on leur rende la « joie et les chants » dont parle le psaume... Mais il y a plus triste encore : cette « régularisation » du rythme liturgique et le souci d'offrir aux prêtres des thèmes de sermons qui ne reviendraient que tous les trois ans (le cycle A/B/C du lectionnaire actuel) font que, maintenant, on ne lit plus qu'une année sur trois l'évangile des Noces de Cana.

Il est dommage de ne pas mieux mettre en valeur l'apport spécifique des Églises syriennes à la célébration de la Manifestation du Seigneur à travers la nuptialité du Christ et de l'Église. Or chacun sait que ces communautés, héritières de si grandes et si belles traditions liturgiques sont actuellement dans une terrible misère humaine

Les mages accourent aux noces de Cana

et dans une situation d'Église-martyre. Ne serait-ce pas l'occasion de rétablir le dimanche des Noces de Cana avec toute la solennité qu'il mérite et de manifester ainsi à ces frères de tradition syrienne que ce qu'ils ont apporté de plus beau à la liturgie du premier millénaire ne sera jamais perdu ?

Co-fondateur de la Communauté des moines diocésains d'Aix-en-Provence, Daniel Bourgeois enseigne au séminaire de Nice, de Toulon et d'Aix-en-Provence. Il dirige la revue *Pierre d'Angle*.



Communio, n° XXXI, 1 – janvier-février 2006

Adrienne von SPEYR

Les Mystères lumineux du Rosaire

Choix de textes d'Adrienne von Speyr¹

DIEU a séparé la lumière des ténèbres. La lumière, c'est la lumière du Christ. Les ténèbres sont ce monde dans le péché. Dans cette séparation, les deux se font face : d'un côté le Seigneur et sa lumière, de l'autre côté tout ce que le Seigneur n'est pas. Car il n'y a pas d'autre lumière que la sienne. Il n'existe pas, lorsqu'il commence à rayonner dans le monde, d'autres lumières auxquelles il pourrait s'unir pour former une lumière commune. Non, toute lumière vient de lui. La séparation entre lumière et ténèbres ne signifie cependant pas que les deux restent sans relation. Il serait contraire à la nature de la lumière de ne pas arriver à luire dans les ténèbres. La lumière du Seigneur luit en tout ce qu'il n'est pas ; car tout est destiné à lui appartenir (*Jean. Les controverses*, I, p. 139).

Le baptême dans le Jourdain

Le premier témoin qualifié de la lumière du Christ fut Jean-Baptiste. Son image permet de déchiffrer la nature de toute mission et de tout témoignage. Le mandat de la Nouvelle Alliance, tel qu'il

1. Toutes les œuvres citées ont été publiées par Lethielleux (Paris), sauf *Jean. Les controverses*, édité par Lessius (Bruxelles). Les traductions ont été légèrement retouchées. Le dernier livre cité, *Passion nach Matthäus*, n'est pas encore disponible en français.

THÈME _____ *Adrienne von Speyr*

est déjà remis à Jean, contient l'exigence illimitée de rendre témoignage à la lumière.

Il est significatif que Jean, de sa propre initiative, ne baptise que dans l'eau, et que pourtant il ait le mandat de baptiser le Seigneur lui-même, dans un baptême qui devient l'origine de tout baptême dans l'Esprit. À partir de ce baptême, Jean lui aussi baptise dans l'Esprit, transmet lui aussi la vie de la foi, non seulement par la parole, mais encore par le sacrement. Et il est également significatif que le Seigneur ait été conçu par Marie dans l'Esprit Saint et que Jean ait reçu l'Esprit par Marie, dans le sein de sa mère. Tous les fils de la mission passent par les mains de Marie ; c'est Dieu lui-même qui confère la mission, mais Marie transmet à celle-ci quelque chose d'elle-même, de sa fécondité et de sa vitalité.

Toute mission se réalise dans l'Esprit Saint. Si le Seigneur est venu dans le monde afin de révéler le Père, s'il était lui-même la révélation du Père, cela ne s'est fait que dans la force de l'Esprit Saint envoyé sur le Fils par le Père. L'Esprit Saint est aussi bien celui qui remet la mission que la mission elle-même. Il est la mission de la mission. D'une part, il est, en Dieu, le témoin qui témoigne de la relation entre le Père et le Fils, le seul qui peut témoigner pour ainsi dire « objectivement » de leur amour dans l'éternité et du mystère de leur séparation à la Croix. D'autre part, en tant que troisième personne en Dieu justement, il est l'éternel échange entre le Père et le fils, leur confident mutuel qui doit transmettre leur amour, le messager et l'envoyé de l'amour. C'est pourquoi l'Esprit auprès du Fils incarné est aussi bien le témoin de sa gloire mise en dépôt auprès du Père – il la rend visible dans la foi –, que la mission du Père à l'intention du Fils – sous la figure de la colombe (*Jean. Le Verbe se fait chair*, I, pp. 81-83).

Les noces de Cana

C'est le premier miracle opéré par le Seigneur. Celui-ci l'accomplit en public au temps de sa vie active, comme tous ses autres miracles. Or chacun d'eux est toujours un témoignage et un fruit de sa contemplation. Il les accomplit tous comme un homme qui ne s'écarte jamais de la contemplation parce qu'il vit continuellement dans la vision du Père, et comme Dieu qui a la possibilité d'opérer en tout temps des miracles selon sa propre volonté. Mais parce que comme homme il ne veut rien connaître d'autre que l'obéissance à

Les Mystères lumineux du Rosaire

la volonté du Père, il veut aussi les accomplir plus par la puissance du Père que par la sienne ; car tous ses miracles doivent être un témoignage de la puissance du Père et servir ainsi à sa glorification. Il ne veut servir le Père et l'aimer que par la propre puissance du Père. Ainsi, tout en étant son action, ses miracles sont-ils puisés à la source plus profonde de la contemplation.

Dans un premier temps, le Fils n'est pas enclin à accéder à la prière de la Mère. Mais la Mère persiste. La voici qui s'adresse aux serviteurs : «Faites ce qu'il vous dira». Elle croit, elle a confiance et, dans cette foi confiante, elle sait avec certitude qu'elle est en droit d'avoir cette foi. Si, dans cette foi, elle continue d'insister et si cette insistance apparaît presque comme une volonté d'arriver à ses fins, sa démarche n'est cependant plus personnelle ici, mais a pris sa dimension ecclésiale. Marie inaugure son rôle d'Épouse, c'est-à-dire de l'Église suppliante. À cet instant, elle se tient en un point extrêmement délicat et très exposé, embrassant du même regard le besoin des hommes et l'attitude réservée du Seigneur. Et elle n'a pas le droit de se laisser repousser en ce moment. Sinon, elle ne satisferait pas à son rôle d'intercesseur. Elle est l'Église qui aspire ardemment à l'unité avec le Seigneur. Certes, l'épouse est soumise à l'époux, surtout quand l'épouse est l'Église et l'époux la personne divine du fils. Mais l'épouse n'est pas une esclave ; elle est libre et a ses droits vis-à-vis de l'époux. Ce sont ces droits que défend ici la Mère. Il y a certaines choses qu'elle comprend comme femme, comme mère, comme épouse, et de même que le mari doit s'adapter à son épouse s'il veut et doit vivre en sa compagnie, ainsi le Seigneur veut-il se faire montrer par la Mère certaines perspectives spécifiquement féminines. Le rapport actuel de la Mère au Fils, comparé à celui qu'elle avait avec l'enfant de douze ans, s'est presque inversé. Alors, elle devait apprendre la non-compréhension qui conduit à la Croix. Maintenant, elle se tient à ses côtés comme une personne du même âge qui a de l'expérience et comprend.

La foi n'est pas déçue ; Dieu répond toujours à la foi qui demande, même s'il ne le fait pas comme l'attend peut-être humainement le croyant. La foi elle-même ne s'attend à rien de fixe ; elle n'attend que la réponse de la grâce qui va au-delà de l'exaucement. Ce que celle-ci sera reste toujours imprévisible. La foi n'entend donc pas, dans la réponse de Dieu, ce qu'elle aime entendre ; la réponse est à la question ce que le vin est à l'eau.

À partir de ce miracle, la Mère sera impliquée dans tous les autres miracles du Seigneur. Une seule fois, on montre comment elle

THÈME _____ *Adrienne von Speyr*

influence le Fils par ses requêtes. Cette unique fois, qui est en même temps la première, suffit à montrer qu'elle aussi peut opérer des miracles. Qu'elle fasse fléchir le Fils pour qu'il opère le miracle ou qu'elle l'accomplisse elle-même a peu d'importance. Les possibilités de son pouvoir brillent avec assez d'éclat pour que nous sachions qu'elle reste partout présente, qu'elle est Reine, qu'elle a pouvoir sur son Fils. Ensuite, le rideau retombe, car elle doit entrer dans la souffrance. Mais nous savons à présent qu'elle est toujours la médiatrice. Elle n'a rien demandé pour elle-même, elle a rendu attentif au besoin des hommes. Et la réponse du Fils à sa demande a été la plus surabondante qui soit : aux invités, il a donné la foi qui est plus que tout ce qu'ils auraient pu désirer, plus que le meilleur vin. Personne dans cette affaire ne s'était adressé à la Mère comme à une médiatrice, parce que personne ne pressentait encore son pouvoir d'intercession. C'est la première fois qu'apparaît sa qualité propre de suppliante ecclésiale. Et pourtant, elle a déjà une position puisqu'elle a le pouvoir et le droit de donner des ordres : « Faites ce qu'il vous dira ». Ce droit, elle l'a en raison de son titre de Servante qui maintenant se change en celui d'Épouse. Il lui est parfaitement clair qu'elle a le pouvoir et le droit d'agir ainsi. Or, dans son humilité, elle connaît exactement sa dignité et sa position : toutes les générations la diront bienheureuse. Et le temps est venu que les autres aussi soient introduits dans le Mystère (*La Servante du Seigneur*, pp. 117-122).

L'annonce du Royaume de Dieu et l'appel à la conversion

Le royaume des cieux est le royaume du Père, du Fils et de l'Esprit Saint. C'est un royaume de l'unité consistant en l'amour trinitaire de Dieu. Dieu le Père avec son Fils dans l'Esprit Saint demeure de toute éternité, pour toute éternité, non pas dans un isolement clos, mais dans l'ouverture divine infinie vers le monde. Car Dieu a créé le monde à l'unique fin que celui-ci ait part à la gloire de son royaume. Il invite les hommes à entrer et à se réjouir de sa vision, à partager avec lui sa vie éternelle. De tout temps il les a ainsi invités. Mais eux ne comprennent rien à ce royaume et ne savent que faire pour correspondre à l'invitation. C'est pourquoi le Seigneur, tout au long de son sermon sur la montagne, qui se révélera comme la grande invitation faite à l'humanité d'entrer dans le royaume de

Les Mystères lumineux du Rosaire

Dieu, explique par quel chemin on peut y accéder (*Le Sermon sur la montagne*, pp. 9-10).

Rien n'est aussi profondément inclus dans le mystère de l'amour que le péché. Rien n'exige autant d'amour pour être compris ou expliqué. C'est seulement lorsque l'amour du Père et du Fils parvient par le Saint-Esprit jusqu'à nous, que le péché prend le caractère qu'il a depuis la rédemption : le caractère d'un éloignement total de l'amour, du refus et du rejet de l'amour, de l'opposition à l'amour. Alors seulement il s'exprime de façon si forte et exclusive dans sa négativité, que seul l'amour peut à nouveau l'effacer, que seul l'amour le plus pur, l'amour uniquement pur, l'amour divin, peut le ramener au centre de l'amour. Alors le Seigneur donne aux pécheurs qui ont fait l'expérience de son amour et en ont soif, la possibilité de surmonter le péché. Et c'est toujours par l'amour.

Avant la Croix, le Seigneur avait, à plusieurs reprises, préfiguré le sacrement de réconciliation : mais c'était toujours lui qui pardonnait. Sur la Croix, il a accompli toute la rédemption, ici-bas et dans l'au-delà, dans le temps et dans l'éternité. Et pour montrer que la rédemption éternelle se produit réellement dès ici-bas et n'est pas simplement « eschatologique », il en remet l'administration entre les mains de son Église terrestre. Il établit une continuité entre son action et celle de l'Église. Il pardonne lorsque le prêtre pardonne. Le prêtre donne l'absolution au nom du Seigneur (*Jean. Naissance de l'Église*, I, pp. 243-245).

La transfiguration

La gloire du Fils, c'est qu'il appartient au Père, qu'il possède son amour et vit dans la foi en lui. Pendant le temps de sa vie terrestre, il ne veut être que le Fils, ne veut vivre que de la gloire reçue du Père. Cette gloire acquiert son unité par la sainteté ; elle ne se laisse plus décomposer dans les différentes parties de la mission et des moyens concrets reçus du Père ; tout élément particulier n'est plus qu'un rayonnement de la plénitude qui est la sainteté de Dieu. Et cette plénitude de la sainteté du Père, le Fils l'apporte aux hommes. Il ne l'apporte pas diminuée et modifiée ; il l'apporte exactement telle qu'il l'a reçue : comme un tout, une plénitude. C'est là que le Seigneur se tient. Il est le pont qui enjambe l'écart incommensurable entre Dieu et l'homme.

Le Fils a donné aux hommes les paroles du Père telles qu'il les a reçues : il s'est servi de paroles qui dépassaient leur entendement

THÈME _____ *Adrienne von Speyr*

humain. Car telles étaient les paroles que Dieu a confiées au Fils, et le Fils n'avait pas le droit de les amoindrir, de les tronquer, pour les adapter à la capacité humaine. Il ne pouvait pas transmettre une parole et en taire une autre. Il ne pouvait pas atténuer une parole qui était trop puissante. Il devait transmettre le message tel qu'il l'avait reçu lui-même.

Et il a pu laisser à la parole toute sa grandeur uniquement parce qu'il a assumé par sa vie la médiation entre le ciel et la terre. Parce que, par son amour, il a offert en même temps la possibilité de comprendre. Il ne laisse donc pas simplement la justice subsister à côté de l'amour, mais il l'enveloppe dans son amour, il la communique dans l'amour de sa vie. C'est ainsi qu'elle devient pour nous acceptable et compréhensible. Ainsi le Seigneur est-il partout la médiation vivante entre Dieu et nous : il a une main dans la main du Père, l'autre il nous la tend.

En accomplissant les deux mouvements : s'abaisser jusqu'au degré le plus bas, où nous nous trouvons, et en même temps indiquer toujours le Père vers le haut, le Fils nous a prouvé que notre vie chrétienne peut et doit se réaliser parfaitement à notre niveau humain. Le christianisme ne se situe pas au-delà de nous ; il n'est pas réservé à des surhommes, mais il est le moyen de mener, dans l'existence terrestre de tous les jours, une vie tournée vers Dieu qu'elle montre. Le Fils nous a tout laissé de ce que nous sommes, de ce que nous étions et de ce que nous serons ; il nous a laissé notre condition basse et misérable, la pauvreté tout autant que l'amour terrestre, mais en nous ouvrant en même temps vers ses fins à lui. Extérieurement, tout dans le monde semble pareil à ce qui était avant sa venue. Intérieurement, tout a changé et se trouve en mouvement vers Dieu (*Jean. Le discours d'adieu*, II, pp. 276-277, 222-228).

L'institution de l'Eucharistie, expression sacramentelle du mystère pascal

C'est un moment angoissant que celui où le Verbe qui au commencement était auprès de Dieu, qui s'est fait chair et s'est incarné dans l'humain, n'est tout à coup à nouveau plus que parole, parole détachée de tout, que l'on peut entendre. Cette parole déclare : « Ceci est mon corps ». La nouvelle et éternelle Alliance, le christianisme tout entier, tous les événements passés qui y préparaient et tous ceux qui sont encore à venir, tout cela entre maintenant dans

Les Mystères lumineux du Rosaire

la simple parole: « Ceci est mon corps ». Cette parole saisit en elle la mission tout entière et la représente devant le Père. Et ainsi toute la Passion est aussi déjà par anticipation dans cette parole.

Le monde reçoit un nouveau centre. Comme le Fils s'est fait chair, maintenant il se fait pain. Et comme il s'est fait pain, il se fait Église. Au pain il offre son corps; à l'Église il permet de prendre son corps et de se transformer en son corps. Son unique corps prend trois formes: il est corps incarné, corps eucharistique, corps ecclésial.

Les disciples préfigurent l'Église qui ici n'a ni figure ni vie intérieure encore, mais à laquelle ce corps est offert, sans qu'elle sache déjà comment en user. Le plus angoissant dans toute cette situation, c'est peut-être que le Seigneur s'offre à l'Église comme la Parole qu'il est et que pourtant l'Église ne naît véritablement que par cette parole. L'Église ne peut donc souffrir avec lui que parce qu'elle a reçu son corps d'avance et que ce corps vit déjà en elle. Si le Seigneur avait d'abord souffert et ensuite seulement institué l'Eucharistie, l'Église ne participerait pas à sa Passion, elle serait dès le début uniquement l'Église triomphante qui a toujours derrière elle la mort du Seigneur. L'Eucharistie ne serait que le corps ressuscité du Seigneur. Mais l'Église étant composée de pécheurs, une telle chose est impossible. Le Seigneur ne pouvait donc instituer ce sacrement que pendant sa vie précédant la Croix, de même qu'il ne pouvait instituer la confession et l'absolution qu'après la Croix (*Au cœur de la Passion*, pp. 16-21).

La Mère prononce le oui, et celui-ci devient une condition conjointe de l'incarnation du Fils. Restant ce qu'il était, Dieu, le Fils se fait homme en se fondant aussi sur le consentement maternel. Sa figure eucharistique, il la prend uniquement sur la base de sa propre volonté, sans attendre notre assentiment. Mais l'assentiment de la Mère contribue à la possibilité de sa décision de se faire Eucharistie. La fécondité de la Mère est aussi la condition préalable à sa fécondité à lui dans l'Eucharistie. Le sens du oui à l'incarnation acquiesce intérieurement déjà à la fin de celle-ci: la rédemption universelle. Tout ceci reste plein de mystères, et pourtant ces mystères sont simples puisqu'ils s'appuient tous sur l'incarnation. À l'arrière-plan se trouve la réponse de la Mère qui reste le présumé de tout, et les croyants sont invités à joindre leur voix à ce premier oui (*Passion nach Matthäus*, pp. 27-29).

Adrienne Von Speyr, née en 1902 à La Chaux-de-Fonds. Elle est élevée dans le protestantisme, puis se convertit au catholicisme. Laïque, médecin, écrivain et mystique, elle dicte en allemand plus de soixante livres. Meurt en 1967.

Visitez notre site internet et faites-le connaître !

www.communio.fr

Sommaires et archives en ligne,
abonnements, actualités de la revue.

**Prochain numéro
mars-avril 2006**

Le sport

Je crois en un seul Dieu

Hans Urs von Balthasar et *Communio* commentent le Credo

Textes réunis et présentés par Olivier Boulnois
Préface de Mgr Jean-Marie Lustiger

Collection Communio, PUF

394 page, 21 €

Parution le 17 octobre 2005

Qu'est-ce que la foi chrétienne ? Que signifie ce qu'elle propose ? Pour quelles raisons y croire ? Telles sont les questions que nombre de nos contemporains se posent. Pour que les uns explorent leurs raisons de croire, et les autres leurs raisons de ne pas croire, ce volume réunit un commentaire approfondi de la foi catholique, article par article. Pour chacun d'eux, sont reprises d'abord les analyses vertigineuses du **cardinal von Balthasar (1905-1988), immense théologien dont nous célébrons le centenaire de la naissance**, puis les réflexions fondamentales des plus grands philosophes et théologiens, publiés dans la revue *Communio*, qu'il fonda. Le plus illustre d'entre eux, Benoît XVI, signait alors Joseph Ratzinger.

L'ouvrage va au cœur des débats contemporains, affronte sans concession les principales difficultés de la foi catholique, et montre sa pertinence actuelle, notamment philosophique. Ce livre propose donc de renouveler la tradition de l'« intelligence de la foi » catholique : il offre une interprétation argumentée de ces articles de foi, aussi simples à énoncer que difficiles à comprendre. Moins dispersé et plus approfondi qu'un catéchisme, l'ensemble constitue un livre de référence, éventuellement à méditer et travailler. Il répond aux besoins d'un triple public : l'honnête homme, croyant ou incroyant, qui cherche à approfondir la signification de la foi chrétienne ; les chrétiens qui souhaitent approfondir leur foi, guidés par la profondeur inclassable de Balthasar ; les chercheurs, philosophes ou autres, qui s'intérogent sur l'apport du christianisme à la raison contemporaine.

Avec des contributions de Hans Urs VON BALTHASAR,
Ricardo BLASQUEZ, Rémi BRAGUE, Vincent CARRAUD,
Georges COTTIER, Claude DAGENS, Jean DUCHESNE,
Walter KASPER, Jean-Yves LACOSTE, André LEONARD,
Henri DE LUBAC, Jean-Luc MARION, Wilhelm MAAS,
Joseph RATZINGER, Léo SCHEFFCZYK, Antonio SICARI.

Communio, n° XXXI, 1 – janvier-février 2006

Cardinal Avery DULLES

L'Eucharistie, don vivant de Jésus

L'EUCARISTIE est avant tout un don. Dans l'acte même qui l'instituait, Jésus prononça ces paroles sur le pain : « Ceci est mon corps qui sera livré pour vous », et sur la coupe : « Ceci est la coupe de mon sang : il sera versé pour vous et pour tous » (*Missel romain*). C'est le plus grand don qu'on puisse imaginer, où le Seigneur lui-même se donne de ses propres mains, comme le dit saint Thomas d'Aquin dans le *Pange lingua* : « *Se dat suis manibus* ». Il est à fois le don et le donateur. Ailleurs saint Thomas l'appelle le pain vivant et qui donne la vie, *panis vivus et vitalis, panis vivus vitam praestans homini*. L'hymne des laudes de la fête du Corps du Christ, *Verbum supernum* montre que toute la vie du Christ est don. Il se donne à nous comme compagnon par sa naissance, comme nourriture par le partage du repas, comme prix de notre rachat par sa mort et comme récompense par son entrée dans le royaume. Ces quatre dons sont à mes yeux récapitulés dans l'Eucharistie. Le Christ eucharistique est notre compagnon, notre nourriture, notre rédemption et notre récompense. Je vais commenter ce quadruple aspect, en commençant par la rédemption ou le sacrifice.

1. Sacrifice

Jésus est venu dans le monde pour le sauver par sa Passion et sa mort. Nazareth et Bethléem étaient intrinsèquement ordonnées au Golgotha. Jésus s'est hâté avec impatience vers l'heure pour laquelle

SIGNETS

 Avery Dulles

il était venu (*Jean* 12, 27). En partageant son dernier repas avec les Douze, il leur dit : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous avant de souffrir » (*Luc*, 22, 15). En répandant son sang, il a offert la rançon qui paie surabondamment le prix de nos péchés et de ceux du monde entier (1 *Pierre* 1, 19 ; 1 *Jean* 2, 2). Saint Thomas chante dans le *Pange lingua* la générosité du Roi des nations, qui a versé son sang pour la rédemption du monde (*Quem in mundi pretium [...] Rex effudit gentium*).

Certains sont horrifiés à l'idée du sacrifice sanglant du Christ, mais cette réaction ne doit pas nous empêcher de reconnaître qu'il était nécessaire dans le dessein de Dieu que Jésus souffrît et mourût avant d'entrer dans la gloire du Père (voir *Luc* 24, 26). La Passion n'est pas due à un hasard malheureux. Elle s'est déroulée selon le dessein bien arrêté et la prescience de Dieu (*Actes* 2, 23), qui a envoyé son Fils dans le monde pour être notre sacrifice, le seul sacrifice qu'Il agréé totalement.

Pour corriger la tendance regrettable qui réduit l'Eucharistie à un repas fraternel, Jean-Paul II a plusieurs fois affirmé qu'il s'agit avant tout d'un sacrifice. Le prophète Malachie a annoncé une époque où une offrande pure serait présentée à Dieu en tout lieu, du levant au couchant, pour que le nom du Seigneur soit grand chez les nations (*Malachie* 1, 11). L'Église voit dans ce texte une prédiction de l'Eucharistie, qui est offerte en sacrifice vivant quelque part dans le monde à toute heure du jour et de la nuit.

On pourrait aisément imaginer que si la crucifixion est un sacrifice, l'Eucharistie n'est qu'un rappel de ce dernier. Mais le Concile de Trente a déterminé que la messe est un vrai et authentique sacrifice (*verum et proprium sacrificium*, DS 1751). Chaque fois que le prêtre répète les paroles de l'institution, il suscite la présence réelle de la divine victime et réactive, si on peut dire, le sacrifice qui rachète le monde. L'assemblée entière se joint à lui pour offrir le Saint Sacrifice avec lui et par lui. La possibilité d'accomplir cet acte religieux suprême ou d'y prendre part est un don incomparable.

La Messe n'est pas un nouveau sacrifice, qui ajouterait quoi que ce soit à ce qui est arrivé à Jérusalem sous Ponce Pilate. C'est le même sacrifice parce que le prêtre et la victime sont les mêmes. Le Christ est le principal ministre de la messe, et c'est lui qui s'offre sur l'autel. Mais le mode de l'offrande est différent : il ne s'agit plus d'un sacrifice sanglant. Plusieurs théologiens parlent à juste titre, à mes yeux, d'un « sacrifice sacramentel », puisqu'il renouvelle mystiquement celui de la croix. Pour Jean-Paul II, ce sacrifice est « rendu sans

L'Eucharistie, don vivant de Jésus

cesse à nouveau présent, sous le mode sacramental» (*Ecclesia: De Eucharistia*, 12).

Si l'Eucharistie est un sacrifice, il serait bon de méditer sur les fins que la théologie assigne à ce dernier : louange, action de grâce, propitiation, et imploration. Avant de penser au péché et à la rédemption, il ne faut pas oublier que même si le péché n'existait pas et que le secours de Dieu ne nous soit pas nécessaire, nous aurions toujours le devoir de l'honorer par le sacrifice, car c'est un signe extérieur du respect et de la soumission intérieurs que nous lui devons à cause de sa bonté infinie. Nous sommes des êtres matériels, c'est pourquoi nous avons besoin d'offrandes visibles afin de louer Dieu pour ce qu'il est en lui-même et de le remercier pour tous les bienfaits de la création et de la rédemption. Lors de la Dernière Cène, Jésus bénit le pain et le vin et rendit grâce à Dieu (*Matthieu 26, 26-27*) avant de les consacrer et de donner la communion à ses disciples.

Les spécialistes nous apprennent que le mot grec *Eucharistia* est une traduction du terme hébreu *todah*, qui désignait un certain type de repas : un homme qui avait échappé à quelque grand péril y invitait ses amis pour qu'ils remercient Dieu ensemble. S'il s'agit vraiment de l'origine d'*Eucharistie*, on peut en déduire que Jésus a célébré la Dernière Cène avec ses amis pour louer et remercier Dieu à l'avance de sa délivrance de la mort qu'il allait subir. Dans chaque messe, on loue Dieu, en particulier dans le *Gloria*, et on lui dit merci, en particulier dans la Préface. On le remercie de créer et de gouverner l'univers par sa providence, mais avant tout d'avoir ressuscité Jésus des morts et de l'avoir élevé au plus haut des cieux.

En plus d'être un sacrifice de louange et d'action de grâce, l'Eucharistie est un sacrifice de propitiation, c'est-à-dire d'expiation ou de réconciliation. Cette vérité essentielle, clairement enseignée par le Concile de Trente (DS 1753), était déjà implicitement présente dans les paroles de Jésus que l'on retrouve dans toutes les Prières eucharistiques agrées : « le sang de la nouvelle et éternelle alliance, [qui] sera répandu pour vous et pour tous, en rémission des péchés » (voir *Matthieu 26, 28*). Le fait que l'on consacre séparément le pain, qui devient le corps du Christ, et le vin, qui devient son sang, rappelle symboliquement sa mort, puisqu'il a perdu son sang en mourant.

Enfin, et c'est le quatrième point, la messe est un sacrifice d'imploration ou de demande. Peu avant la communion, on récite le *Notre Père*, que le *Catéchisme de l'Église catholique* appelle, à la suite de saint Thomas, la plus parfaite des prières, puisqu'elle

SIGNETS

 Avery Dulles

mentionne de manière générale tout ce que l'on peut légitimement désirer (CEC 2763). Les textes du missel sont pleins de prières pour l'Église, pour le monde, pour des grâces spéciales adaptées à la saison, aux fêtes ou aux mémoires du jour, et dans le cas des messes votives, aux besoins et aux intentions de ceux qui les offrent. La messe est une forme particulièrement efficace de prière de demande, que ce soit pour les vivants ou pour les morts. On y implore Dieu de regarder l'obéissance et l'amour de son Fils, puisque c'est en son nom que l'on présente ces requêtes, en se rappelant la promesse que ce qu'on demandera en son nom justement ne sera pas refusé (*Jean 16, 23*).

Ceux d'entre nous qui célèbrent la messe ou y assistent régulièrement risquent de tomber dans la routine et de ne pas s'y impliquer vraiment. Vatican II a demandé « une participation pleine, consciente et active ». C'est une des raisons pour lesquelles le concile a prévu la possibilité de la célébration en langue vulgaire. Saint Paul demande aux Corinthiens comment l'assemblée peut répondre « Amen » si personne ne comprend ce qui se dit (*1 Corinthiens 14, 16*). Nous devrions suivre les prières et l'action de la liturgie, au lieu de laisser notre esprit vagabonder, comme cela arrive trop souvent.

Le prêtre demande aux fidèles de prier pour que notre sacrifice (« mon sacrifice et le vôtre » dans le texte latin) soit acceptable à Dieu. Et le prêtre et l'assemblée ont un rôle sacrificiel à jouer. Lorsque le prêtre élève la patène et le calice, nous devrions y placer mentalement nos propres intentions, et surtout notre propre être. Notre offrande de ces dons à Dieu est un moyen de le louer et de le remercier pour tout ce qu'il est et tout ce qu'il a fait pour nous et pour ceux que nous aimons, particulièrement dans son Fils. Elle est aussi l'expression de l'espérance qu'il nous pardonnera nos péchés et nous unira plus étroitement à lui, en nous délivrant de tentations et d'épreuves qui dépassent nos forces.

2. Banquet

Sous son second aspect, l'Eucharistie est un repas, un banquet sacrificiel. Elle est préfigurée de façon très nette par l'agneau pascal, immolé dans le Temple, puis consommé dans chaque maisonnée pour commémorer la délivrance des enfants d'Israël grâce au sang des agneaux immolés en Égypte. Jean-Baptiste désigne Jésus comme l'Agneau de Dieu et Paul parle de lui comme de notre Pâque, c'est-

L'Eucharistie, don vivant de Jésus

à-dire de notre agneau pascal (1 *Corinthiens* 5, 7), qui accomplit la typologie de l'*Exode*. Le sacrifice ne peut être entièrement séparé du repas, qui est son achèvement. La consommation de l'hostie et du précieux sang, au moins par le ou les célébrants, est une partie essentielle de la messe. Les fidèles sont également invités à manger la chair du Christ et à boire son sang, pour vivre ainsi de lui (*Jean* 6, 55-57).

Le quatrième Évangile lie l'Eucharistie au récit de la multiplication des pains et des poissons dans les collines qui surplombent le lac de Tibériade. Le pain ordinaire avec lequel Jésus nourrit la multitude est ainsi un type ou un symbole de l'Eucharistie, comme la manne qui a nourri les Israélites dans le désert. Il s'agissait alors de les empêcher de mourir de faim, et plus positivement, de les fortifier par une nourriture bonne à manger. Dans l'Eucharistie, Jésus redonne force à son peuple grâce au pain des anges, la manne véritable qui vient du ciel et qui seule donne la vie qui ne passe jamais. Jésus marque bien la différence dans son discours dans la synagogue de Capharnaüm : « Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert et sont morts ; ce pain est celui qui descend du ciel pour qu'on le mange et qu'on ne meure pas. Je suis le pain vivant, descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra pour toujours. Et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde » (*Jean* 6, 48-51). En d'autres termes, la manne tombait peut-être du ciel, mais ne venait pas des cieux où Dieu réside ; elle donnait une vie qui durait un certain temps, mais l'Eucharistie donne une vie qui est éternelle.

Le discours de Capharnaüm ne fait pas mention du vin qui devient le sang du Christ, sans doute parce que Jésus n'a pas dispensé de vin dans le miracle qui le précède. Le vin, pour les Juifs, était réservé aux moments de fête ; il a figuré dans la Cène, le dernier repas pris par Jésus avec ses plus proches disciples. La succession des coupes de vin y reflète la liturgie des repas juifs de fête. La présence du vin convient parce qu'elle manifeste la solennité de l'occasion ; il redonne force et réjouit le cœur. L'organisme humain a besoin pour survivre de manger et de boire. Le pain et le vin symbolisent donc la satisfaction de tous nos besoins en même temps qu'ils évoquent le plaisir d'un bon pain et d'un excellent vin. Dans la foi, nous goûtons et nous voyons comme est bon le Seigneur.

Les Pères de l'Église ont beaucoup médité sur ce symbolisme. Ils se sont surtout attachés à sa signification unitive. Le pain est composé d'une multitude de grains dont on a fait de la farine, et ensuite une seule hostie, une seule miche. De même le vin vient d'une multitude

SIGNETS Avery Dulles

de grappes, dont le jus se mêle pour former le contenu d'une seule coupe.

Ces considérations nous permettent d'approfondir notre compréhension des fruits de la communion. La recevoir est un événement très intime. Jésus frappe à la porte et il demande à entrer dans le sanctuaire intérieur de l'âme pour y demeurer. « Si quelqu'un entend ma voix et ouvre sa porte, j'entrerai pour souper avec lui et lui avec moi » (*Apocalypse* 3, 20). Et encore : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui » (*Jean* 6, 56). La communion nous fait entrer dans l'intimité du Christ et de la Sainte Trinité.

Voici comment le *Catéchisme de l'Église catholique* (1392) décrit ses effets : « ce que l'aliment matériel produit dans notre vie corporelle, la communion le réalise de façon admirable dans notre vie spirituelle. La recevoir « conserve, accroît et renouvelle la vie de grâce reçue au Baptême » De même que seul un organisme vivant peut se nourrir, de même la communion ne peut porter de fruit que si ceux qui la reçoivent sont vivants spirituellement. Toute personne consciente d'être en état de péché grave est spirituellement morte, et il faut absolument qu'elle reçoive le sacrement de réconciliation avant de s'approcher de l'autel.

Normalement, nous assimilons ce que nous mangeons ou buvons. La nourriture cesse d'être ce qu'elle était et devient une partie de notre organisme. C'est le contraire avec l'Eucharistie : Jésus nous y assimile à lui. Quand on communie dans les dispositions voulues, on est progressivement divinisé.

Il faut se garder d'un individualisme excessif et ne pas négliger la dimension ecclésiale de la communion. Jésus vient à nous dans ce sacrement pour nous faire participer à son corps, et donc pour nous unir à l'ensemble de ce corps. Comme Paul l'écrit aux Corinthiens, les fidèles ne forment qu'un seul corps parce qu'ils partagent un seul pain, qui est Jésus-Christ (1 *Corinthiens* 10, 17). La grâce spécifique du sacrement, selon saint Thomas et la tradition la plus autorisée, est l'unité de l'Église, ou du Corps mystique (III^e a. 73, 2-3). Bien que la question de l'hospitalité eucharistique, dans des situations pastorales exceptionnelles, doive faire l'objet d'une réflexion sérieuse, on peut cependant affirmer à titre de principe général que cela n'a pas de sens de communier au sein d'une Église à laquelle on ne souhaite pas appartenir et dont on n'accepte pas les doctrines.

L'Eucharistie n'est pas seulement un instrument d'union ; c'est le signe d'une union déjà existante. Membres du même corps, les

L'Eucharistie, don vivant de Jésus

fidèles assemblés professent leur adhésion à la même foi et leur union avec l'Église et ses pasteurs dans le monde entier. Ils célèbrent aussi l'unité de l'assemblée en échangeant un signe de paix juste avant le moment de la communion. Un fort antagonisme entre eux contredirait le sens même de l'Eucharistie.

Les catholiques, comme d'autres chrétiens d'ailleurs, tombent parfois dans un style de piété excessivement individualiste, du type « Jésus et moi ». La messe est toujours un événement public, une célébration de toute la communauté. Le Christ s'y donne non seulement comme notre nourriture mais comme l'hôte dont nous avons accepté l'invitation. Le dimanche en particulier, le repas doit être une joyeuse célébration communautaire, et non une sorte de repas d'ermite au fond de sa cellule.

3. Présence réelle

Le troisième aspect de l'Eucharistie, la présence réelle, est une sorte d'extension de la messe. Jésus accepte de demeurer parmi nous. Comme Vatican II l'affirme au début de la constitution *Dei Verbum*, « Le Dieu invisible, en son immense amour, s'adresse aux hommes ainsi qu'à ses amis et vit avec eux pour les inviter à partager sa vie. » À la Dernière Cène, Jésus assure aux disciples que s'il les quitte, il ne les abandonne pas pour autant : « Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous. Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus. Mais vous, vous verrez que je vis, et vous vivrez vous aussi » (*Jean* 14, 18-19). Après la Résurrection, il accompagne les pèlerins sur la route d'Emmaüs et répond à leur invitation : « Reste avec nous, Seigneur ». Jean-Paul II nous l'a rappelé dans sa Lettre apostolique *Mane nobiscum Domine*, publiée au début de l'année de l'Eucharistie. À Emmaüs, Jésus nous indique que c'est dans « la fraction du pain » qu'il sera dorénavant le plus intensément présent sur terre. Il est présent dans l'Église de multiples façons, mais il l'est avant tout réellement et substantiellement sous les espèces eucharistiques.

Dans chaque messe, au moment de la consécration, le Christ ressuscité se rend à nouveau présent au monde. Le prêtre le tient dans ses mains comme Marie tenait l'enfant dans ses bras à Bethléem. Cette présence n'est pas limitée par la durée de l'action liturgique. Jésus est aussi véritablement présent au tabernacle qu'il l'était dans la barque de Pierre, même si c'est sous un mode différent.

SIGNETS

 Avery Dulles

L'Église chante l'ancien hymne *Ave verum corpus natum de Maria Virgine* pour nous rappeler que c'est le corps né de la Vierge Marie, ressuscité et glorifié, qui est mystérieusement présent sur le corporal ou dans le ciboire, le tabernacle ou l'ostensoir. On ne le sait pas par expérience directe, ni par preuve scientifique, mais on le croit sur la parole de Dieu. L'Eucharistie est un mystère de foi. Saint Thomas d'Aquin le dit très bien dans son *Adoro te devote* : « *Visus, gustus, tactus in te fallitur Sed [...] credo quidquid dixit Dei Filius* » (la vue, le goût le toucher sont déroutés par toi mais [...] je crois tout ce qu'a dit le Fils de Dieu), et dans le *Pange lingua* : « *Et si sensus deficit, ad firmandum cor sincerum Sola fides sufficit* » (et si les sens sont défaillants, pour affermir un cœur sincère, la foi seule suffit). Cet article de foi, comme tous les autres repose sur le témoignage de Dieu dans l'Écriture et la tradition. Ce n'est pas quelque chose que l'Église puisse changer ou négliger.

C'est à cause de sa foi dans la présence réelle que l'Église en est venue à adorer le Seigneur dans les saintes espèces. Il serait sacrilège de traiter ces dernières avec désinvolture, comme s'il s'agissait de pain ou de vin ordinaires. La dévotion envers le Saint Sacrement s'est développée lentement mais régulièrement au cours des siècles. Dans l'Église primitive, on le réservait dans l'intention de porter la communion à ceux qui ne pouvaient assister à la messe, malades ou infirmes. Mais à force de méditer sur la présence constante du Christ dans l'Eucharistie, l'Église finit par la conserver dans des vases précieux et par pratiquer des gestes révérentiels à son égard. La lampe du tabernacle existe depuis le XI^e siècle. La liturgie de Lanfranc, qui date du milieu de ce siècle, prévoit des processions eucharistiques où l'on fait une genuflexion au passage du Saint Sacrement¹.

La présence sacramentelle du Seigneur, dont le culte a été constamment favorisé par les papes et les conciles, a attiré comme un aimant vers l'Église des hommes et des femmes d'une exceptionnelle piété. Sainte Elizabeth Ann Seton² découvrit la doctrine catholique de la Présence réelle alors qu'elle était encore protestante, lors d'un séjour à Livourne dans la famille Filicchi. En 1804, alors qu'elle venait de perdre son mari, elle écrivait à sa sœur

1. Benedict J. GROESCHEL et James MONTI, *In the Presence of Our Lord* (Indiana ; Our Sunday Visitor, Inc., p. 200).

2. Américaine qui a vécu de 1774 à 1821, Canonisée par Paul VI en 1975. (N.d.T.)

L'Eucharistie, don vivant de Jésus

Ann : « Chère sœur, comme nous serions heureuses si nous croyions comme nos amis qu'ils possèdent Dieu dans le Saint Sacrement, qu'il demeure dans leurs églises et leur est porté quand ils sont malades. Oh, quand le Saint Sacrement passe sous ma fenêtre tandis que je prends la mesure de ma solitude et de ma tristesse, je ne puis m'empêcher de pleurer à cette pensée. Mon Dieu, que je serais heureuse, même loin de tous ceux qui me sont chers, si je pouvais vous trouver dans l'Église comme ils le font ici (car il y a une chapelle dans la maison même de M. Filicchi); combien de choses j'aurais à vous dire des chagrins de mon cœur et des péchés de ma vie...

L'autre jour, dans un moment d'immense souffrance, je tombai à genoux sans le vouloir au moment du passage du Saint Sacrement, en suppliant Dieu dans mon agonie de me bénir s'il était là, en lui disant que toute mon âme ne désirait que lui. »

Après être devenue catholique, Elizabeth Ann témoigna de manière émouvante de « la consolation céleste de lui parler cœur à cœur devant le tabernacle et de la certitude de le trouver dans ses églises³ ».

Newman avoue qu'il était ignorant de la doctrine de la présence réelle lors de son premier séjour en Italie et en Sicile alors qu'il était encore anglican. À cette époque, il ne remarqua pas spécialement la lampe du tabernacle dans les églises catholiques. Mais plus tard, devenu catholique lui-même, il écrivit : « après avoir goûté à la joie auguste d'adorer Dieu dans son Temple, on ne peut dire à quel point est glaciale l'idée d'un Temple privé de cette divine Présence ! On serait tenté de se demander quel sens, quel intérêt il peut avoir dans ce cas.⁴ »

Un an après être entré dans l'Église, il écrivit de Maryvale, près de Birmingham : « J'écris dans une chambre qui se trouve tout à côté de la chapelle. C'est une bénédiction si indicible de posséder la présence corporelle du Christ chez soi, dans sa propre maison, qu'elle efface tous les autres privilèges et fait disparaître, ou devrait le faire, toute souffrance. Savoir qu'il est tout près, pouvoir à tout moment de la journée s'approcher de lui !⁵ »

Elizabeth Ann Seton et Newman sont deux exemples parmi d'autres. On pourrait citer dans le même sens des centaines de saints

3. GROESCHEL et MONTI, *op. cit.* pp. 259-260.

4. *Ibid.*, p. 261.

5. *Ibid.*, pp. 281-262.

SIGNETS Avery Dulles

et de bienheureux. Jésus dans l'Eucharistie veut toujours être notre compagnon, pour faire pour nous ce qu'il a fait pour ses premiers disciples, il suffit que nous y consentions. Nous pouvons, comme André et son frère, lui demander où il demeure et accepter son invitation : « Venez voir » (*Jean* 1, 39). Quand notre vie connaît la tempête, sa proximité peut nous rassurer, et nous pouvons donc échapper au reproche que Jésus fit aux Douze : « Pourquoi aviez-vous peur ? » (*Matthieu* 8, 26). Même quand il semble dormir paisiblement dans le tabernacle, nous pouvons lui faire confiance car il tient toujours la barre de l'Église.

4. Promesse eschatologique

La quatrième et dernière dimension de l'Eucharistie est d'être notre grande récompense. Elle est toujours célébrée en union avec les saints et les anges, éternellement réunis devant le trône du Tout-Puissant pour le louer, lui rendre grâces et chanter sa gloire et celle de l'Agneau (*Apocalypse* 7, 10). Nous ne sommes jamais plus étroitement liés à l'Église du ciel que dans l'Eucharistie (voir *Lumen Gentium* 51). Et dans la constitution sur la liturgie, on lit : « Dans la liturgie terrestre [...] nous chantons au Seigneur un hymne de gloire avec toute l'armée de la milice céleste ; en vénérant la mémoire des saints, nous espérons partager leur société ; nous attendons comme Sauveur notre Seigneur Jésus-Christ jusqu'à ce qu'il se manifeste lui-même, lui qui est notre vie, et alors nous serons manifestés avec lui dans la gloire » (*Sacrosanctum concilium* 8). Nous anticipons ainsi dans l'espérance le moment où nous rejoindrons le chœur céleste.

L'Eucharistie n'est pas un simple symbole des choses à venir, pas plus qu'elle n'est un simple symbole du Seigneur qui est mort pour nous. La réalité que nous contemplerons face à face dans la gloire est déjà présente dans le Saint Sacrement. Dans l'*Adoro te*, saint Thomas prie ainsi ardemment pour la grâce de parvenir enfin à la vision face à face de celui qu'il contemple caché sous le voile sacramentel⁶. Et l'antienne du Magnificat, le jour de la fête du Corps du Christ, nomme l'Eucharistie « le gage de la gloire à venir » (*Pignus futurae gloriae*). Un gage est plus qu'une promesse, c'est

6. *Jesus quem velatum nunc aspicio, Oro fiat illud quod tam sitio Ut te revelata cernens facie Visu sim beatus tuae gloriae.*

L'Eucharistie, don vivant de Jésus

un acompte, les prémices de la béatitude qui ne connaît pas de fin. En un sens, nous n'avons pas besoin d'attendre la mort pour jouir de la vie éternelle, elle nous est donnée ici-bas. Jésus dit bien : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour » (*Jean 6, 54*).

En communiant, nous recevons le corps du Christ vivant et glorifié qui règne actuellement dans les cieux. Jean-Paul II cite à ce propos la fameuse parole d'Ignace d'Antioche disant que le pain eucharistique est « remède d'immortalité, antidote de la mort » (*Éphésiens 20*, voir *Ecclèsia. De Eucharistia*, 18). Quand nous participons à l'Eucharistie, le royaume de Dieu est au-dedans de nous à l'état naissant, gros de promesses pour l'avenir.

Pour avoir une idée juste de l'Eucharistie, il ne faut pas ignorer ses ramifications cosmiques. Le corps et le sang du Christ dans ce sacrement viennent de produits de la nature, blé et raisin, qui ont été transformés en pain et en vin par le travail humain. La transsubstantiation de ces éléments fait signe vers les nouveaux cieux et la nouvelle terre, où tous les fruits de la nature et du travail humain seront glorieusement transfigurés.

Quand l'histoire atteindra sa fin, l'univers sera incandescent, rayonnant dans la lumière du Christ ressuscité. Comme l'a dit un théologien appartenant à l'orthodoxie, le monde sera comme un buisson ardent, brûlant dans la flamme divine sans se consumer. On n'aura plus besoin du sacrement de l'Eucharistie, car on aura dans sa pleine réalité le fruit du sacrement, la *res sacramenti*.

Après avoir médité sur ces quatre dimensions de l'Eucharistie, nous apparaît mieux le sens des paroles de saint Augustin lorsqu'il en disait : « Dieu est Tout-puissant, mais il ne peut pas donner davantage. Il est suprêmement sage, mais il ne peut trouver d'autre moyen de donner davantage. Il est immensément riche, mais il n'a rien de plus à donner.⁷ » L'Eucharistie est une démonstration prodigieuse de la puissance du Père, de la sagesse du Fils et de l'amour du Saint-Esprit. Selon Vatican II, elle « contient tout le trésor spirituel de l'Église » (*Presbyterorum Ordinis 5*), car celle-ci ne possède rien d'autre que ce qui lui a été donné dans le Christ. En devenant

7. Cité par Stefano M. MARELLI, *Jesus Our Eucharistic Love* (Academy of the Immaculate Conception, New Bedford, Mass. 1996). L'auteur n'indique pas la référence exacte.

SIGNETS _____ **Avery Dulles**

dans ce sacrement notre compagnon, notre nourriture, notre rédemption et notre récompense, Jésus nous a fait un don surpassant tout ce que nous aurions pu imaginer. On ne peut que s'écrier avec Isaac Watts⁸.

*Un amour si incroyable, si divin,
Exige de moi mon âme, ma vie, mon tout !*

Traduit de l'anglais par Irène Fernandez
Titre original : *The eucharist : living gift of Jesus*

Cardinal Avery Dulles, S.J. Né en 1918 dans une famille presbytérienne, Avery Dulles s'est converti au catholicisme après ses études à Harvard, en 1940. Entré dans la Compagnie de Jésus en 1946, il fut ordonné prêtre en 1956. Il a principalement enseigné à l'Université jésuite Fordham, à New York. Auteur d'une trentaine d'ouvrages de théologie et de très nombreux articles, dont certains furent traduits chez la maison Beauchesne à Paris : *Le Christ des Évangiles* (1965) et *La foi, le dogme et les chrétiens* (1975), il a été créé cardinal par le pape Jean-Paul II en février 2001.

8. Pasteur anglais du XVII^e siècle, auteur d'hymnes célèbres. (N.d.T.)

Communio, n° XXXI, 1 – janvier-février 2006

Cardinal Jean-Marie LUSTIGER

« Frères aînés »

Quarantième anniversaire de *Nostra Aetate*

Vienne, le 30 octobre 2005

En 1986, à la synagogue de Rome, le pape Jean-Paul II a déclaré : « L'Église du Christ découvre son "lien" avec le judaïsme "en scrutant son propre mystère" (voir *Nostra Aetate*). La religion juive ne nous est pas "extrinsèque" mais, d'une certaine manière, elle est "intrinsèque" à notre religion. Nous avons donc envers elle des rapports que nous n'avons avec aucune autre religion. Vous êtes nos frères préférés et, d'une certaine manière, on pourrait dire nos frères aînés ».

Cette image employée par le Pape Jean-Paul II me paraît très suggestive. Je vous propose de réfléchir à ce que signifie cette fraternité entre l'aîné et le puîné.

1) Tout d'abord quel est le fondement de cette image ? Dire que juifs et chrétiens sont l'un par rapport à l'autre comme deux frères, c'est affirmer qu'ils ont le même père. Qui est ce père ? Est-ce Abraham ? Pour le frère aîné, la réponse est évidemment affirmative. Mais le cadet peut-il se dire légitimement enfant d'Abraham et à quel titre ? L'aîné devrait-il et pourrait-il y consentir ? Avec quelles conséquences ? Ou bien le père commun ne serait-il pas le Père des Cieux ? Que le Père soit Abraham ou le Père des Cieux, comment est révélée cette paternité, quelles conséquences entraîne cette filiation,

SIGNETS _____ **Jean-Marie Lustiger**

quelle est la relation réciproque du premier né et du puîné, les deux fils ont-ils part au même héritage...? En tout cas, l'histoire nous apprend que, de fait, ils ont l'un et l'autre, reçu en indivis la Révélation de Dieu, le trésor de l'Unique, sa Parole. Ils sont donc appelés l'un et l'autre à la fidélité aux Commandements du Père.

2) Essayons maintenant d'imaginer les relations qui peuvent s'établir entre les deux frères. Le livre de la *Genèse* nous donne un premier exemple qui nous fait frémir : Abel et Caïn.

Abel et Caïn, c'est la jalousie absolue, qui va jusqu'au meurtre. J'ai longtemps pensé que cette référence permettait de désigner dans sa nature spirituelle, l'extermination des juifs. Cependant l'entreprise nazie va beaucoup plus loin que Caïn. Car exterminer les juifs, c'est s'en prendre à Dieu lui-même puisque les juifs forment ce peuple à jamais témoin de la révélation du Sinaï et par qui la connaissance des Commandements est transmise à toutes les nations. Le Caïn d'aujourd'hui a lu Nietzsche. Jamais, il ne ferait d'offrande à Dieu, car il est fasciné par cette affirmation du serpent à Adam et Ève : « Vous serez comme des dieux ».

Telle est bien, me semble-t-il, l'ultime explication de la folie de la Shoah comme l'a bien vu Saul Friedländer dans son livre « Reflets du nazisme » qu'il conclut par les lignes suivantes : « La tentation fondamentale : l'aspiration à la toute-puissance qui, par définition même, est la transgression suprême, le défi par excellence, le combat surhumain qui peut se solder par la mort. Cette tentation à la fois métaphysique et ludique d'être comme Dieu, d'être Dieu, est un quitte ou double : on peut tout gagner ou tout perdre, y compris la vie. [...] Le rêve de la toute-puissance, nous le savons, est toujours là, toujours endigué, réprimé par la Loi, quitte à risquer la destruction, avec cette différence (qui tempère peut-être – ou au contraire exacerbe – les rêves apocalyptiques) que, cette fois-ci, partir à l'assaut de la toute-puissance, c'est être assuré de s'engloutir soi-même, et l'humanité avec soi, dans une totale et irrémédiable destruction. ¹ »

3) Jacob et Esaü forment un second exemple à méditer. La relation des deux frères est pour le moins tourmentée. D'abord Esaü accepte de vendre son droit d'aînesse à Jacob en échange du pain et du brouet de lentilles. Puis, Isaac étant près de mourir, Rébecca

1. Le Seuil, 1982 pp. 138-139.

« Frères aînés »

substitue son fils Jacob à Esaü pour recevoir la bénédiction du père. Même si la Bible nous raconte ensuite la rencontre de Jacob et d'Esaü et leurs larmes lorsqu'ils se retrouvèrent, le moins qu'on puisse dire est que Jacob gérait leur relation avec une prudente méfiance. Sans vouloir forcer les choses, ne pouvons-nous pas trouver dans l'oracle du prophète *Malachie* (1, 2): « J'ai aimé Jacob et j'ai haï Esaü » la raison de ce choix irrévocable de Dieu qui d'avance récuse la théorie de la substitution, théorie selon laquelle l'Église prend la place du peuple juif? Car, Israël-Jacob, l'aîné selon le libre choix de l'amour de Dieu, n'a jamais méprisé ni cédé son titre de premier né. Car, aussi, aucune Rébecca n'a pu déguiser le cadet pour qu'il puisse être substitué à son aîné.

Il nous faut nous appesantir un instant sur cette théorie de la substitution et sur ses conséquences. Cette théorie a gangrené pendant une très longue période l'idée que les chrétiens se sont faite de la place des juifs dans l'histoire du salut. Pratiquement, elle revient à s'approprier l'histoire et la mémoire d'Israël en écartant ceux qui en sont les légitimes dépositaires.

Pour légitimer cette théorie, les allégations contre les juifs ne manquèrent point. La première et la plus cruelle de toutes fut la responsabilité de la mort du Christ. Et pourtant l'Église a toujours confessé que le Christ est l'Agneau de Dieu qui porte le péché du monde et qu'aucun homme, puisque tous sont pécheurs, ne peut se laver les mains de sa mort, pas même le Romain Ponce Pilate. Les Évangiles, Paul et tout le Nouveau Testament soulignent bien que toutes les catégories de l'humanité ont participé à la mise en œuvre de sa Passion, ce qu'a clairement affirmé le concile Vatican II après le Catéchisme du concile de Trente. Sur ce fond d'accusation théologique, le Moyen Âge et les temps qui le suivirent furent fertiles en inventions fantasmagiques, accusations de crimes rituels etc...

Malgré cette théorie, un point demeurait extrêmement ferme dans l'univers spirituel des chrétiens : c'est que l'histoire du salut commence avec le peuple juif : le Christ se présente comme le fils de David, fils d'Abraham. Les Écritures Saintes inspirées par Dieu sont transmises par les Juifs. Au fond, l'Église n'a jamais cédé à la tentation de Marcion qui, au deuxième siècle de notre ère, voulut extirper du Nouveau Testament toute trace du Premier Testament. Alors que le grand théologien protestant libéral, Adolf von Harnack, écrivait que « maintenir dans le protestantisme l'Ancien Testament comme un document canonique, de valeur égale au Nouveau Testament, c'est la conséquence d'une paralysie religieuse et ecclésiale ».

SIGNETS _____ **Jean-Marie Lustiger**

En écartant les juifs, en les cachant ou en les expulsant, les peuples chrétiens voulaient préserver l'homogénéité de leur identité. Mais, chrétiens, ils ne pouvaient renoncer à la continuité de l'histoire du salut, ils devaient s'appropriier l'histoire d'Israël. D'une certaine façon la théorie de la substitution qui repose sur une interprétation partielle et inexacte de certains textes du Nouveau Testament était une manière d'assurer cette continuité en maintenant l'exclusion. Sur ce point, je ne peux que vous inviter tous à lire un document rédigé par la Commission Biblique Pontificale, sous la direction du cardinal Joseph Ratzinger, qui porte le titre « Le peuple juif et ses Saintes Écritures dans la Bible chrétienne », en recommandant particulièrement à votre attention l'introduction du cardinal Ratzinger. Ce document prend de front l'ensemble de ces questions et atteste la cohérence de la position de l'Église, proclamée par Vatican II, avec l'enseignement de l'ensemble des Écritures.

4) J'ai eu déjà l'occasion de dire que juifs et chrétiens ont en partage à la fois une racine commune et un conflit. Mais ce conflit, aux yeux mêmes des chrétiens, s'inscrit dans l'attente que l'histoire humaine s'accomplisse selon la volonté de Dieu ; ce qui est aussi l'horizon familier de la pensée juive. La théorie de la substitution supprime le conflit en supprimant l'attente, puisqu'elle élimine les juifs en leur substituant l'Église et en s'appropriant à jamais l'héritage qui, du coup, est trahi.

Il nous faut bien considérer la persistance du conflit. Ce conflit balise le temps de l'histoire et ne sera résolu qu'à la fin des temps quand Israël recevra son Messie, Lumière des Nations, (*Luc 2 ; Isaïe 49*) et que les chrétiens verront « le Fils de l'homme dans sa gloire, venant sur les nuées du Ciel » dont parle le prophète Daniel (*Daniel 7*). Cet inachèvement, cette tension qui subsiste est constitutive de l'histoire puisque chaque homme est appelé à se situer par rapport à l'appel de Dieu ; puisque aussi l'espérance de la résurrection dont, chrétiens, nous vivons dans le Christ, ne sera elle-même réalisée que dans la vision de la Jérusalem céleste qu'annonce le prophète Isaïe et que nous décrit l'Apocalypse. Et donc ce temps ouvert, ce temps du conflit, c'est aussi le temps de la conversion du pécheur, de la fidélité dans la nuit, en un mot de l'espérance. Juifs comme chrétiens sont tendus par une espérance. Ils ont en commun la Révélation reçue et transmise, qui porte leur regard vers cet achèvement dont les traits sont pour chacun marqués par l'expérience des siècles, des cultures et des peuples, marqués par ce que chacun accepte ou refuse de l'autre.

« Frères aînés »

Qui ne sent ici que les tensions peuvent être d'autant plus fortes et douloureuses que les points d'accord et de communion sont plus riches et, finalement, plus solides ? Dès le moment où nous sommes de la même racine, toute tension est vécue comme la naissance d'une blessure, d'un refus possible ; mais elle peut aussi être vécue dans l'espérance d'une lumière et d'une fécondité toujours plus grande.

5) Je vous propose maintenant un troisième exemple de relations fraternelles. Celui de Joseph retrouvant ses frères en Égypte. Une anecdote me permet de le faire. On rapporte que Jean XXIII recevant des représentants du judaïsme aurait dit en se présentant : « Je suis Joseph, votre frère ». Joseph était effectivement son prénom de baptême, Joseph Roncalli. Dans cette formule que d'aucuns ont pu prendre pour humoristique, il y a une vérité plus profonde.

Entre Joseph, le plus jeune, et ses frères aînés, il y a, après une longue séparation, l'obstacle de la langue, de l'oubli, de toute l'expérience de la vie, il y a aussi la mémoire de l'abandon et de la trahison. Il faudra nous souvenir de la manière dont Joseph interroge ses frères qui ne savent pas qui il est pour demander des nouvelles de leur père. Et surtout méditer la scène bouleversante où Joseph se fait reconnaître et où, dans le face à face, ils échangent ce qu'ils sont devenus et qui les sépareit pour retrouver leur commune origine et leur communion initiale. Cette scène n'évoque-t-elle pas ce que nous venons de vivre depuis un demi-siècle ? La pudeur m'empêche d'évoquer les larmes qui ont dû venir aux yeux de certains parmi nous, comme déjà aux yeux de Joseph.

Il me semble que dans les circonstances historiques actuelles, il y a une situation comparable à celle-là. Je cite ici l'une des orientations qu'a proposées Benoît XVI à la synagogue de Cologne. Souhaitant développer « une bonne convivialité avec les communautés chrétiennes », il nous invite à aller plus loin. « Nous devons nous connaître mutuellement beaucoup plus et beaucoup mieux. J'encourage donc un dialogue sincère et confiant entre juifs et chrétiens... C'est seulement ainsi qu'il sera possible de parvenir à une interprétation commune des questions historiques encore discutées. » Puissent se multiplier de pareilles rencontres. Puissent-elles aussi être mises sous les auspices des retrouvailles de Joseph et de ses frères.

Un travail de fond demeure cependant. Benoît XVI le formule en ces termes : « Faire des pas en avant dans l'évaluation, du point de vue théologique, du rapport entre judaïsme et christianisme ». Cette évaluation doit permettre aux juifs comme aux chrétiens, chacun

SIGNETS _____ **Jean-Marie Lustiger**

pour sa part, de voir comment il se situe par rapport à l'autre et comment il reçoit l'autre dans le dessein de Dieu. Ces deux visions ne peuvent pas coïncider puisque le point de départ de chacun est différent. Mais chacun doit pouvoir comprendre le point de vue de l'autre et accepter qu'il pense de cette façon et non pas seulement s'y résigner ou le tolérer. Un autre conseil de Benoît XVI sera ici utile. «Ce dialogue, s'il veut être sincère, ne doit pas passer sous silence les différences existantes ou les minimiser : précisément dans ce qui nous distingue les uns des autres à cause de notre intime conviction de foi et en raison même de cela, nous devons nous respecter mutuellement.»

6) Jusque-là nous avons vu, avec Caïn et Abel, les deux frères entrer dans un conflit mortel, avec Jacob et Esaü, revendiquer contradictoirement l'héritage paternel, avec Joseph, fêter leurs retrouvailles dans la fidélité à leur commune filiation. Il est un autre exemple : la plus haute mission divine confiée à deux frères, Moïse et Aaron, auxquels il faudrait joindre leur sœur Myriam. Mais ce coup-ci, la comparaison est trop audacieuse et risque de nous faire entrer sans que nous y prenions garde au point le plus aigu du conflit qui demeure au sujet du grand Prophète promis par Dieu (*Deutéronome* 18, 15). Il reste qu'il y a dans ces deux figures, l'image d'une commune responsabilité prophétique et sacerdotale donnée par Dieu à l'égard du salut du peuple et de sa fidélité à Dieu.

Revenons à l'expression de Jean-Paul II : « Vous êtes nos frères préférés et, d'une certaine manière on pourrait dire nos frères aînés ». Nous nous retrouvons donc, côte à côte, face à un univers mondial en plein bouleversement. Benoît XVI a mentionné, je le cite, « nos relations fraternelles et inspirées par une confiance croissante ». C'est un fait que nous pouvons tous constater en bénissant Dieu. Cette confiance a été retrouvée à partir de *Nostra Aetate* grâce aux gestes et aux paroles inspirées du Pape Jean-Paul II. Tout le monde ici les a en mémoire.

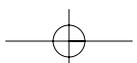
Rappelons aussi que, sur le fond, la conduite de l'Église a été clarifiée par une autre Déclaration sur la liberté religieuse « *Dignitatis humanae* », adoptée la même année. L'Église catholique, pour être fidèle à sa propre doctrine, doit respecter la liberté de chacun. Aucun acte religieux ne doit être fait sous contrainte de quelque nature qu'elle soit ; car l'hommage que Dieu réclame est celui d'une liberté humaine que chacun doit respecter chez autrui puisqu'elle est donnée par Dieu. Quoi qu'il arrive et quoi qu'on puisse en penser il n'y aura pas une nouvelle inquisition...

« Frères aînés »

Seuls cette confiance et ce respect mutuels permettent de vivre dans l'amour véritable la tension structurelle qui traverse les relations du judaïsme et du christianisme et rend possible leur témoignage ; seuls, ils leur permettent de « donner ensemble un témoignage encore plus unanime » comme le dit Benoît XVI, « collaborant sur le plan pratique pour la défense et la promotion des droits de l'homme et du caractère sacré de la vie humaine, pour les valeurs de la famille, pour la justice sociale et pour la paix du monde ». Sur tous ces points, le respect du Décalogue nous réunit dans une même vision du bien de l'homme et de son véritable épanouissement.

Puissions-nous aussi, chacun pour notre part, en rendre grâce à Dieu. Prions les uns pour les autres. Demandons à Dieu pour l'autre sa bénédiction. Que ces retrouvailles aident chacun à plus de fidélité, à accomplir ce que Dieu lui demande. Ainsi, au Ciel, nos prières se rejoindront pour le salut du monde entier, comme se rejoint la prière de Moïse et d'Aaron. N'est-ce pas cela aussi que Dieu attend de nous ?

Au moment où la civilisation oscille sur ses bases et risque de subir de grandes pertes en raison de ses avancées rapides et de ses richesses, ce témoignage commun, et espérons-le unanime, devient un devoir, une œuvre bonne que Dieu demande aux uns et aux autres. Déjà on a pu voir les fruits de cette nouvelle attitude apparaître de bien des façons, dans des réalisations concrètes pour secourir les plus grandes détresses, intervenir avec précision et efficacité là où semble devoir être atteinte la limite de l'action humanitaire. J'estime d'ailleurs qu'en ce qui regarde la résurgence d'un antisémitisme ancien ou l'apparition d'un nouvel antisémitisme, cette action commune de l'Église catholique et des communautés juives est le meilleur moyen d'en prévenir le développement, car il met en évidence ce qui nous unit, frère aîné et frère puîné.



Communio, n° XXXI, 1 – janvier-février 2006

Henry QUINSON

« Y'a pu d'respect »

*Samedi 26 février 2005
Hôtellerie de la Sainte-Baume¹*

Le mot de « *respect* » ne figure pas dans les sept piliers sur lesquels est fondée la Fraternité² à laquelle j'appartiens, et l'expression n'apparaît que dix fois dans le document de soixante-deux pages qui résume notre forme de vie. Pourtant, dans les cités HLM comme celle que nous habitons, l'exclamation « *Y'a pu d'respect !* » est souvent entendue. Il est donc indispensable d'essayer d'abord de comprendre ce que cette expression veut dire exactement dans la

1. Les pages qui suivent reprennent une communication faite à une session interdiocésaine de formation Toulon-Marseille sur le thème « Faut-il éduquer au sens du sacré ? » Ces réflexions auxquelles a été conservée leur liberté de ton nous ont paru éclairantes après l'actualité d'octobre et novembre 2005 dans les « banlieues » françaises. [NDLR]

2. La fraternité Saint-Paul est une communauté religieuse établie au cœur de la Cité Saint-Paul à Marseille, construite en 1962 pour accueillir les Pieds-Noirs, et reloger les habitants de la Vieille-Ville, cité de transit majoritairement habitée par des Maghrébins, des Comoriens et quelques familles gitanes : le provisoire est devenu définitif au fil des ans et l'habitat s'est dégradé. La fraternité, fondée en 1997, y mène une vie de prière et de travail au service des habitants. Sans règle de vie codifiée, elle s'organise autour des 7 piliers tirés de la tradition catholique : célibat évangélique, prière quotidienne, logement en cité HLM, travail (à temps partiel), hospitalité, entraide, participation à la vie paroissiale.

SIGNETS _____ **Henry Quinson**

bouche de ceux qui l'emploient, avant d'expliquer les raisons d'une situation sociale où manque, dans une certaine mesure, ce fameux « *respect* », et de chercher les réponses possibles à ce défi, en rappelant que, personnellement et communautairement, nous préférons dépasser ce vocabulaire pour que, paradoxalement, on puisse à nouveau connaître le « *respect* » dans nos environnements urbains modernes.

I. Traduction de « Y'a pu d'respect ! »

Tout d'abord, le mot et la préoccupation ne sont pas réservés aux quartiers difficiles de Marseille, ni même à l'Hexagone. Au mois d'août 2004, à quelques jours de la rentrée scolaire, un sondage effectué outre-Atlantique montrait que les Canadiens souhaitaient que le « *respect des autres* » soit transmis en priorité aux enfants, les leurs ou ceux des autres. Ils étaient 26 % à avoir placé cette valeur au premier rang de leurs préoccupations éducatives. Dans l'ancien comme dans le nouveau monde, le mot est en vogue.

Mais que veut-il dire exactement ? Le mot « *respect* » vient du latin *respectum*, qui signifie « *regard en arrière* ». Il suggère un certain recul, une certaine maîtrise de soi, une distance juste par rapport aux personnes et aux choses. Le Larousse explique qu'il s'agit du sentiment de considération envers quelqu'un, et qui porte à le traiter avec des égards particuliers. Par extension, le « *respect* » désigne aussi les manifestations de ces égards, d'où l'expression : *manquer de respect à quelqu'un*. Le mot peut aussi être employé pour exprimer la considération que l'on a pour certaines choses, par exemple : *le respect de la parole donnée*.

Ce qui est intéressant pour nous, chrétiens, c'est que ce mot peut également exprimer le sentiment de vénération envers ce qui est considéré comme sacré. Ainsi, on parle du *respect des morts*, question d'actualité justement, avec la médiatisation d'un certain nombre de profanations de tombes. Dans nos quartiers, la pire des injures, c'est de « *jurer sur les morts* » de quelqu'un d'autre. Dans les familles musulmanes, on entendra parler du respect qu'il faut avoir pour Dieu. Ce mot est absent du *Vocabulaire de théologie biblique*, mais il est un proche équivalent du mot « *crainte* », cette admiration devant la majesté du Très-Haut qui vous laisse sans voix et vous invite au prosternement si cher à l'islam, religion de la soumission à Dieu.

« Y'a pu d'respect »

Les synonymes de « *respect* » sont donc, pour les *personnes* : *considération, estime, piété, révérence*, à quoi s'opposent : *désinvolture, impertinence, insolence, irrespect, irrévérence*. Pour les *choses*, le synonyme de « *respect* » est essentiellement le mot « *culte* », que l'on utilise maintenant même pour qualifier un film : c'est un « *film-culte* ». Pour exprimer le contraire du respect pour les choses, on aura recours aux termes : *déconsidération, dédain, mépris, profanation, violation*.

Avec tous ces synonymes, on commence à y voir plus clair. Quand mes voisins disent que « *les jeunes de maintenant* » ne « *respectent plus rien* », ils font référence aux graffitis sur les murs, aux tags, au trafic de drogue, aux vols de voitures et de mobylettes, au bruit dans les cages d'escaliers, à la musique tonitruante, au déclenchement des feux l'été, aux pétards du mois de juillet, aux injures, aux bagarres entre voisins et à l'école, aux cambriolages et aux meurtres, parfois. « *Les parents s'en foutent* », entend-t-on. « *On laisse trop faire.* »

Je trouve très éclairant de constater que le « *manque de respect* » est à la fois insolence, mépris et violation *des choses et des personnes*. Or certains observateurs de notre société vont encore plus loin. Ils mettent en relation le recul des marques de politesse et la multiplication des incivilités avec la baisse de la pratique religieuse. En France, elle serait de moins de 15 % chez les catholiques et d'environ 8 % chez les musulmans. Il s'agit là de chiffres mesurant la pratique cultuelle : participation à la messe du dimanche, pour les chrétiens, et à la prière du vendredi, pour les musulmans. Dans le diocèse de Marseille, les chiffres sont encore bien plus faibles... Et puisque il semble s'établir une corrélation, voire une relation de cause à effet entre « *respect des choses* », « *respect des personnes* » et « *respect de Dieu* », il est nécessaire d'examiner d'un peu plus près cette question : le manque de respect viendrait-il de l'absence d'une éducation au sens du sacré ?

II. D'où vient le manque de « respect » ?

Dans un quartier comme celui où nous habitons, l'analyse des causes du « *manque de respect* », selon l'opinion de nos voisins, aboutit souvent aux *carences de l'autorité parentale* : « *les parents ne disent plus rien* », observent-ils. Un certain nombre d'habitants se plaignent du fait que lorsqu'ils vont voir les parents d'un enfant

SIGNETS _____ **Henry Quinson**

qui a fait une bêtise, ces derniers ne sanctionnent pas leur enfant mais s'en prennent au contraire à l'adulte qui vient s'expliquer. L'éducation à l'africaine, c'est-à-dire la solidarité entre tous les adultes du village quand il s'agit de reprendre un plus jeune, ne fonctionne plus. Cette analyse est trop unilatérale, mais elle comporte, à mon avis, une part de vrai. La petite cité HLM où nous habitons depuis huit ans ne dépasse pas les mille habitants. Les immeubles ne font pas plus de cinq étages. Les enfants vont tous à la même école et au même collège. Bref, tout le monde se connaît. En apparence, c'est comme un village, avec sa petite place où les mères de famille devisent ensemble sur les bancs tandis que leur progéniture joue au foot sous leurs yeux. Les hommes, quant à eux, alternent sessions de mécanique et parties de boules sur le parking et le terrain de pétanque de la cité. Bref, tout devrait bien se passer ! Et pourtant...

Respect et représentation politique

Quelles sont les différences entre un village africain et un village français ? Il y en a au moins trois. D'abord, il n'y a aucun maire élu par cette communauté de locataires. Le village français de 350 habitants a son conseil municipal, mais la cité HLM de 900 locataires ne possède *aucune représentation politique locale* équivalente. C'est la première carence d'autorité. Le respect des lieux n'est pas encouragé parce qu'il est géré par des autorités lointaines – société des HLM, mairie, préfecture – qui n'ont qu'un lien très faible et très flou avec les habitants, à travers des associations, telles que l'association des locataires, par exemple. Les logements sont attribués selon des critères obscurs, sans réelle concertation avec ceux qui vivent sur place, par des personnes qui logent ailleurs – plutôt dans des villas, dans un autre contexte social.

N'attribuons donc pas trop vite le manque de respect pour les murs des immeubles, les cages d'escaliers et la végétation environnante à une carence d'éducation parentale et à l'absence d'initiation au sens du sacré. Ce serait une fuite dans un spiritualisme désincarné et individualiste. La foi chrétienne doit absolument interroger les structures de la vie sociale et politique dans laquelle elle est vécue. Son rayonnement passe non seulement par la catéchèse des enfants et des adultes, mais aussi par la conversion intelligente, réfléchie et collective des groupes humains de bonne volonté où chaque baptisé est envoyé vivre l'Évangile.

« Y'a pu d'respect »***Respect et multiculturalisme***

La deuxième difficulté tient sans doute au fait que les habitants de la cité viennent de *milieux culturels différents*. Majoritairement musulmanes certes, les familles du quartier n'en sont pas moins diverses par leurs langues et leurs origines géographiques : il y a des Algériens dits « arabes », Kabyles, Tunisiens, Comoriens, Turcs, auxquels s'ajoutent des gitans évangéliques et catholiques, trois familles juives et quelques pieds-noirs maltais ou français. Faute de parler la même langue, les adultes éprouvent des difficultés à communiquer entre eux : l'arabe n'est pas le tamazight ni le turc, et encore moins le comorien !

Pour cette raison, la foi n'a pas le rôle unificateur qu'on lui attribue parfois, car les lieux de culte musulmans séparent les pratiquants selon leurs nationalités : les salles de prière sont soit algériennes, soit tunisiennes, soit comoriennes. La langue arabe elle-même est éclatée en divers dialectes, à quoi s'ajoute le fait que le Coran et les prières sont récités par cœur sans aucun accès au sens, comme pour certains, la liturgie catholique en latin d'avant Vatican II.

Autre complication, les enfants parlent tous le français appris à l'école, ce qui crée un fossé supplémentaire entre les générations. Les parents ont « la honte » d'aller voir les enseignants, car beaucoup d'entre eux ne connaissent pas l'institution scolaire ou ne parlent pas bien notre langue. Par ailleurs, ils ont souvent une perception des Français déformée et négative, car ceux qui habitent les cités pauvres sont généralement des personnes à problème : alcooliques, sortant de prison, familles du « quart monde ». Les autres sont partis habiter des quartiers bénéficiant d'un meilleur environnement social, comme le décrit très bien le petit livre récent d'Éric Maurin, *Le ghetto français, enquête sur le séparatisme social* (Seuil, 2004).

Du fait que la préfecture a le droit d'imposer 15 % de locataires « à problème », la présence de certains individus crée des phénomènes de méfiance et ne favorise pas une vie sociale sereine. Les enfants sont témoins, dès leur plus jeune âge, de scènes de violences verbales et physiques qui n'encouragent guère le respect des autres et donnent une piètre idée du monde des adultes. Les jeunes, le plus souvent, ne font que reproduire le discours et les gestes de ghettos hostiles à toute forme d'autorité politique (mesuré par un fort taux d'abstention aux élections) et de discipline économique (la majorité des habitants étant chômeurs, RMIstes et/ou travailleurs « au noir »).

SIGNETS _____ **Henry Quinson**

Enfin, l'autorité des pères, lorsqu'ils sont encore là, est érodée pour diverses raisons. D'abord, ils souffrent souvent de leur analphabétisme, comme le montre cette anecdote. Un jour, où je corrigais l'orthographe de mon petit voisin, A., 8 ans, il me dit : « *Mais qu'est-ce que tu en sais que ça s'écrit comme ça ?* » Je lui rétorque que je suis plus âgé que lui. Cela ne lui suffit pas. Il n'est pas convaincu de mon autorité en français. Pourquoi ? Parce que son père ne sait pas lire, tout simplement. Ce n'est que lorsque je lui explique que je suis, entre autres choses, professeur, qu'il accepte la légitimité de mes remarques. S'ajoute à ce problème de l'analphabétisme, la dévalorisation de l'image du père à cause de sa situation (fréquente) de chômeur, ou, dans le meilleur des cas, de son statut social perçu comme « *en bas de l'échelle* » (expression d'un voisin alternant chômage et travail de terrassier). Culturellement, on constate leurs difficultés à transmettre des valeurs et des rites traditionnels, souvent musulmans et ruraux, dans un univers laïc et urbain. Comment demander à ses enfants de respecter les autres quand on n'est même plus respecté soi-même comme parent ?

Respect et représentations de Dieu

Étant franco-américain, j'ai quelques difficultés à parler des relations entre l'état de la société française et la pratique religieuse qui est beaucoup plus élevée aux États-Unis (de l'ordre de 40 % par rapport au 15 % français). La culture nationale française est extrêmement laïcisée, me semble-t-il, à la limite du refoulement. À Marseille, la première semaine sainte que j'y ai vécue m'a laissé pantois : l'église était presque vide le jeudi et le vendredi saint ! Une telle situation est liée à l'histoire des relations orageuses entre l'Église catholique et les représentants des institutions républicaines de ce pays. Il reste que les lois Jules Ferry sur l'école et la séparation de l'Église et de l'État de 1905 ont eu, à mon avis, une influence considérable sur la situation actuelle. On pourrait les comparer à la politique d'arabisation conduite en Algérie par Houari Boumédiène.

Comme en vingt ans, on forme une génération, les enseignants ont un pouvoir considérable sur les esprits. Il n'est pas douteux qu'une mentalité et une culture nouvelles sont nées de l'école de la IIIe République. Étant moi-même très attaché à la laïcité, je ne vais pas critiquer le principe de la séparation de l'Église et de l'État. C'est plutôt sa mise en œuvre qui pose parfois question en France. La bourgeoisie libérale française n'a jamais admis l'idée que la foi

« Y'a pu d'respect »

n'était pas seulement une affaire privée, qu'elle devait nécessairement rayonner dans la vie sociale. Ce qui a parfois conduit à un « laïcisme » qui a nui à la vitalité des communautés chrétiennes. D'autres facteurs expliquent la faible pratique religieuse en France, tel le matérialisme pratique qui sévit dans tous les pays riches. Mais la « *laïcité à la française* » est très probablement une clé pour expliquer l'écart avec des pays comme les États-Unis.

Or cette question de la participation des adultes à une communauté de foi vivante est cruciale. Comment respecter l'autre dans ses traditions spirituelles lorsqu'on a des parents sans aucune pratique religieuse ? La plupart des petits Français aujourd'hui sont incapables d'appréhender la question de la transcendance, car ils ne sont nullement éduqués à l'intériorité : ni l'école, ni la famille, ni la télévision ne peuvent les initier sérieusement aux questions du sens ultime de l'existence et à la célébration du mystère de la vie. Il m'a semblé révélateur que même des chrétiens s'interrogent – comme nous le faisons aujourd'hui – non sur les *modalités*, mais sur la *nécessité* d'une éducation au sacré. Certes, ce terme doit être défini évangéliquement, mais comment des parents pourraient-ils nourrir matériellement leurs enfants sans leur offrir aussi une alimentation spirituelle ?

Dans ce domaine, l'arrivée de l'islam dans nos quartiers a obligé à se poser ce type de questions à nouveaux frais, non sans compliquer aussi les choses : il s'agit d'une tradition religieuse sans aucune expérience du pluralisme religieux, au sens libéral du terme (tout individu est libre et égal en droit). Le Coran, comme l'hindouisme, préconise une ségrégation sociale explicite, distinguant les citoyens de « catégorie A », les musulmans, qui ne peuvent cependant se convertir sous peine d'être condamnés à mort, et les citoyens de « catégorie B », les *dhimmi* (juifs et chrétiens, « *gens du livre* ») qui sont tolérés sans avoir le droit de proposer aux autres leur foi. Quant aux païens, aux agnostiques et aux athées, ils n'ont tout simplement pas droit de cité !

Comment imaginer ce qui se passe dans la tête d'un jeune musulman qui arrive en France avec l'habitude d'entendre, cinq fois par jour, l'appel à la prière et qui, dans le système laïque français, ne peut même pas prendre un seul temps de méditation pendant sa journée de classe ? Beaucoup de refoulement, d'opposition, de confusion naissent de ce passage brutal d'un système à un autre. Voici ce que nous entendons souvent chez nous de la part de nos jeunes voisins : « *Vous faites la prière des Français ?* » Pour eux, nationalité,

SIGNETS

 Henry Quinson

religion et ethnie, c'est tout un. Abdelhamid Ben Badis (1889-1940), le fondateur du nationalisme algérien, ne disait pas autre chose : « *L'arabe est ma langue, l'Algérie est mon pays, l'islam est ma religion.* » L'un d'entre nous, Karim De Broucker, est Marseillais d'origine algérienne. Une énigme ! « *Tu es arabe, donc tu es musulman ?* » À travers ces questions des enfants, nous éduquons au sens de la vérité historique (Il y a quand même 3 millions de chrétiens en Égypte ! Et saint Augustin, ce Père de l'Église algérien, etc.), et à un accueil de la complexité du monde et du pluralisme. Le respect de l'autre commence par là, pensons-nous. Dire la vérité d'une part, ne pas l'imposer de l'autre. Laisser cheminer les questions, les découvertes, la réflexion, les témoignages, et, surtout, l'amitié.

Une anecdote résumera mon propos. À notre arrivée dans le quartier, A., 14 ans, me parlait les yeux fermés parce que je portais au cou une petite croix. Le Coran, paraît-il, interdisait de regarder un tel objet – ce qui est faux, en réalité. Six mois plus tard, A. jouait au scrabble avec moi dans notre appartement, les yeux ouverts. Un an plus tard, au détour d'une séance d'accompagnement scolaire, il me lance : « *Mais en fait, vous êtes venus pour nous !* » Je pense que l'éducation au respect de l'autre dans sa différence et au respect de Dieu passe par la *proximité* avec des adultes qui témoignent par des gestes simples leur désir de fraternité universelle.

Finalement le respect du faible et du pauvre passe avant tout par le choix d'habiter avec lui, comme le Christ est venu, tout Dieu qu'il était, habiter avec nous : « *le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous* » (*Prologue de l'évangile de Jean*), « *Le Christ, lui qui était de condition divine, ne retint pas avidement le rang qui l'égalait à Dieu, mais il s'anéantit lui-même, prenant la condition de serviteur, se faisant semblable aux hommes* » (*hymne de la Lettre de saint Paul aux Philippiciens*). Un Dieu qui ne se fait pas homme m'aime seulement du haut du Ciel, sans aller « jusqu'au bout ». Un tel Dieu, que je qualifierais de « *Dieu haut parleur* », ne respecte pas totalement ses créatures, et l'on ne doit pas être surpris que les nombreux athées du monde moderne n'aient pour lui, en retour, aucun respect. Moi non plus, je n'ai aucun respect pour « ce vieux barbu » ou cet œil qui regarde souffrir l'humanité, de loin, planqué dans son nuage de sainteté. Le manque de respect pour Dieu peut donc être une étape, à mes yeux, vers la découverte du vrai visage de la divinité. Certes, Dieu est le Très-Haut, mais c'est aussi le Très-Bas, le messie souffrant, le Verbe fait chair jusqu'à la mort injuste sur une croix, par amour de ses créatures.

« Y'a pu d'respect »

III. Apprendre le « respect » en le dépassant

Pouvons-nous donc alors nous contenter de tous ces slogans humanistes, au demeurant très généreux : « *respectons les différences !* », « *respectons les personnes !* » ? Ils s'enracinent trop souvent, me semble-t-il, dans une idéologie libérale, qui possède une réelle richesse, mais se heurte aussi aux limites d'une anthropologie sécularisée.

De la tolérance libérale à la fraternité en Christ

La grande force et l'immense noblesse du libéralisme – intellectuel, politique et économique – c'est l'acte de foi qu'il pose en la liberté individuelle. Méfiant à l'égard de toutes les institutions – en particulier l'État, mais l'Église a aussi été dans sa ligne de mire – il croit que les échanges entre personnes privées vont faire progresser la science – car la vérité se découvre par la réfutation argumentée des idées reçues – de même que la richesse des nations – par la libre combinaison des facteurs de production dans un système de « *laisser faire* », « *laisser passer* ». La démocratie elle-même doit être soumise à un système de contre-pouvoirs pour protéger les minorités de la dictature majoritaire. Ces idées sont bonnes et ont prouvé leur relative efficacité dans l'ordre des connaissances et du progrès matériel.

Mais il faut noter que le libéralisme ne prône nullement le « *respect de l'autorité* ». Au contraire, il se défie de toute forme de monarchie absolue, il a combattu le cléricisme et les monopoles industriels et il défend l'idée d'un État réduit à ses fonctions régaliennes (défense et police). Son point faible, me semble-t-il, c'est qu'il réduit l'ambition collective à un bien-être individuel. Chacun est libre de faire ses choix, certes : « *Chacun sa route, chacun son chemin* », dit la chanson. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Quand je vois un jeune fumer du cannabis au pied d'un immeuble, dois-je le laisser tranquille parce que c'est « *son truc* » ? La liberté ainsi conçue ne se transforme-t-elle pas souvent en indifférence, voire en démission ?

Il convient, à mes yeux, de revenir à une notion trop négligée dans nos pays riches : la fraternité. Le chrétien ne peut pas se contenter d'être « *tolérant* » – mot totalement absent de nos Écritures, il faut le signaler. Il lui est demandé d'aimer. Respecter l'autre, cela ne signifie jamais se désintéresser de ses choix, ou penser que

SIGNETS _____ **Henry Quinson**

tout est relatif dans l'ordre moral. Le Christ ne nous a pas laissé comme commandement : « *Respectez-vous les uns les autres* ». Nous n'avons qu'un seul commandement à vivre :

« *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.* »

C'est dans cette dimension humaine fondamentale que surgit le sens du sacré. Pour nous, tout homme est à l'image de Dieu, tout homme est donc sacré. Il ne doit pas seulement être respecté, il doit être honoré, aimé jusqu'à donner notre vie pour lui ! Nous sommes tous appelés au martyre. C'est là que les jeunes « *irrespectueux* » – les « *sauvageons* », disait un ministre de gauche ; la « *racaille* », dit un ministre de droite – prendront au sérieux le sacré, et seront touchés, transformés par lui.

Le Christ, source et mesure de notre respect de Dieu et des hommes.

« *Comme je vous ai aimés* » : comment Jésus nous a-t-il aimés ? Comment a-t-il exprimé son respect pour nous, sachant que, en ce qui nous concerne, nous ne l'avons pas respecté : nous l'avons mis à mort.

Le Christ n'a pas seulement fait montre de patience et de douceur. Il a aussi dénoncé l'hypocrisie religieuse des pharisiens. Il les a traités de « *sépulcres blanchis* ». Il ne faut pas confondre, à mon sens, le respect et le « *laisser faire* ». Le Christ n'a jamais porté une arme, n'a jamais attenté à la vie de quiconque. Mais il a enseigné, il a guéri, il a rendu visite à ceux qu'il aurait pu se contenter de « *tolérer* ». Son respect consistait à *ne pas* respecter certaines conventions sociales et religieuses de l'époque : il a guéri des malades le jour du sabbat, il est allé déjeuner chez les publicains « *impurs* », il a défendu la vie d'une femme adultère qui devait être lapidée.

Ce que je voudrais donc faire observer, c'est que le « *respect* » chez Jésus de Nazareth n'a rien à voir avec une acceptation passive de l'ordre établi. Ainsi sommes-nous très loin du confucianisme chinois. Mais on peut affirmer que toutes les religions, y compris celle de l'Église du Christ, doivent continuellement être soumises, dans l'Esprit saint, à la critique du Christ des Écritures et de la Tradition. C'est Lui la norme ultime du « *respect* » de Dieu, des autres, du monde qu'il nous a confié et de nous-mêmes.

N'oublions jamais que Jésus ne s'est pas fait traiter d'ascète, mais d'« *ivrogne et de glouton* », de « *fou* » et même de « *blasphéma-*

« Y'a pu d'respect »

teur » ! Le « *respect* » que nous devons apprendre aux plus jeunes, n'a donc pas pour objectif ultime d'obtenir une confortable paix sociale dans une atmosphère de luxe matériel engourdissant, au mépris de la vérité ou de la justice !

Le Christ, Dieu de la rencontre et de la reconnaissance

L'agressivité de certains jeunes vient essentiellement de ce qu'ils ne se sentent pas reconnus. L'homme ne respecte les autres et son environnement que s'il se sent lui-même respecté. S'il est méprisé, il méprise à son tour, jusqu'à l'autodestruction parfois. Or, si nous regardons le Christ des évangiles, un appel nous est lancé : aller, comme lui, à la rencontre de ceux qui se sentent rejetés par la société.

Dans notre quartier, trois fois par semaine, nous accueillons 70 personnes chez nous. La moitié sont des enfants et des jeunes de la cité, l'autre moitié des lycéens, des étudiants, des adultes qui viennent pour aider nos voisins sur le plan scolaire. Ce système de tutorat s'est mis en place à la demande des habitants eux-mêmes. Non seulement il permet de réduire l'échec scolaire, mais cette multitude de rencontres interpersonnelles fait que les jeunes se sentent reconnus, aimés. Le quartier tout entier est visité. Il n'est plus un ghetto.

Symboliquement, psychologiquement, cet univers s'ouvre à une fraternité sans frontière, sans exclusive. Alors l'éducation au respect est possible, avec toutes ses exigences intellectuelles, spirituelles et humaines.

Vivre l'incarnation pascale, mystère d'amour fraternel

En conclusion, je veux rappeler cette vérité première : les jeunes n'apprendront le vrai respect de Dieu et des autres qu'en voyant des adultes pratiquer ce respect entre eux et à l'égard de leurs enfants. La parole peut alors éclairer les gestes, en les commentant, quand surgissent les questions. La spiritualité chrétienne s'incarne à tous les niveaux, selon les charismes et les talents de chacun.

Mais il ne faut jamais perdre de vue les dimensions collectives : politique du logement, carte scolaire, fiscalité des bas revenus, etc. Voir large donc. Mais voir aussi profond : fonder théologiquement notre anthropologie en méditant et en vivant le mystère du Christ dans l'Esprit saint pour que les plus jeunes découvrent leur origine et leur terme : Dieu, le Père de tout homme.

SIGNETS _____ **Henry Quinson**

Respecter l'autre, finalement, n'est-ce pas, à travers la fraternité humaine apprise du Christ, lui faire découvrir, dans nos vies, que Dieu est Amour et qu'il habite parmi nous et en nous? Oui, il faut éduquer au sens du sacré, mais, en Christ, le sacré, ce sont nos vies humaines offertes, avec intelligence et discernement, au souffle de l'Esprit.

Henry Quinson, de la fraternité Saint Paul, est arrivé à la cité il y a 7 ans avec un ami chrétien Karim, d'origine algérienne. Franco-américain, il « redécouvre à 20 ans sa vocation de baptisé » et quelques années plus tard, abandonne la vie professionnelle pour entrer à l'abbaye de Tamié où il restera 5 ans et où il retourne régulièrement pour faire retraite. Il s'est senti appelé à un choix de vie plus simple, « à vivre une vie de prière, de travail et d'accueil au milieu de gens modestes et qui ne connaissent pas le Christ ». Après avoir vécu un an à La Renaude avec Karim, ils cherchent avec l'archevêque un lieu où leur communauté pourrait être « présence d'Église » : ils choisissent d'habiter à la Cité Saint-Paul.

Pour en savoir plus, consulter le site de la Fraternité :
<http://perso.wanadoo.fr/frat.st.paul/Fraternite.htm>

Irène FERNANDEZ

Du bon usage de la colère

IRASCIMINI, *et nolite peccare (Psaume 4)*, mettez-vous en colère mais ne péchez pas : c'est ainsi que la Vulgate traduit un passage obscur du psaume 4, reprenant ainsi l'interprétation qu'en donnait la Septante, reprise elle-même par l'*Épître aux Éphésiens* (4, 26). Je me permettrai ici une broderie toute personnelle sur ce fragment de texte, qui n'en est évidemment pas une exégèse.

La colère, à mon avis, n'est pas toujours mauvaise conseillère, et elle ne messierait pas nécessairement et dans tous les cas aux chrétiens. Il serait même grand temps qu'ils en fissent preuve à bon escient. Car ils ont des ennemis, non pas personnels, mais ès qualité. Et chaque fois qu'ils laissent à ceux-ci le champ libre, ils leur permettent d'exercer des ravages dans l'esprit d'un public de plus en plus inculte en matière religieuse. C'est donc un devoir de ne pas le supporter.

Qu'il existe des « ennemis du nom chrétien », comme on disait autrefois, cela n'est pas vraiment nouveau, mais ce n'est pas faire preuve d'un pessimisme excessif que de remarquer qu'ils sont aujourd'hui particulièrement virulents. Je ne veux pas parler ici de tous les lieux du monde où les chrétiens sont en danger du fait de leur foi. C'est un point que notre vie protégée ne devrait jamais oublier. Je veux évoquer ici une haine plus modeste dans ses effets que celle qui menace nos frères plus exposés, mais qui est une haine aussi, et non sans danger.

SIGNETS

 Irène Fernandez

Haine intellectuelle et spirituelle dont je ne prendrais que deux exemples saillants dans l'actualité. Le premier est le succès en France du *Traité d'athéologie* de Michel Onfray, les centaines de milliers de lecteurs qui se sont laissés apparemment séduire par ce tissu d'erreurs et de vitupérations. Le second est la réaction de certains critiques anglais et américains au moment de la sortie du film inspiré de la première des *Chroniques de Narnia* de C. S. Lewis¹. La thématique chrétienne de ce récit, et donc du film qui s'en inspire, est très discrète, quand elle n'est pas lourdement tirée vers une interprétation catéchétique, comme dans certains milieux américains². On peut penser que beaucoup de spectateurs, tout ignorants de la foi chrétienne, ne la discerneront même pas. Cela n'a pas empêché le déchaînement d'une véritable rage idéologique chez certains, dont le plus beau cas (mais loin d'être le seul) est un article qui reproche à Narnia de représenter « tout ce qu'il y a de plus haïssable dans le christianisme », et de plus vomitif aussi, pour faire bonne mesure³. Précisons que cet élément « répugnant » est avant tout l'idée de Passion rédemptrice. Au moins on sait à quoi s'en tenir.

Cette haine déclarée a au moins un avantage par rapport à des désaccords aussi profonds mais plus feutrés : elle nous oblige, nous qui faisons profession de christianisme, à reconnaître l'existence de ces ennemis dont notre belle âme ne veut pas. Alain Besançon écrivait déjà il y a une trentaine d'années que les chrétiens refusent d'avoir des ennemis ou d'admettre que l'Église en ait⁴. Cette remarque a malheureusement toujours du vrai, et ce refus nous

1. *Le lion, la sorcière blanche et l'armoire magique*. Joli film, non idéologique au possible, mais qui est plutôt une agréable illustration du conte de Lewis qu'autre chose. C'est peut-être parce que le cinéma nous impose des images, alors que le texte laisse la porte ouverte, c'est le cas de le dire, à l'imagination. C'est en ce sens que l'armoire est une armoire tout court dans le titre de Lewis : lui accoler l'adjectif « magique » est une amplification inutile et même une méprise, car il ne s'agit pas d'un talisman qui marche à tous les coups...

2. Voir sur le sens de cette discrétion l'essai de Jean-Yves LACOSTE, *Narnia, monde théologique? Théologie anonyme et christologie pseudonyme*, Éditions Ad Solem, 2005.

3. Article de Polly TOYNBEE dans *The Guardian*, 5 décembre 2005. Si l'on doit assister à ce film, l'auteur conseille de ne pas oublier d'emporter un de ces sacs que l'on vous donne dans les avions en prévision de nausées incoercibles.

4. Dans *La confusion des langues*, 1978, texte repris en première partie de *Trois tentations dans l'Église*, Calmann-Lévy 1996, rééd. Poche 2002.

Du bon usage de la colère

empêche fréquemment de faire face aux conflits réels auxquels nous avons affaire, bon gré mal gré. Il nous pousse trop souvent à des interprétations plus que « bénignes » des positions de nos adversaires, parfois jusqu'au ridicule. Ainsi, sur une radio très écoutée, un pasteur congratulant Onfray de son athéisme, si purificateur pour la foi, et tout ce qui s'ensuit : réaction d'autant plus bouffonne que ce révérend dut avouer après son discours qu'il n'avait pas lu le livre qu'il louait... Mais « l'autre », c'est bien connu, pense toujours mieux que nous, a toujours quelque chose à nous enseigner, et contester les assertions les plus extravagantes ou les plus scandaleuses, c'est manquer de tolérance, vertu suprême, et ne rien comprendre aux nuances si nécessaires dans un débat civilisé.

Mais les autres, beaucoup de ces autres en tout cas, n'ont cure d'un tel débat⁵, et il serait temps d'admettre une bonne fois que tout le monde il est pas beau, tout le monde il est pas gentil, et qu'on ne peut échanger et dialoguer à tour de bras avec des personnes qui n'en ont pas la moindre envie. Il faudrait peut-être se dire aussi que si on ne nous aime pas, nous autres catholiques en particulier, ce n'est peut-être pas entièrement de notre faute : ne donnons pas avec ferveur dans un masochisme bien-pensant et ne détournons pas de sa vraie signification la repentance exprimée plusieurs fois par l'Église en abondant dans le sens de ses pires adversaires. Car ils ne s'opposent pas seulement aux bévues, erreurs et fautes d'une Église sans péché certes, mais non sans pécheurs, comme disait le cardinal Journet. Ce ne sont pas les défaillances de disciples toujours insuffisants qu'ils attaquent, mais bien la personne même du Seigneur de ces disciples. Or, si quelque chose doit bien « interpeller » ceux qui ont mis leur foi en Lui, ce sont bien les gifles qu'Il reçoit. Comme le dit Saint Thomas, on n'a pas à supporter patiemment les injustices qui rejaillissent sur Dieu et sur l'Église⁶.

Il faut les combattre au contraire, et le courage de la différence, qu'a recommandé récemment le cardinal Tauran⁷, doit aller parfois jusqu'au courage de l'opposition. Il ne faut pas se taire devant la calomnie, et c'est ici qu'un bon coup de colère ne serait peut-être pas de trop, un peu de cette indignation dont parla un jour Simon

5. On peut donner en exemple de cette attitude le refus obstiné d'Onfray d'affronter publiquement ses contradicteurs ou ses critiques.

6. II^a II^{ae} 108, 1, ad 4.

7. In « Laïcité et nouvelle évangélisation en France », conférence publiée dans la revue *Képhas*, 16, octobre-décembre 2005, p. 65.

SIGNETS *Irène Fernandez*

Leys à propos des stupidités du maoïsme occidental. Elle nous pousserait à réagir, au lieu de si bien « comprendre » ce qu'on n'ose appeler la « pensée » de l'autre qu'on finit par en excuser toutes les aberrations. Notons que « comprendre », comme c'est souvent le cas, est pris ici à contresens, car on se dispense en fait par là de tout effort de compréhension réelle.

Un tel effort, qui essaierait de saisir les raisons de la haine actuelle dont fait l'objet le christianisme, ne serait pourtant pas superflu, quand ce ne serait que pour ajuster la réponse : la colère ne doit pas aveugler. Mais on en est réduit pour l'instant à des hypothèses qui sont trop générales pour être vraiment explicatives. Il serait bien utile de travailler à les affiner.

Il faut s'interroger en tout cas sur l'existence d'un tel ressentiment à une époque de sécularisation, et d'ignorance ou de méconnaissance générale du christianisme. Certains jugent, il est vrai, que nous ne sommes pas assez sécularisés au contraire, témoin par exemple l'omniprésence télévisuelle de la mort de Jean-Paul II et de l'élection de son successeur ; la société serait de ce point de vue en proie à un envahissement du « religieux », dont l'étendue réelle resterait à démontrer. Mais pourquoi cet « envahissement » tout relatif est-il si vivement rejeté, alors que l'Église ne nourrit aujourd'hui aucun dessein de domination politique ?

Il faudrait sans doute analyser les obscurs amalgames qui se font dans les esprits autour du mot « fondamentalisme », et peut-être aussi chercher du côté de ce qu'on appelle si mal la morale sexuelle. Car c'est bien dans ce domaine-là que les critiques de l'enseignement de l'Église sont les plus vifs, on le sait. Mais s'il est fort naturel qu'un incroyant rejette les exigences chrétiennes en la matière, il est quand même étonnant qu'on fasse tant de battage là-dessus dans une société en principe sécularisée, justement, comme s'il était indispensable à la paix de l'âme de tout un chacun que l'Église change ses exigences internes. Car enfin, la plupart des gens qui protestent à grand bruit n'ont aucune intention d'« obéir au pape » pour vivre leurs amours ou leurs désamours, et aucune raison d'ailleurs de le faire. Alors pourquoi pousser les hauts cris ? Existerait-il une mauvaise conscience secrète qui voudrait qu'on puisse vivre à sa guise sans que personne, nulle part, ne vous désapprouve ? Un vieux fond de catéchisme oublié qui pousserait de vrais culs-bénits qui s'ignorent à avoir besoin en toute chose de la bénédiction de leur curé ?

De toute manière, et quelles qu'en soient les raisons, le ressentiment n'excuse pas le mensonge. Or celui-ci sert trop souvent d'argu-

Du bon usage de la colère

ment dans des attaques où tous les coups sont permis. Et quand je dis « mensonge », je ne parle pas d'opinions erronées, mais d'erreurs factuelles qu'on ne se donne pas la peine de vérifier, de contrevérités assénées avec une ignorance satisfaite, quand ce n'est pas en toute mauvaise foi. Comme lorsqu'Onfray soutient que Pie XII était nazi ou Kant l'inspirateur d'Eichmann, ou que Polly Toynbee assure que pour Lewis la force est la preuve du droit, ou que c'est le plus fort qui a raison aux yeux de Dieu : Narnia le montre bien avec son lion et sa victoire finale... On touche ici du doigt l'erreur manifeste, en ce qui concerne aussi bien le christianisme que les contes – toutes les fins heureuses sont-elles « néo-fascistes », comme le dit la critique du *Guardian* ? – Bientôt la Résurrection sera « fasciste », sans parler du Jugement dernier ! Quant à Lewis, on peut ajouter que ces assertions à son sujet sont formellement démenties, si besoin était, par un texte où il condamne expressément l'idée que la force fonde le droit. Il y parle de sa prédilection pour la mythologie nordique, dont les dieux ont précisément le droit pour eux et non la force : mieux vaut périr avec Odin que triompher avec les géants...⁸

Il peut paraître fastidieux de discuter ainsi les détails des faussetés de nos adversaires, et il est bien plus facile, hélas, de mentir que de dé/mentir ; ce dernier travail est une besogne minutieuse et parfois ingrate, mais la généralité ne mène à rien, et l'imprécision ne peut qu'affaiblir la portée de l'indignation. Au demeurant, les enjeux du débat dépassent de beaucoup les querelles d'érudit.

« Mettons-nous donc en colère, sans commettre de péché. » Il est clair que nous ne pouvons jamais être sûrs d'obéir à cette injonction, et d'exercer, si on peut dire, une indignation pure de tout retour sur soi. Il n'est pas question de toute façon de se jeter dans la polémique perpétuelle, et encore moins de répondre à la haine par la haine. On pourrait même m'objecter que si ce sont des ennemis auxquels on a affaire, il faudrait donc, selon l'humainement impossible injonction évangélique, les aimer — objectif difficile à garder en vue de plus dans le vif du débat et à concilier avec l'indignation. Certes, mais même si on arrive par grâce à aimer ses ennemis, cet amour ne peut en aucune façon consister à aimer ce qui fait d'eux des ennemis. Faisons de nouveau appel à la sagacité de Saint Thomas, qui enseigne

8. Texte où il critique l'appropriation de cette mythologie par le nazisme, « First and Second Things », *God in the Dock*, rééd. Eerdmans 2002, pp. 278-281.

SIGNETS _____ **Irène Fernandez**

que ce n'est pas en tant que tels que nous devons aimer nos ennemis, mais en tant qu'ils sont tout comme nous des êtres humains capables de béatitude⁹.

Pour le reste, cela doit nous déplaire qu'ils nous soient hostiles¹⁰, c'est-à-dire, dans le cas qui nous occupe, qu'ils manifestent la haine dont nous avons parlé. Ce « déplaisir » doit être d'autant plus fort en l'occurrence qu'elle n'offense pas seulement Dieu, mais qu'elle lèse aussi le prochain¹¹, qui a le droit de se voir proposer l'Évangile dans sa vérité. Comment croire, dit à peu près Saint Paul, si on n'a pas entendu parler du Christ ? Et comment entendre parler de Lui si un maquis de caricatures et d'interprétations perverses étouffe la voix de ceux qui l'annoncent ?

Empêcher, autant que faire se peut, cet étouffement, c'est la principale raison d'un travail de défrichage un peu énergique. Certes on doit rester conscient que démentis, réfutations et autres rétablissements de la vérité ont toutes les chances, ou tout au moins beaucoup, de tomber dans l'oreille d'une multitude de sourds, y compris de ceux qui ne veulent pas entendre. Mais ce n'est pas une raison pour ne rien faire : après tout, on le sait, le pire n'est pas toujours sûr¹² !

Irène Fernandez, membre du conseil de rédaction de Communio France.

9. II^a II^{ac} 25, 8, c.

10. *Ibidem*, ad 2.

11. II^a II^{ac} 108, 1, ad 2.

12. Il est intéressant de noter que les réactions à une réponse que j'ai faite à Michel Onfray, *Dieu avec esprit*, font souvent état d'un soulagement que certaines choses aient tout simplement été dites.

Visitez notre site internet et faites-le connaître !

www.communio.fr

Sommaires et archives en ligne,
abonnements, actualités de la revue.

Collection COMMUNIO-FAYARD

encore disponibles

1. Hans Urs von BALTHASAR : **CATHOLIQUE**
2. Joseph RATZINGER : **LE DIEU DE JÉSUS-CHRIST**
3. Dirigé par Claude BRUAIRE : **LA CONFESSION DE LA FOI**
4. Karol WOJTYLA : **LE SIGNE DE CONTRADICTION**
5. André MANARANCHE, s.j. : **LES RAISONS DE L'ESPÉRANCE**
6. Joseph RATZINGER : **LA MORT ET L'AU-DELÀ,**
réédition revue et augmentée
7. Henri de LUBAC, s.j. : **PETITE CATÉCHÈSE SUR NATURE ET GRÂCE**
8. Hans Urs von BALTHASAR : **NOUVEAUX POINTS DE REPÈRE**
9. Marguerite LÉNA : **L'ESPRIT DE L'ÉDUCATION,**
réédité chez Desclée
10. Claude DAGENS : **LE MAÎTRE DE L'IMPOSSIBLE**
11. Jean-Luc MARION : **DIEU SANS L'ÊTRE,**
Édité aux PUF
12. André MANARANCHE, s.j. : **POUR NOUS LES HOMMES LA RÉDEMPTION**
13. Rocco BUTTIGLIONE : **LA PENSÉE DE KAROL WOJTYLA**
14. Pierre van BREEMEN, s.j. : **JE T'AI APPELÉ PAR TON NOM**
15. Hans Urs von BALTHASAR : **L'HEURE DE L'ÉGLISE**
16. André LÉONARD : **LES RAISONS DE CROIRE**
17. Jean-Louis BRUGUÈS o.p. : **LA FÉCONDATION ARTIFICIELLE
AU CRIBLE DE L'ÉTHIQUE CHRÉTIENNE**
18. Michel SALES, s.j. : **LE CORPS DE L'ÉGLISE**

Collection COMMUNIO-PUF

19. Jean-Marie LUSTIGER : **POUR L'EUROPE,
UN NOUVEL ART DE VIVRE**
20. Jean DUCHESNE : **VINGT SIÈCLES. ET APRÈS ?**
21. Jean-Robert ARMOGATHE : **DIVINE TRINITÉ**
22. Hans Urs von BALTHASAR et COMMUNIO : **JE CROIS EN UN SEUL DIEU**

Chez votre libraire

Je crois en un seul Dieu

Hans Urs von Balthasar et *Communio* commentent le Credo

Textes réunis et présentés par Olivier Boulnois
Préface de Mgr Jean-Marie Lustiger

Collection Communio, PUF

394 page, 21 €

Parution le 17 octobre 2005

Qu'est-ce que la foi chrétienne ? Que signifie ce qu'elle propose ? Pour quelles raisons y croire ? Telles sont les questions que nombre de nos contemporains se posent. Pour que les uns, explorent leurs raisons de croire, et les autres leurs raisons de ne pas croire, ce volume réunit un commentaire approfondi de la foi catholique, article par article. Pour chacun d'eux, sont reprises d'abord les analyses vertigineuses du **cardinal von Balthasar (1905-1988), immense théologien dont nous célébrons le centenaire de la naissance**, puis les réflexions fondamentales des plus grands philosophes et théologiens, publiés dans la revue *Communio*, qu'il fonda. Le plus illustre d'entre eux, Benoît XVI, signait alors Joseph Ratzinger.

L'ouvrage va au cœur des débats contemporains, affronte sans concession les principales difficultés de la foi catholique, et montre sa pertinence actuelle, notamment philosophique. Ce livre propose donc de renouveler la tradition de l'« intelligence de la foi » catholique : il offre une interprétation argumentée de ces articles de foi, aussi simples à énoncer que difficiles à comprendre. Moins dispersé et plus approfondi qu'un catéchisme, l'ensemble constitue un livre de référence, éventuellement à méditer et travailler. Il répond aux besoins d'un triple public : l'honnête homme, croyant ou incroyant, qui cherche à approfondir la signification de la foi chrétienne ; les chrétiens qui souhaitent approfondir leur foi, guidés par la profondeur inclassable de Balthasar ; les chercheurs, philosophes ou autres, qui s'interrogent sur l'appart du christianisme à la raison contemporaine.

Avec des contributions de Hans Urs VON BALTHASAR,
Ricardo BLASQUEZ, Rémi BRAGUE, Vincent CARRAUD,
Georges COTTIER, Claude DAGENS, Jean DUCHESNE,
Walter KASPER, Jean-Yves LACOSTE, André LEONARD,
Henri DE LUBAC, Jean-Luc MARION, Wilhelm MAAS,
Joseph RATZINGER, Léo SCHEFFCZYK, Antonio SICARI.

**Prochain numéro
mars-avril 2006**

Le sport

Prochain numéro : mars-avril 2006

Le sport

Titres parus

LE CREDO

La confession de la foi (1976/1)
 « Jésus, né du Père avant tous les siècles » (1977/1)
 « Né de la Vierge Marie » (1978/1)
 « Il a pris chair et s'est fait homme » (1979/1)
 La passion (1980/1)
 « Descendu aux enfers » (1981/1)
 « Il est ressuscité » (1982/1)
 « Il est monté aux cieux » (1983/3)
 « Il est assis à la droite du Père » (1984/1)
 Le jugement dernier (1985/1)
 L'Esprit Saint (1986/1)
 L'Église (1987/1)
 La communion des saints (1988/1)
 La rémission des péchés (1989/1)
 La résurrection de la chair (1990/1)
 La vie éternelle (1991/1)
 Le Christ (1997/2-3)
 L'Esprit saint (1998/1-2)
 Le Père (1998/6-1999/1)
 Croire en la Trinité (1999/5-6)
 La parole de Dieu (2001/1)
 Au-delà du fondamentalisme (2001/6)
 Les mystères de Jésus (2002/2)
 Le mystère de l'Incarnation (2003/2)
 La vie cachée (2004/1)
 Le baptême de Jésus (2005/1)

LES SACREMENTS

Guérir et sauver (1977/3)
 L'eucharistie (1977/5)
 La pénitence (1978/5)
 Laïcs ou baptisés (1979/2)
 Le mariage (1979/5)
 Les prêtres (1981/6)
 La confirmation (1982/5)
 La réconciliation (1983/5)
 Le sacrement des malades (1984/5)
 Le sacrifice eucharistique (1985/3)
 L'Eucharistie, mystère d'Alliance (2000/3)
 La confession, sacrement difficile ? (2004/2)

LES BÉATITUDES

La pauvreté (1986/5)
 Bienheureux persécutés ? (1987/2)
 Les cœurs purs (1988/5)
 Les affligés (1991/4)
 L'écologie : Heureux les doux (1993/3)
 Heureux les miséricordieux (1993/6)

POLITIQUE

Les chrétiens et le politique (1976/6)
 La violence et l'esprit (1980/2)
 Le pluralisme (1983/2)
 Quelle crise ? (1983/6)
 Le pouvoir (1984/3)
 Les immigrés (1986/3)
 Le royaume (1986/3)
 L'Europe (1990/3-4)
 Les nations (1994/2)
 Médias, démocratie, Église (1994/5)
 Dieu et César (1995/4)
 L'Europe et le christianisme (2005/3)

L'ÉGLISE

Appartenir à l'Église (1976/5)
 Les communautés dans l'Église (1977/2)
 La loi dans l'Église (1978/3)
 L'autorité de l'évêque (1990/5)
 Former des prêtres (1990/5)
 L'Église, une secte ? (1991/2)
 La papauté (1991/3)
 L'avenir du monde (1985/5-6)
 Les Églises orientales (1992/6)
 Baptême et ordre (1996/5)
 La paroisse (1998/4)
 Le ministère de Pierre (1999/4)
 Musique et liturgie (2000/4)
 Le diacre (2001/2)
 Mémoire et réconciliation (2002/3)
 La vie consacrée (2004/5-6)

LES RELIGIONS NON CHRÉTIENNES

Les religions de remplacement (1980/4)
 Les religions orientales (1988/4)
 L'islam (1991/5-6)
 Le judaïsme (1995/3)
 Les religions et le salut (1996/2)

L'EXISTENCE DEVANT DIEU

Mourir (1976/2)
 La fidélité (1976/3)
 L'expérience religieuse (1976/8)
 Guérir et sauver (1977/3)
 La prière et la présence (1977/6)
 La liturgie (1978/8)
 Miettes théologiques (1981/3)
 Les conseils évangéliques (1981/4)
 Qu'est-ce que la théologie ? (1981/5)
 Le dimanche (1982/7)
 Le catéchisme (1983/1)
 L'enfance (1985/2)
 La prière chrétienne (1985/4)
 Lire l'Écriture (1986/4)
 La foi (1988/2)
 L'acte liturgique (1993/4)
 La spiritualité (1994/3)
 La charité (1994/6)
 La vie de foi (1994/5)
 Vivre dans l'espérance (1996/5)
 Le pèlerinage (1997/4)
 La prudence (1997/6)
 La force (1998/5)
 Justice et tempérance (2000/5)
 La transmission de la foi (2001/4)
 Miettes théologiques II (2001/5)
 La sainteté aujourd'hui (2002/5-6)
 La joie (2004/4)
 Face au monde (2005/4)

PHILOSOPHIE

La création (1976/3)
 Au fond de la morale (1997/3)
 La cause de Dieu (1978/4)
 Satan, « mystère d'iniquité » (1979/3)
 Après la mort (1980/3)
 Le corps (1980/6)

Le plaisir (1982/2)
 La femme (1982/4)
 La sainteté de l'art (1982/6)
 L'espérance (1984/4)
 L'âme (1987/3)
 La vérité (1987/4)
 La souffrance (1988/6)
 L'imagination (1989/6)
 Sauver la raison (1992/2-3)
 Homme et femme il les créa (1993/2)
 La tentation de la gnose (1999/2)
 Fides et ratio (2000/6)
 Créés pour lui (2001/3)
 La Providence (2002/4)
 Hans Urs von Balthasar (2005/2)

SCIENCES

Exégèse et théologie (1976/7)
 Sciences, culture et foi (1983/4)
 Biologie et morale (1984/6)
 Foi et communication (1987/6)
 Cosmos et création (1988/3)
 Les miracles (1989/5)
 L'écologie (1993/3)
 La bioéthique (2003/3)

HISTOIRE

L'Église : une histoire (1979/6)
 Hans Urs von Balthasar (1989/2)
 La Révolution (1989/3-4)
 La modernité – et après ? (1990/2)
 Le Nouveau Monde (1992/4)
 Henri de Lubac (1992/5)
 Baptême de Clovis (1996/3)

SOCIÉTÉ

La justice (1978/2)
 L'éducation chrétienne (1979/4)
 Aux sociétés ce que dit l'Église (1981/2)
 Le travail (1984/2)
 Sainteté dans la civilisation (1987/5)
 Foi et communication (1987/6)
 La famille (1986/6)
 L'Église dans la ville (1990/5)
 Conscience ou consensus ? (1993/5)
 La guerre (1994/4)
 La sépulture (1995/2)
 L'Église et la jeunesse (1995/6)
 L'argent (1996/4)
 La maladie (1997/5)
 La mondialisation (2000/1)
 Les exclus (2002/1)
 Église et État (2003/1)
 Habiter (2004/3)

LE DÉCALOGUE

Un seul Dieu (1992/1)
 Le nom de Dieu (1993/1)
 Le respect du sabbat (1994/1)
 Père et mère honoreras (1995/1)
 Tu ne tueras pas (1996/1)
 Tu ne commettras pas d'adultère (1997/1)
 Tu ne voleras pas (1998/3)
 Tu ne porteras pas de faux témoignage (1999/3)
 La convoitise (2000/2)

Seuls sont encore disponibles les numéros récents. Consultez notre secrétariat.

Les temps sont durs...

Si vous tenez à Communio, si vous sentez que la revue répond à un besoin, si vous voulez l'aider, prenez un

ABONNEMENT DE SOUTIEN

(voir conditions page 125)

N.B. Toute somme versée en sus de votre abonnement peut faire l'objet d'une déduction fiscale. Les attestations seront expédiées sur demande.

À nos lecteurs

Il y a plus d'un an vous avez abonné de nombreux lecteurs francophones qui, malgré leur désir, ne pouvaient économiquement le réaliser.

Votre mobilisation a porté ses fruits : ne la relâchez pas.

Dans un monde toujours plus chaotique, les chrétiens ont le droit de confesser leur foi. Ils ont aussi le devoir de la soutenir par une argumentation.

Communio s'efforce de les y aider. Sans renier les exigences de rigueur qui sont les nôtres, nous essayons de présenter des analyses plus claires sur le thème principal, et de renforcer la part des articles hors-thème, littéraires, artistiques ou d'actualité.

De nombreux chrétiens, étudiants ou personnes âgées, séminaristes ou prêtres, souhaitent se former avec *Communio*, mais n'ont pas les moyens de s'y abonner. C'est pourquoi nous avons prévu un abonnement de parrainage. En versant 61 €, vous permettrez à un étudiant étranger de recevoir la revue pendant 1 an. 56 € correspondent à un parrainage en France. Vous connaîtrez le nom et l'adresse des bénéficiaires.

N'hésitez pas, également, à faire connaître la revue à des amis, des collègues, des membres de votre paroisse : 60 % de nos lecteurs nous ont connu par le bouche à oreille.

Au nom du comité de rédaction et de tous nos lecteurs,
je vous remercie de faire vivre la revue.

Isabelle Ledoux-Rak, présidente de l'association *Communio*.

Je désire souscrire un abonnement de parrainage au profit d'un lecteur

Ci-joint un chèque de : 61 € pour l'étranger
 56 € pour la France et la Belgique

Nom :

Adresse :

.....

REVUE CATHOLIQUE INTERNATIONALE

COMMUNIO

pour l'intelligence de la foi

Publiée tous les deux mois en français par « Communio », association déclarée à but non lucratif selon la loi de 1901, indépendante de tout mouvement ou institution. Président-directeur de la publication : Jean-Robert ARMOGATHE. Vice-présidente : Isabelle LEDOUX-RAK. Directeur de la collection : Olivier BOULNOIS. Directeur de la rédaction : Olivier CHALINE. Rédacteur en chef : Serge LANDES. Rédacteurs en chef-adjoints : Thierry BEDOUELLE et Laurent LAVAUD. Secrétaire de rédaction : Marie-Thérèse BESSIRARD. Secrétaire général : Patrick CANTIN.

CONSEIL DE RÉDACTION EN FRANÇAIS

Jean-Robert Armogathe, Nicolas Aumonier, Jean-Pierre Batut, Thierry Bedouelle, Olivier Boulnois, Rémi Brague, Vincent Carraud (Caen), Olivier Chaline (Rouen), Georges Chantraine (Namur), Marie-Hélène Congourdeau, Jean Duchesne, Irène Fernandez, Marie-Christine Gillet-Challiol, Paul Guillon, Yves-Marie Hilaire (Lille), Pierre Julg (Orléans), Serge Landes, Laurent Lavaud, Isabelle Ledoux-Rak, Corinne Marion, Jean-Luc Marion, Éric de Moulins-Beaufort, Dominique Poirel, Béatrice Prunel-Joyeux, Robert Toussaint, Isabelle Zaleski.

COMITÉ DE RÉDACTION EN FRANÇAIS

Jean-Luc Archambault, Jean Bastaire (Grenoble), Guy Bedouelle (Fribourg), Françoise Brague, Régis Burnet, Christophe Carraud, Jean Congourdeau, Michel Constantini (Tours), Mgr Claude Dagens (Angoulême), Marie-José Duchesne, Stanislaw Grygiel (Rome), Roland Hureauux, Didier Laroque, Étienne Michelin, Paul McPartlan (Londres), Jean Mesnard, Xavier Morales, Miklos Vetö (Poitiers), et l'ensemble des membres du conseil de rédaction.

Rédaction : ASSOCIATION COMMUNIO, 5, passage Saint-Paul, 75004 Paris, tél. : 01.42.78.28.43, courrier électronique : communio@neuf.fr

Abonnements : voir bulletin et conditions d'abonnement.

Vente au numéro : consultez la liste des libraires dépositaires.

**En collaboration
avec les éditions de *Communio* en :**

ALLEMAND : Internationale Katholische Zeitschrift « Communio »

Lindenmattenstraße 29, D-79117 Freiburg i.B.

AMÉRICAIN : Communio International Catholic Review

Responsable : David L. Schindler, P.O. Box 4468, USA-20017 Washington DC.

CROATE : Svesci Communio

Responsable : Adalbert Rebic, Krscanska Sadasnjost, Marulićev trg., 14, HR-10000 Zagreb.

ESPAGNOL POUR L'ARGENTINE : Communio Revista Católica Internacional

Responsable : Alberto Espezel, Av Alvear 1773, AR-1014 Buenos Aires.

HONGROIS : Communio Nemzetközi Katolikus Folyóirat

Responsable : Peter Erdő, Papnövelde, u. 7, I-1053 Budapest.

ITALIEN : Communio Revista Internazionale di Teologia e Cultura

Responsable : Andrea Gianni, Via Gioberti, 7, I-20123 Milano.

NÉERLANDAIS : Internationaal Katholiek Tijdschrift Communio

Responsable : Stefaan van Calster, Burgemeesterstraat, 59, Bus 6, B-3000 Leuven.

POLONAIS : Międzynarodowy Przegląd Teologiczny Communio

Responsable : Lucjan Balter, Oltarzew, Kilinskiego, 20, PL-05850 Ozarów Mazowiecki.

PORTUGAIS : Communio Revista Internacional Católica

Responsable : Henrique de Noronha Galvao, Biblioteca Universitária Joao Paulo II, Palma de Cima, P-1600 Lisboa.

SLOVÈNE : Mednarodna Katoliška Revija Communio

Depala Vas, 1, SLO-1230 Donžale.

TCHÈQUE : Mezinárodní Katolická Revue Communio

Vojtech Novotny, Husova 8, CZ-11000 Praha 1.

UKRAINIEN : Ukraine Communio

PO Box 808, Wynnychenka 22, UA-79008 Lviv.

La coordination internationale est assurée par Monseigneur Peter Henrici, Hirschengraben 74, CH-8001, Zürich.

REVUE CATHOLIQUE INTERNATIONALE

COMMUNIO

Disponible :

AIX-EN-PROVENCE :

Librairie du Baptistère
13, rue Portalis

ANGERS : Richer
6, rue Chaperonnière
20, rue Saint-Pierre

BEAUVAIS :

La Procure Visages
101, rue de la Madeleine

BESANÇON : Chevassu

119, Grande-Rue

BORDEAUX :

Les Bons Livres
35, rue Fondaudège

BOULOGNE :

La Procure Jicob
263, bd Jean-Jaurès

BREST : La Procure

2, rue Boussingault

CANNES :

Lérina Boutique
Île saint-Honorat

CHÂLON-SUR-SAÔNE :

Siloë Château
23, rue du Châteaulet

CLERMONT-FERRAND :

– La Procure
1, place de la Treille
– Vidal-Morel
3, rue du Terrail
– Librairie Religieuse
1, place de la Treille

DOURGNE :

Siloë Saint-Benoît
Abbaye en Calcat

FRIBOURG (Suisse) :

– Librairie Saint-Paul
Pérolles, 38

GAP : Librairie Alpine

13, rue Carnot

GENÈVE : Labor et Fides

rue de Carouge, 53

GRENOBLE :

Librairie Notre-Dame
2, rue Lafayette

JOUARRE :

Abbaye de Jouarre
6, rue Montmorin

LA ROCHELLE :

Le Puits-de-Jacob
32, rue Albert-1^{er}

LILLE : Tirloy
62, rue Esquemoise

LIMOGES :

Librairie Catholique
6, rue de la Courtine

LOURDES : Les Bons Livres

74, rue de la Grotte

LYON : Emmanuel

20, rue Sainte-Hélène
– Librairie Saint-Paul
8, place Bellecour

MARSEILLE 6^e :

Librairie Saint-Paul
47, bd Paul-Peytral

MONTPELLIER : Logos

29, bd du Jeu-de-Paume

MULHOUSE : Alsatia

4, place de la Réunion

NANCY :

Enseignement Religieux
42 bis, cours Léopold

NANTES : Siloë LIS

2 bis, rue Georges-
Clemenceau

NEUILLY-SUR-SEINE :

Librairie du Roule
67, av. du Roule

NICE : La Procure

10, rue de Suisse

NÎMES : Biblica

23, bd Amiral-Courbet

ORLÉANS :

La Procure Saint Paternelle
109, rue Bannier

PARAY-LE-MONIAL :

Apostolat des Éditions
16, rue de la Visitation

PARIS 4^e : École-Cathédrale

8, rue Massillon
– Sources Vives de Jérusalem
10, rue des Barres

PARIS 5^e :

– La Procure des Missions
30, rue Lhomond

PARIS 6^e :

– Apostolat des Éditions
46-18, rue du Four

– La Procure

3, rue de Mézières

PARIS 7^e :

– Saint-François-Xavier
12, pl. Président Mithouard
– Stella Maris
132, rue du Bac

PARIS 12^e :

– L'Appel du Livre
105, rue de Chatenton

PARIS 16^e :

– Guettier
66, avenue Théophile-Gautier
– Notre-Dame-d'Auteuil
2, place d'Auteuil

PAU : Saint-Joseph

1, place de la Libération

POITIERS : Librairie Catholique

64, rue de la Cathédrale

QUIMPER : La Procure

9, rue du Frouf

REIMS : LARGERON

23, rue Carnot

RENNES : Matinales

9, rue de Bertrand

ROUEN : La Procure

rue du Grand Pont

SAINT-BRIEUC :

Siloë Saint-Brieuc
11, rue Saint-François

SAINT-ÉTIENNE :

Culture et foi
20, rue Berthelot

STRASBOURG : Alsatia Union

31, place de la Cathédrale

TOULON :

– Librairie Catholique Saint-Louis
6, rue Anatole-France
– La Procure Le Sacré Cœur
35, rue de la Scellerie

TOULOUSE :

– Jouanaud
19, rue de la Trinité
3, rue Croix-Baragnon

VALENCE : Le Peuple Libre

2, rue Émile-Augier

VANNES : La Procure

55, rue Mgr Thériou

VERSAILLES : Siloë CLR

16, rue Mgr Gibier

Je crois en un seul Dieu

Hans Urs von Balthasar et *Communio* commentent le Credo

Textes réunis et présentés par Olivier Boulnois
Préface de Mgr Jean-Marie Lustiger

Collection Communio, PUF

394 page, 21 €

Parution le 17 octobre 2005

Qu'est-ce que la foi chrétienne ? Que signifie ce qu'elle propose ? Pour quelles raisons y croire ? Telles sont les questions que nombre de nos contemporains se posent. Pour que les uns explorent leurs raisons de croire, et les autres leurs raisons de ne pas croire, ce volume réunit un commentaire approfondi de la foi catholique, article par article. Pour chacun d'eux, sont reprises d'abord les analyses vertigineuses du **cardinal von Balthasar (1905-1988), immense théologien dont nous célébrons le centenaire de la naissance**, puis les réflexions fondamentales des plus grands philosophes et théologiens, publiés dans la revue *Communio*, qu'il fonda. Le plus illustre d'entre eux, Benoît XVI, signait alors Joseph Ratzinger.

L'ouvrage va au cœur des débats contemporains, affronte sans concession les principales difficultés de la foi catholique, et montre sa pertinence actuelle, notamment philosophique. Ce livre propose donc de renouveler la tradition de l'«intelligence de la foi» catholique : il offre une interprétation argumentée de ces articles de foi, aussi simples à énoncer que difficiles à comprendre. Moins dispersé et plus approfondi qu'un catéchisme, l'ensemble constitue un livre de référence, éventuellement à méditer et travailler. Il répond aux besoins d'un triple public : l'honnête homme, croyant ou incroyant, qui cherche à approfondir la signification de la foi chrétienne ; les chrétiens qui souhaitent approfondir leur foi, guidés par la profondeur inclassable de Balthasar ; les chercheurs, philosophes ou autres, qui s'interrogent sur l'apport du christianisme à la raison contemporaine.

Avec des contributions de Hans Urs VON BALTHASAR,
Ricardo BLASQUEZ, Rémi BRAGUE, Vincent CARRAUD,
Georges COTTIER, Claude DAGENS, Jean DUCHESNE,
Walter KASPER, Jean-Yves LACOSTE, André LEONARD,
Henri DE LUBAC, Jean-Luc MARION, Wilhelm MAAS,
Joseph RATZINGER, Léo SCHEFFCZYK, Antonio SICARI.



Dépôt légal : février 2006 – N° de CPPAP : 0106 G80668
N° ISBN : 2-915-111-10-3 – N° ISSN : X-0338-781-X – N° d'édition : 95196
Directeur de la publication : Jean-Robert Armogathe
Composition : DV Arts Graphiques à Chartres
Impression : Imprimerie Sagim-Canale à Courtry
N° d'impression : 9047

